This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730827 4

# OEUVRES

# COMPLÈTES

DE

# P. J. BITAUBÉ.

---

## II.

*Faute à corriger dans ce volume.*

Page 361, lig. 22, σμῖκα; *lisez* μῖκα.

# L'ILIADE
# D'HOMÈRE,

## AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

DE RÉFLEXIONS SUR HOMÈRE

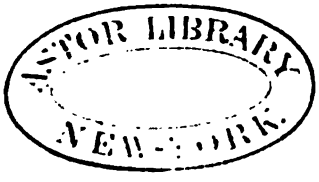
ET

SUR LA TRADUCTION DES POËTES;

PAR P. J. BITAUBÉ,
Membre de l'Institut national de France,
et de l'Académie royale de Berlin.

QUATRIÈME ÉDITION,
Revue et corrigée.

TOME DEUXIÈME.




PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat,
galeries de bois, n.° 240;
Et quai des Augustins (*ancienne maison* DIDOT), n.° 22.

AN XII. — 1804.

# L'ILIADE

## D'HOMÈRE.

### CHANT VIII.

L'AURORE, en robe de pourpre, répandait ses rayons sur la face de la terre, quand le dieu que charme le bruit de sa foudre, Jupiter, assembla les immortels sur le plus élevé des nombreux sommets de l'olympe. Il parle; tous gardent le silence.

Divinités de l'olympe, prêtez une oreille attentive à ma voix, et je vous ferai connaître ma volonté suprême. Qu'aucun de vous, ni dieu, ni déesse, ne tente de combattre mes ordres; soyez-y dociles; que, sans obstacle, je puisse accomplir promptement mes desseins. Celui qui s'écartera de la troupe céleste pour secourir les troyens ou les grecs, ne rentrera dans l'olympe que couvert de honte et de blessures; ou je le précipiterai dans le ténébreux tartare, lieux reculés, que fortifient des portes et un seuil d'airain, abîmes profonds, autant au-dessous de l'empire des

morts que le ciel est au-dessus de la terre. Il saura désormais que nul d'entre les dieux n'égale ma puissance. Pour vous en convaincre, je ferai descendre du ciel la chaîne éternelle d'or ; divinités réunies, essayez de la tirer à vous, suspendues à cette chaîne, et vous ne réussirez point, quels que soient vos efforts, à ébranler sur son trône Jupiter, votre souverain maître : mais si je m'en saisis, j'enlève avec elle et la terre et l'océan, j'attache la chaine au sommet de l'olympe, et tout l'univers, en ma présence, est suspendu dans l'espace ; tant je suis au-dessus et des hommes et des dieux.

Il dit; et les dieux, frappés de ce discours, demeurent muets : il avait parlé d'un ton terrible. Minerve rompant enfin le silence : O notre père, dit-elle, fils de Saturne, et maître des immortels, nous savons assez que ta puissance est invincible. Cependant nous déplorons le malheur d'un peuple belliqueux, qui accomplit sa fatale destinée, et touche à sa perte. Nous ne combattrons point si tu l'ordonnes; mais ne nous serait-il pas permis d'animer les grecs par quelques avis salutaires, pour qu'ils ne périssent pas tous dans l'ardeur de ton courroux ?

Rassure-toi, ma fille, lui répond avec un doux sourire le maître des nuées : je ne suis point embrasé d'un courroux si funeste; je serai toujours pour toi un père indulgent.

En disant ces mots, il attache à son char ses coursiers volans, à la corne d'airain, et brillans de l'or de leur crinière. Il se couvre de vêtemens dont l'or éblouit, saisit le fouet artistement travaillé, formé du même métal, et monte sur son char. Il anime les coursiers qui, pleins d'ardeur, prennent un vol agile entre la terre et le ciel étoilé. Il touche à la montagne d'Ida, peuplée d'animaux sauvages, arrosée de nombreuses fontaines, et arrive au sommet du Gargare, où on lui consacra un vaste terrain et un autel toujours parfumé d'encens. Là, le père des dieux et des hommes arrête ses coursiers, les détache du char, et les environne d'un épais nuage: Il s'assied sur la cime la plus élevée de la montagne, triomphant de gloire, et porte ses regards sur les tours d'Ilion et sur les vaisseaux des grecs.

Les grecs se hâtaient de prendre un léger repas dans leurs tentes, et de revêtir leurs armes. Les troyens s'armaient dans la ville: moins nombreux, mais contraints par une

dure nécessité, ils brûlent de combattre pour la défense de leurs femmes et de leurs enfans. Toutes les portes s'ouvrent; les combattans s'y précipitent en foule, les fantassins comme les chars : il s'élève un tumulte horrible. Dès que les deux armées, étincelantes d'airain, se rencontrent dans la plaine, elles confondent leurs écus, leurs lances, leur fureur; les boucliers courbés en voûte se heurtent; le tumulte redouble. Alors on entend à la fois, et les cris de triomphe, et les hurlemens des vainqueurs et des mourans; le sang coule en longs ruisseaux dans la plaine. Tant que croissait l'aurore, et que montait l'astre sacré du jour, les deux partis lançaient leurs javelots avec un égal avantage; des deux côtés tombait le soldat : mais quand le soleil arrive au milieu de la voûte céleste, le père souverain déploie ses balances d'or. Il met dans les bassins les poids qui décident du long sommeil du trépas, et des destinées des troyens et des grecs; il prend la balance, et pèse ces destinées. Le malheur des grecs se déclare : leur bassin descend, repose sur la terre, tandis que celui des troyens s'élève et touche la voûte immense du ciel;

Alors Jupiter tonne avec un grand bruit du haut de l'Ida, et lance sur les grecs sa foudre enflammée. Frappés d'étonnement, ils sont tous en proie à la pâle terreur. Idoménée, Agamemnon, les deux Ajax même, ces favoris de Mars, n'osent garder leur poste. Nestor, l'appui des grecs, reste seul au milieu du péril : non qu'il ait plus d'audace ; mais l'un de ses coursiers est atteint d'une flèche que le beau Pâris lui a lancée au sommet de la tête, où commence la crinière, où les blessures sont mortelles. La flèche a pénétré dans le cerveau ; l'animal, rendu furieux, se cabre, jette le désordre parmi les autres coursiers ; il se roule dans le sable autour du fer cruel. Le vieillard, armé de son épée, s'efforçait de couper les traits, lorsque le rapide char d'Hector s'avance à travers la foule des vainqueurs, portant un guerrier formidable, Hector. Le roi de Pylos touchait en ce moment à son heure dernière, si Diomede n'eût aperçu son danger ; il appelle Ulysse d'une voix terrible, et l'exhorte en ces mots : Noble fils de Laërte, Ulysse, fécond en ruses, où fuis-tu avec la multitude ? pourquoi tournes-tu le dos comme un lâche ? crains de recevoir dans ta

fuite une blessure flétrissante : demeure, et repoussons loin du vieillard cet adversaire furieux.

Il dit : mais, loin de l'écouter, Ulysse, qui brava tant de périls, passe rapidement et court vers la flotte. Alors Diomède, quoique seul, se précipite au plus fort des dangers ; il couvre de son char celui du fils de Nélée, et ces mots volent de ses lèvres : O Nestor, ces jeunes guerriers vont t'accabler ; ta force est épuisée, tu succombes sous le poids des ans, ton écuyer est faible, tes chevaux sont lents : hâte-toi de monter sur mon char ; tu verras quels sont les chevaux de Tros, ravis par ma valeur au brave Enée, et comment ils sont dressés à courir, à poursuivre l'ennemi ou à l'éviter. Laisse le soin des tiens à nos compagnons ; poussons ceux-ci contre les fiers troyens ; et qu'Hector éprouve si cette lance aussi n'est pas brûlante de fureur dans les mains de Diomède.

Nestor cède à cet avis ; et leurs écuyers, Sthénélus plein de force, et le sage Eurymédon, prennent soin des chevaux du roi de Pylos. Les deux chefs montent sur l'autre char ; Nestor saisit les rênes éclatantes, frappe

les coursiers, et dans l'instant ils arrivent près d'Hector. Le fils de Tydée, lançant sa pique contre le héros qui courait à leur rencontre, le manque, et perce le sein du fils du magnanime Thébéus, Eniopée, qui conduisait les coursiers de ce chef : il roule du char, les coursiers impétueux reculent d'épouvante ; il perd les forces et la vie. Une vive douleur pénètre le cœur d'Hector : il regrette le compagnon de ses travaux, mais il le laisse étendu sur le sable, et cherche des yeux quelque écuyer intrépide. Ses coursiers ne sont pas long-tems sans conducteur ; il aperçoit le rejeton d'Iphite, le brave Archeptolème, le fait monter sur son char, et remet les rênes entre ses mains.

Alors on aurait vu d'affreux malheurs et le plus horrible carnage ; les troyens auraient été repoussés dans Ilion comme de timides agneaux dans leur parc, si le père des dieux et des hommes ne se fût à l'instant aperçu de ce péril. Il tonne avec fracas, et lance sa foudre brûlante devant les chevaux de Diomède ; le soufre embrasé fait jaillir dans les airs une flamme terrible. Saisis d'effroi, les chevaux s'abattent sous le char ; les brillantes rênes échappent des mains de Nestor ;

son cœur est intimidé, et il dit à Diomède : Fils de Tydée, fais prendre la fuite à tes coursiers. Ne vois-tu pas que Jupiter te refuse la victoire ? il couronne aujourd'hui les efforts de ce combattant ; une autre fois, si telle est sa volonté, il nous fera triompher à notre tour. C'est en vain que l'homme le plus intrépide s'oppose aux lois de Jupiter : qui pourrait égaler sa puissance ?

Vieillard, répondit le héros, la vérité règne dans tes paroles ; mais une vive douleur trouble mon ame : Hector dirait quelque jour, au milieu de l'assemblée des troyens : Le fils de Tydée a fui devant moi jusques aux vaisseaux. Tel serait son triomphe : puissé-je plutôt être englouti dans le sein de la terre !

Eh quoi ! fils du belliqueux Tydée, reprit le vieillard, quel mot vient de sortir de ta bouche ? Quand même Hector te prodiguerait les noms d'homme lâche et sans cœur, les troyens ne l'en croiraient pas, ni leurs alliés, ni les femmes de tant de guerriers valeureux que tu précipitas dans le tombeau à la fleur de leur âge.

En disant ces mots, il pousse les coursiers vers la foule des fuyards. Alors les troyens et leur chef jettent, avec des cris

éclatans, une grêle de javelots qui sifflent dans les airs. Le grand Hector élève une voix formidable : Fils de Tydée, les grecs les plus vaillans t'accordaient dans leurs festins une place distinguée, une portion honorable, et ils couronnaient ta coupe ; désormais ils te couvriront d'opprobre, puisque tu es semblable à une femme. Fuis, cours à ta perte, fille timide ; ce n'est pas moi qui te permettrai d'escalader nos tours, ni d'emmener nos femmes dans tes vaisseaux ; ma main te donnera plutôt le trépas.

A ce discours, Diomède balance si, tournant son char, il n'ira pas combattre cet adversaire. Trois fois il forme ce dessein, et trois fois Jupiter tonne du mont Ida, et donne aux troyens le signal de la victoire trop souvent inconstante. Hector exhortant ses troupes : Troyens, s'écrie-t-il, lyciens, et vous, fiers dardaniens, compagnons, souvenez-vous de votre valeur invincible, soyez des guerriers. Jupiter m'annonce le triomphe, il présage aux grecs leur perte. Insensés ! ils ont bâti cette muraille, défense frêle et méprisable, qui ne les garantira point de mes coups : mes coursiers franchiront, d'un vol agile, ce fossé profond. Dès que

je toucherai aux navires, qu'on s'arme de feux dévorans; je les livrerai aux flammes, et j'exterminerai, au milieu de leurs vaisseaux, les grecs expirants dans des tourbillons de fumée.

Il dit; et s'adressant à ses coursiers, il les encourage en ces mots: Xanthe, Podarge, Ethon, et toi, généreux Lampus, c'est maintenant que vous devez me payer de tous les soins que vous prodigue Andromaque, fille du magnanime Eétion, lorsqu'au retour des combats elle vous présente le doux froment, et prépare le vin dont vous vous abreuvez, avant même que de songer à moi, son jeune époux. Courez, volez; enlevons au roi de Pylos son bouclier d'or, dont la gloire parvient au ciel; arrachons au brave Diomède sa cuirasse, ouvrage merveilleux de Vulcain. Si nous nous emparons de ces armes, j'espère que cette nuit même les grecs s'enfuiront dans leurs vaisseaux rapides.

Il parle d'un ton de triomphe. Junon, frémissant de courroux, s'agite sur son trône: le vaste olympe est ébranlé. Puis s'adressant à Neptune: O toi, qui fais trembler la terre jusque dans ses fondemens, puissant dieu des mers, dit-elle, ton cœur ne gémit-il pas de

la perte des grecs, de ce peuple qui, dans Aigues et dans Hélicé, ne cesse de couvrir tes autels des plus riches offrandes? Ne devrais-tu pas désirer qu'il fût vainqueur? Si nous tous, qui le protégeons, nous voulions repousser les troyens, et nous opposer à Jupiter sans craindre le bruit de son tonnerre, ce dieu, assis seul au sommet de l'Ida, serait bientôt en proie à la douleur.

Audacieuse Junon, répondit Neptune indigné, quelles paroles t'échappent! Je ne combattrai point le fils de Saturne, dont le pouvoir est si supérieur à celui de tous les immortels. Ainsi parlaient ces divinités.

Cependant, du côté des grecs, le terrain qui séparait les vaisseaux du rempart était rempli de chevaux et d'hommes armés, confondus et resserrés dans cet étroit espace. Hector, semblable au farouche Mars, les tenait ainsi resserrés, quand Jupiter voulut le couvrir de gloire; et en ce moment, armé de feux, il eût consumé les vaisseaux, si Junon n'eût inspiré au fils d'Atrée, déjà plein d'ardeur, de ranimer promptement le courage des troupes. Il court vers les tentes des grecs, sa main fait éclater dans l'air sa robe de pourpre. Il monte sur l'immense

vaisseau d'Ulysse, placé au milieu de tous les vaisseaux, les dominant, et d'où sa voix pouvait se faire entendre jusque dans la tente d'Ajax télamonien et dans celle d'Achille, qui, rassurés par leur valeur et par la force de leurs bras, avaient placé leurs navires aux deux extrémités des vaisseaux tirés sur le rivage. Là, il fait retentir sa voix terrible : Quelle honte, s'écrie-t-il, ô grecs, opprobres de votre race, fantômes de héros ! Que sont devenues les bravades qui étaient dans notre bouche, lorsque nous nous disions les plus valeureux des hommes? A Lemnos, élevant un front ivre d'un vain orgueil, vous nourrissant de la chair des victimes, et portant les coupes à vos lèvres, chacun de vous se vantait de soutenir, dans le combat, l'effort de cent, même de deux cents troyens; et maintenant nous n'osons affronter le seul Hector, qui va réduire nos vaisseaux en cendres ! Grand Jupiter, as-tu jamais accablé de tant de disgraces un monarque élevé au-dessus de tous les rois, et lui as-tu jamais ravi tant de gloire? Cependant, en voguant avec ma nombreuse flotte vers ces bords, au gré d'une fatale destinée, je n'ai point passé devant tes superbes autels sans les honorer; il n'en est

aucun sur lequel je n'aie fait fumer la graisse des victimes, dans le désir de renverser l'orgueilleuse Troie. Aujourd'hui, ô Jupiter, je ne te demande, hélas! que cette seule grace : sauve-nous, favorise au moins notre fuite, et ne permets pas que les grecs soient exterminés par les troyens.

Le père des dieux, touché des larmes d'Atride, consent à sauver l'armée, et ne veut point sa perte entière. Aussitôt il envoie le plus certain des augures, un aigle, qui tenant dans ses serres un faon, rejeton faible d'une biche légère, le laisse tomber sur le grand autel de Jupiter, où les grecs offraient un sacrifice à ce dieu, père des oracles. A l'aspect de cet oiseau, envoyé par Jupiter, ils s'élancent avec feu contre les troyens, et ne songent qu'à combattre. Alors, dans cette nombreuse armée, nul ne put se vanter d'avoir, avant Diomède, animé ses chevaux ardens, franchi le fossé, couru à l'attaque. Le premier de tous, il abat un troyen muni d'une forte armure, Agélaüs, né de Phradmon : ce guerrier excitait ses coursiers à fuir, et tournait son char, quand le fils de Tydée, lui plongeant sa pique dans le dos, lui perce la poitrine; il est précipité du char, et couvert de

ses armes retentissantes. Agamemnon et Ménélas suivent Diomède : sur leurs pas volent les deux Ajax, pleins d'une audace guerrière ; Idoménée avec son écuyer Mérion, semblable à l'homicide Mars ; le fils illustre d'Evemon, Eurypyle, et Teucer tendant son arc élastique. Il se tenait derrière le bouclier de son frère Ajax ; ce bouclier était son rempart. Le jeune héros s'avançait, portait de tous côtés ses regards, et, tirant sa flèche dans les rangs ennemis, blessait sa victime, qui tombait et rendait le dernier soupir ; lui, marchant en arrière, se retirait auprès d'Ajax, comme un enfant se réfugie à côté de sa mère, et ce guerrier le couvrait du vaste bouclier. Quel est le premier que le brave Teucer immole ? c'est Orsiloque. Il abat ensuite Ormène, Opheleste, Daitor, Chromius et le fier Lycophonte, et Hamopaon fils de Polyémon, et Mélanippe ; entassés les uns sur les autres, ils sont couchés dans la poussière.

Agamemnon, qui le voit, armé d'un arc redoutable, semer la mort dans les rangs troyens, éprouve une joie vive ; et s'approchant du jeune guerrier : Teucer que je chéris, dit-il, digne télamonien, chef des troupes,

poursuis; et s'il se peut, sois le salut des grecs, et de ton père Télamon, qui, t'ayant eu d'un lit étranger, a pris soin de ton enfance, et t'a élevé avec tant d'attention dans son palais: éloigné de ces lieux, qu'il participe à ta renommée. Je te promets, et cette parole est sûre, que si Jupiter et Minerve m'accordent la gloire de renverser Ilion, tu recevras, d'abord après moi, un prix honorable; je te donnerai ou un trépied, ou deux coursiers avec leur char, ou quelque captive qui partage ton lit.

Noble Atride, répondit fièrement Teucer, pourquoi m'animer? je cours dans la carrière; je combats sans relâche autant que mes forces le permettent; et depuis que nous avons repoussé l'ennemi vers Ilion, je ne cesse de l'épier et d'abattre un grand nombre de combattans. Déjà mon arc a fait voler huit longues flèches, qui toutes se sont enfoncées dans le sein de jeunes et vaillans guerriers: mais je ne puis blesser ce lion furieux.

Il dit; et brûlant de l'atteindre, il décoche une autre flèche contre Hector: mais la flèche, se détournant, perce le cœur du généreux Gorgythion, fils vaillant de Priam et de la belle Castianire, que ce roi conduisit

d'Æsyme à Troie pour l'épouser, Castianire dont une déesse n'eût pas dédaigné les charmes. Comme, dans un jardin, un tendre pavot penche sa tête chargée de fruit et des rosées du printems : tel le jeune troyen, accablé du casque, incline son front appesanti. Teucer, obstiné dans son dessein, lance une troisième flèche contre Hector : mais son attente est encore trompée ; la flèche, détournée par Apollon, déchire le sein de l'écuyer audacieux d'Hector, Archeptolème, qui volait au combat : il roule du char ; les ardens coursiers reculent ; il expire. La douleur trouble l'ame du fils de Priam ; il regrette son compagnon : toutefois il le laisse couché sur le sable, et ordonne de saisir les rênes au frère d'Archeptolème, Cébrion, qui se trouvait près de lui, et qui obéit aussitôt à cet ordre. Le héros saute du char éblouissant, pousse des cris terribles, et, prenant en main une pierre, court à Teucer pour le terrasser. Déjà le jeune combattant avait pris de son carquois, et posé sur la corde de l'arc sa flèche la plus acérée, lorsque le bouillant Hector, au moment où Teucer, animé de rage, tirait la corde à lui, lance la pierre, et le frappe à l'os qui

sépare l'épaule du cou et de la poitrine, endroit mortel; le nerf se rompt, le bras de Teucer est engourdi; le guerrier tombe sur ses genoux, l'arc échappe de sa main. Ajax voit la chute de son frère; il vole à son secours, le couvre du bouclier, tandis que le fils d'Echius, Mécistée, et le noble Alastor, deux des plus chers compagnons de Teucer, le prennent dans leurs bras, et transportent vers les vaisseaux le guerrier, qui éclate en longs gémissemens. Alors le dieu de l'olympe rallume le courage des troyens; ils repoussent encore les grecs jusqu'à leur fossé. Hector vole à la tête des siens, portant de tous côtés des regards étincelans de fureur.

Tel qu'un limier généreux qui, se confiant à la légèreté de ses pas, poursuit un lion ou un sanglier féroce, joint la ruse à l'audace, observe d'un œil attentif tous les mouvemens de son ennemi, incertain s'il lui saisira le flanc ou le dos, et tombe sur lui tout-à-coup; tel Hector se précipite derrière les grecs, immolant toujours le dernier. Ils courent cependant : mais lorsqu'ils ont franchi les pieux, le fossé, et jonché la terre de morts, ils s'arrêtent de pied ferme près de leurs

vaisseaux, s'exhortent les uns les autres; et levant leurs bras vers tous les dieux, ils les implorent à haute voix. Hector pousse de toutes parts aux bords du fossé, ses coursiers à la crinière superbe; il a les yeux de la Gorgone, ou de Mars armé du fer destructeur.

L'épouse de Jupiter attendrie à l'aspect du sort de son peuple, adresse ces mots à Minerve: Quoi! fille du dieu de l'égide, n'irons-nous pas secourir les grecs, et les sauver au moment de leur perte? ils touchent à ce destin malheureux, ils vont périr par l'audace d'un seul homme. Hector ne met plus de bornes à sa furie, et l'exerce par les plus affreux ravages.

Ce guerrier, répartit la fière Pallas, aurait depuis long-tems perdu le jour avec sa fureur; tombé sous les coups des grecs, il serait réduit en poudre dans sa terre natale: mais mon père s'abandonne à son aveugle courroux, divinité inflexible, souvent injuste, qui s'oppose à l'impétuosité de mon courage. Il ne se souvient plus combien de fois j'assistai son fils Hercule dans les travaux dont Eurysthée l'accablait: ce héros poussait vers le ciel une voix lamentable; Jupiter m'ordonnait de descendre à son secours. Ah! si j'avais prévu le prix qu'on réservait à mes services,

lorsque ce même héros fut envoyé par son ennemi aux portes inébranlables des enfers pour enlever de l'Erèbe le chien de l'affreux Pluton, il n'eût point échappé des eaux profondes du Styx. Maintenant Jupiter me hait: Thétis est la seule déesse dont il accomplit les desseins; elle lui a baisé les genoux, elle a porté à son menton une main caressante, le suppliant d'honorer Achille, ce vainqueur des remparts. J'espère cependant l'entendre quelque jour m'appeler encore sa fille chérie. Mais toi, prépare notre char, tandis que je vais dans le palais de Jupiter m'armer pour le combat; je verrai si le formidable Hector triomphera lorsque nous paraîtrons tout-à-coup dans les champs de la guerre. Je m'assure que quelqu'un des troyens, étendu près des vaisseaux des grecs, assouvira la faim vorace des vautours.

Elle dit. La fille du grand Saturne s'empresse de couvrir les divins coursiers de harnois d'or; tandis que Minerve laisse couler à ses pieds, dans le palais de son père, le beau voile tissu de ses mains, et que, revêtant la cuirasse du dieu moteur des nuées, elle s'arme pour les déplorables combats. Elle a monté sur le char de lumière, et, fille d'un

père invincible, a pris dans sa main cette lance forte, pesante, énorme, dont, en son courroux, elle renverse des bataillons de héros. Junon se hâte de frapper les coursiers. Les portes mugissantes des cieux s'ouvrent d'elles-mêmes ; ces portes, gardées par les Heures, auxquelles le ciel immense et l'olympe ont été confiés, et qui écartent ou amènent la barrière des épais nuages : c'est à travers ces portes que les déesses poussent les coursiers pressés de l'aiguillon.

Le père des dieux voit des sommets de l'Ida leur entreprise téméraire ; son courroux s'enflamme, et il anime Iris, aux ailes d'or, à leur porter ses ordres : Va, cours, prompte Iris, force-les à retourner en arrière, et défends-leur de paraître en ma présence, de tenter un combat trop inégal. Je le dis, ma voix est l'arrêt des destins : je frapperai leurs coursiers rapides, et ils chancelleront devant leur char ; je les précipiterai elles-mêmes du haut de ce char, et le ferai voler en éclats ; dix années entières ne pourront effacer l'empreinte que leur aura laissée ma foudre. Minerve saura qu'elle combat son père. Je suis moins courroucé contre Junon ; je la reconnais à son audace.

Il dit. Aussi impétueuse que la tempête, Iris part, s'élance du mont Ida dans les cieux; et rencontrant les déesses aux portes de l'olympe, elle arrête leur char, et leur annonce l'ordre de Jupiter : Où courez-vous ? quelle fureur vous agite ? Le fils de Saturne ne permet pas que l'on secoure les grecs. Voici la peine qui vous attend, s'il accomplit sa menace terrible. Il frappera vos coursiers rapides, et ils chancelleront devant votre char; il vous précipitera vous-mêmes du haut de ce char, et le fera voler en éclats; dix années entières ne pourront effacer l'empreinte de sa foudre. Tu sauras, Minerve, que tu combats ton père. Moins courroucé contre Junon, il reconnaît ici la témérité dont elle traverse tous ses desseins. Mais toi, tu pousses l'audace jusqu'à l'excès le plus effréné, si tu oses lever contre Jupiter ta lance formidable.

La légère Iris s'envole. Alors Junon s'adressant à Minerve : O déesse, dit-elle, je ne veux point que, pour des mortels, nous entrions en lice avec Jupiter : qu'ils périssent ou triomphent au gré de leur destinée, et que ce dieu, livré tout entier à ses desseins, décide, selon son équité, du sort des troyens et des grecs. En disant ces mots elle tourne

son char. Les Heures détellent les divins coursiers, les attachent devant la crêche pleine d'ambroisie, et inclinent le char contre le mur éclatant. Les deux déesses vont s'asseoir parmi la troupe des dieux, sur leurs trônes d'or, le cœur dévoré de tristesse.

En ce moment, Jupiter pousse de l'Ida vers l'olympe son char roulant, et parvient aux demeures célestes. Neptune dételle les coursiers; et plaçant le char sur sa base éminente, il le couvre d'un voile. Le dieu bruyant de la foudre s'assied sur son trône d'or; l'immense olympe s'ébranle sous ses pieds. Junon et Pallas se tenaient loin de Jupiter, et s'obstinaient à ne point lui adresser la parole. Il s'aperçut de leur confusion, et leur dit:

Quelle est, ô Junon et Pallas, la douleur qui vous ronge? Sans livrer de longs combats, vous avez exterminé les troyens, objets éternels de votre haine. Sachez, telle est ma force invincible, que les efforts de tout l'olympe n'auraient pu ébranler mes desseins. Un tremblement s'est emparé de vos membres avant de voir le champ du combat, avant d'éprouver les redoutables effets de ma colère. Je le dis, et rien n'eût révoqué cet arrêt: atteintes de ma foudre, vous ne seriez jamais retournées

avec votre char dans l'olympe, demeure des immortels.

A ce discours les deux déesses, les lèvres fermées, gémissent en secret; et assises l'une à côté de l'autre, méditent la perte d'Ilion. Minerve, en proie au courroux le plus terrible, ne profère pas une parole; mais Junon faisant éclater sa rage : Fils impérieux de Saturne, dit-elle, quel est ce discours? Nous savons assez que ta puissance est invincible. Cependant nous déplorons le malheur de ce peuple guerrier, qui accomplit sa fatale destinée et touche à sa perte. Nous nous abstiendrons de combattre puisque tu l'exiges; mais je te déclare que nous avons résolu de donner aux grecs quelques conseils salutaires, pour qu'ils ne périssent pas tous, victimes de ton injuste fureur.

Dès l'aurore, répondit le maître des nuées, tu verras, si tu le veux, fière Junon, le fils redoutable de Saturne, semer encore plus de carnage dans l'armée nombreuse et vaillante des grecs : car Hector, plein de force et de courage, ne cessera de les poursuivre, que l'agile fils de Pélée ne se lève et ne prenne les armes, le jour où, resserrés dans un espace étroit, ils combattront, auprès

de leurs vaisseaux, pour le corps de Patrocle. Tel est l'arrêt des destins. Je méprise ton courroux, quand même tu irais jusqu'aux extrémités de la terre et des mers, dans ces lieux où sont relégués Japet et Saturne, privés à jamais de la lumière de l'astre qui marche dans les cieux, de la fraîcheur du zéphir, et environnés du profond tartare; quand même dans ta course errante, tu irais soulever tout cet empire, je m'inquiète peu de ta rage, et cependant je n'ignore pas que rien ne peut égaler ton audace. Il dit. Junon garde un morne silence.

L'astre radieux du jour, tirant un voile ténébreux sur la terre, se précipite au sein de l'océan. Les troyens voient à regret disparaître le soleil; mais les grecs se réjouissent à l'arrivée des noires ombres.

Cependant Hector victorieux conduit les chefs loin des vaisseaux, tient un conseil près du Scamandre, dans un lieu non souillé de sang et de cadavres. Les chefs descendent de leurs chars pour écouter Hector, favori de Jupiter: il a dans sa main sa longue pique, dont la pointe d'airain, entourée d'un anneau d'or, jette de vives étincelles. Appuyé sur cette pique :

Troyens, dardaniens, et vous, alliés, dit-il plein de feu, je comptais détruire en ce moment les vaisseaux et toute l'armée des grecs; et retourner en triomphe dans Ilion; mais les ténèbres sont survenues, et ce sont elles qui ont sauvé leurs navires, leurs guerriers repoussés jusques aux bords de la mer. Obéissons à la sombre nuit, et songeons à rafraîchir les troupes: dételez les coursiers, et donnez-leur de la pâture. Amenez promptement de la ville les bœufs, les gras agneaux; apportez de vos demeures le pain, la douce liqueur du vin, et rassemblez du bois, afin que nous allumions, durant toute la nuit et jusqu'à l'arrivée de l'aurore matinale, un grand nombre de feux, dont l'éclat frappe la voûte céleste, de peur que les grecs, à la faveur des ténèbres, ne se hâtent de fuir sur le dos immense des mers. Que du moins ils ne montent pas tranquillement dans leurs vaisseaux; mais qu'atteints de nos flèches et de nos lances, en se précipitant loin du rivage, ils aient à panser leurs blessures au sein de leurs foyers, pour qu'on tremble désormais d'apporter, chez les troyens valeureux, le lamentable fléau de la guerre. Et afin de mettre la ville à l'abri de toute surprise tandis qu'elle est dénuée de

guerriers, que des hérauts, aimés de Jupiter, aillent dans Troie ordonner aux faibles enfans et aux vieillards, malgré leurs tempes blanchies, de veiller autour de ces murs, bâtis par les dieux; que les femmes allument de grands feux dans leurs demeures, et que chacun soit vigilant. Ce sont là mes ordres, magnanimes troyens, et j'ai songé à tout ce que demande notre sûreté présente. Demain, je ferai connaître à nos troupes ce que j'attends de leur valeur. Secouru de Jupiter et des autres dieux, je me flatte de purger nos bords de ces dogues pleins de rage, conduits ici par un destin fatal dans de noirs vaisseaux. Soyons, durant la nuit, attentifs à notre défense: dès les premiers rayons du jour, paraissant en armes, excitons, près des vaisseaux, le plus horrible combat. Je verrai si le redoutable Diomède me repoussera loin du rivage jusqu'à nos murs; ou si, l'immolant de ce fer, j'emporterai ses dépouilles sanglantes. Cette journée fera éclater son courage, s'il soutient l'assaut de ma lance: mais j'espère qu'étant blessé des premiers, il sera étendu dans la poussière au milieu d'un grand nombre de ses compagnons, avant que le soleil soit avancé dans son cours. Oui, ce

jour sera funeste aux grecs : que ne suis-je aussi assuré d'être immortel, et honoré comme Pallas et Apollon !

Ainsi parle Hector ; et les troyens font retentir ces lieux de leurs acclamations. Aussitôt ils dételent les chevaux couverts de sueur, et chacun les attache avec de fortes courroies derrière son char. Ils amènent promptement de la ville les bœufs, les gras agneaux ; apportent de leurs maisons le pain, la douce liqueur du vin, et rassemblent du bois ; les vents élèvent jusques aux cieux des tourbillons de fumée.

Les troyens, animés d'un orgueilleux espoir, passent toute la nuit sous les armes, à la splendeur des feux dont la plaine entière est éclairée. Ainsi, lorsque brille dans le firmament le magnifique cortège des étoiles autour de la lune argentée, l'air, sans nuages, n'est point agité par les vents ; tous les rochers, les sommets des montagnes, et les forêts revêtues de lumière, se montrent à découvert ; la voûte éthérée déchire son voile, et ouvre un champ immense ; tous les astres rayonnent ; le cœur du berger est enchanté : tels les feux nombreux allumés par les troyens brillent devant Ilion, entre les vaisseaux et

les rives du Xanthe. Mille feux éclairent la plaine; autour de chaque flamme sont assis cinquante guerriers, tandis que les coursiers paissent l'orge et la blanche avoine, debout près de leurs chars, attendant que l'Aurore monte sur son trône superbe.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT HUITIEME.

### (Page 1. Divinités de l'olympe.)

On ne peut qu'admirer l'art avec lequel Homère a ménagé l'honneur des grecs. Affaiblis par l'absence d'Achille, ils ne remportent pas d'avantages décisifs; mais ils sont quelque tems supérieurs aux troyens. Il faut qu'enfin Jupiter songe sérieusement à remplir la promesse qu'il a faite à Thétis, et qu'il parle aux dieux en souverain. Il a soin de dire, « Qu'aucun de vous, « ni dieu, ni déesse, etc. ». On voit bien qu'il ne veut accorder aucune dispense à Junon. Il y a beaucoup de grandeur et de majesté dans ce discours; et si Homère fait quelquefois de ses dieux des hommes, pour se conformer aux fables reçues, Jupiter ici, comme dans plusieurs autres endroits de l'Iliade, parle et agit en maître du ciel et de la terre. Ces contradictions sont une image fidèle des notions incertaines que le peuple, et peut-être les gens plus instruits, avaient alors de la divinité.

### (*Ibid.* Autant au-dessous de l'empire des morts.)

Ernesti observe qu'Hésiode est ici bien moins hardi qu'Homère en l'imitant, et qu'il se contente de dire,

« au-dessous de la terre ». Virgile, au contraire, selon la remarque de Pope, a enchéri sur le poëte grec :

. . . . . , Bis patet in præceps.

Milton a encore enchéri sur Virgile :

As from the centre thrice to th' utmost pole.

Au reste il était bien facile de doubler ou de tripler cette distance ; et Homère garde l'honneur de l'invention.

## ( Page 2. Je ferai descendre du ciel, la chaîne éternelle d'or. )

J'ai fait sentir, par le tour que j'ai pris, l'idée que l'on attribue à Homère, savoir d'une chaîne qui lie tous les êtres. Je renvoie ici aux commentateurs, qui ont fait une grande dépense d'érudition à l'occasion de cette chaîne. Selon les uns, elle est l'image du soleil ; selon d'autres, elle représente les lois que suivent les planètes, en tournant autour de cet astre, lois qui étaient connues dans l'ancienne Egypte. Il est clair qu'en cet endroit l'olympe est le ciel, et non une montagne de la Thessalie, sans quoi Homère aurait dit une absurdité inconcevable.

## ( Page 3. Rassure-toi. )

Jupiter, sans s'expliquer ouvertement, lui déclare qu'il ne veut pas perdre les grecs. D'ailleurs, comme elle a parlé avec beaucoup de modération, ainsi qu'il convenait à son caractère, ce dieu lui répond avec

douceur. Ce passage et plusieurs autres confirment l'explication que j'ai donnée de quelques inégalités qu'on aperçoit dans les sentimens de Jupiter à l'égard des grecs et des troyens, et qui ont choqué plus d'un critique.

(*Ibid.* Et un autel toujours parfumé d'encens.)

On sait, par l'écriture sainte, la coutume des payens d'élever des autels sur les hauts lieux, et d'y faire des sacrifices. (Madame Dacier.)

(*Ibid.*, Il s'assied sur la cime la plus élevée de la montagne.)

Le Gargare était le sommet le plus élevé du mont Ida.

. . . . . Cùm Jupiter æthere summo
Despiciens mare velivolum, terrasque jacentes....
ÆNEID. LIB. I.

(Page 4. Les boucliers courbés en voûte.)

Ὀμφαλόεντα.

(*Ibid.* Le père souverain déploie ses balances d'or.)

Virgile et Milton ont imité cette grande image, que l'on rencontre souvent aussi dans les prophètes. Cette image en rappelle une autre de Milton, qui est à-peu-

près du même genre. Il représente Dieu prenant en main le compas d'or destiné à circonscrire l'enceinte de l'univers :

. . . . . And in his hand
He took the golden compasses, prepar'd,
In God's eternal store, to circumscribe
This universe, and all created things :
One foot he center'd, and the other turn'd
Round through the vast profundity obscure,
And said : Thus far extend, thus far thy bounds,
This be thy just circumference, o world.

(Page 5. Il se roule dans le sable autour du fer cruel.)

On ne peut mieux peindre.

(*Ibid.* S'efforçait de couper les traits.)

On voit l'effort que fait le vieillard pour couper les traits.

(Page 6. Si cette lance aussi n'est pas brûlante de fureur dans les mains de Diomède.)

*Malvenu.* Madame Dacier a fait disparaître entièrement cette image, en traduisant : « On verra ce que « peut ce javelot entre les mains de Diomède ». Pope l'a bien rendue.

The thirsty fury of my flying spear.

Madame Dacier dit que notre langue ne s'accommode pas de ces figures hardies. Admettre ce principe sans restriction, c'est le vrai moyen d'énerver la langue.

## (Page 7. Et lance sa foudre brûlante devant les chevaux de Diomède.)

Chacun sent qu'Homère soutient admirablement le caractère de ce chef, devant les chevaux duquel Jupiter est obligé de lancer la foudre pour le mettre en fuite. Pope a tracé l'esquisse du magnifique tableau que pourrait fournir cette déroute des grecs; et il dit avec raison que, dans de semblables tableaux, qu'Homère présente en foule, le peintre n'aurait souvent qu'à copier le poëte. L'écriture représente aussi « Dieu tonnant à grand « bruit sur les Philistins. »

## (*Ibid.* Les chevaux s'abattent sous le char.)

L'image est très-juste; on voit ces chevaux reculer sous le char, en s'abattant.

## (Page 8. Le fils de Tydée a fui devant moi.)

Le discours direct a ici bien plus de vivacité que si l'on s'exprimait ainsi: « Hector dira quelque jour.... « que j'ai fui, etc. » Le tour d'Homère tient plus de la passion; Diomède se peint Hector, et il l'entend prononcer ces paroles mêmes. De semblables tours sont fréquens dans Homère, ainsi que dans les écrivains sacrés. Madame Dacier affaiblit cet endroit: « Hector, « traduit-elle, pourra se vanter, au milieu de ses troyens, « qu'il a fait fuir Diomède. » Non-seulement elle ne

conserve pas le tour animé de l'original, mais elle omet, » jusques aux vaisseaux », ce qui n'est pas superflu.

(*Ibid.* En disant ces mots, il pousse les coursiers.)

Nestor fait fort bien de prendre cela sur lui; car Diomède, après même la foudre de Jupiter tombée à ses pieds, n'aurait jamais consenti à prendre la fuite. (Madame Dacier.)

(Page 9. Trois fois il forme ce dessein.)

Il semble que Diomède se soit proposé de remplacer Achille.

(Page 10. Il dit; et s'adressant à ses coursiers.)

Dans la passion l'on parle même aux objets inanimés; à plus forte raison pouvait-on, malgré les railleries de quelques critiques modernes, adresser des discours aux chevaux dans le tems d'Homère. On a déjà dit pourquoi ces animaux étaient alors en si grande estime. Virgile, dans un siècle bien postérieur, fait adresser des discours non-seulement aux chevaux, mais encore à une lance. La harangue d'Hector, qui est pleine de feu, et qui marque tout l'espoir dont il s'enflamme, présente une peinture naïve des mœurs antiques : on y voit une princesse qui, charmée du retour de son mari, commence par témoigner sa reconnaissance aux chevaux qui l'ont ramené de la bataille, avant qu'il descende du char. Cette action d'Andromaque confirme l'opinion de l'estime singulière qu'on avait pour ces animaux.

Homère est un grand maître dans l'art de louer. Au milieu même de leur fuite, il relève la gloire de Nestor et de Diomède; Hector se promet une pleine victoire s'il peut leur ravir leurs armes. Le courroux de Junon, qui s'agite sur son trône à ce discours, donne un grand éclat à Hector. Madame Dacier observe que Junon ne fait ici que par le mouvement de tout son corps ce que Jupiter a fait dans le premier chant par le seul mouvement de ses noirs sourcils, et elle rapporte ce mot d'un ancien, « qu'Homère était le seul poëte qui « eût vu, ou fait voir les dieux ». Disons encore qu'il prépare ici le lecteur à voir Junon s'armer, malgré la défense de Jupiter; elle en réprime d'abord le désir, qui renaît ensuite avec plus de force, au point qu'elle n'est plus maîtresse de l'étouffer.

### (Page 11. Qui dans Aigues et dans Hélicé.)

Deux villes de l'Achaïe, dans chacune desquelles il y avait un temple et une statue de Neptune.

### (*Ibid.* Il monte sur l'immense vaisseau d'Ulysse.)

Ce vaisseau, remarquable par sa grandeur, occupe une place distinguée; ce qui était honorable pour Ulysse. Agamemnon fait éclater sa robe de pourpre pour attirer les regards des grecs. Il n'est pas nécessaire de l'entendre comme madame Dacier, qui traduit, « il prit un voile de pourpre. »

### (Page 12. Que sont devenues les bravades qui étaient dans notre bouche.)

Pour adoucir les reproches suivans qu'il adresse aux

troupes, et qui sont pleins de force, il commence par s'envelopper dans la même condamnation. (Eustathe.)

## (Page 13. Sauve-nous; favorise au moins notre fuite.)

C'est la seule grace qu'il demande après avoir nourri l'espoir de renverser Troie; ce qui marque bien sa consternation et son désespoir.

## (*Ibid.* Aussitôt il envoie... un aigle.)

Namque volans rubra fulvus Jovis ales in æthra
. . . . . .
Cycnum excellentem pedibus rapit improbus uncis.
Arrexere animos Itali. . . . . .
. . . . . donec vi victus et ipso
Pondere defecit, prædamque ex unguibus ales
Projecit fluvio, penitùsque in nubila fugit.

ÆNEID. LIB. XII.

## (*Ibid.* Alors, dans cette nombreuse armée, nul ne put se vanter d'avoir, avant Diomède.)

Diomède a été le dernier à fuir; au moment où les grecs se rallient, il est le premier à courir au combat. On doit remarquer avec quelle vivacité Homère peint la course de ce héros vers l'ennemi.

## (Page 14. Il se tenait derrière le bouclier de son frère Ajax.)

Homère excelle dans les peintures douces comme dans les terribles. On voit ici la tendresse d'Ajax pour son frère; et Eustathe dit fort bien que ce héros, en ne

faisant encore aucun exploit, paraît plus grand que Teucer, qui tue tant de braves capitaines.

(*Ibid.* Ce bouclier était son rempart.)

Selon plusieurs critiques, il faudrait traduire ainsi: *Ajax écartait le bouclier; et le jeune héros s'avançait*, etc. J'ai suivi le sens indiqué par Ernesti.

(Page 15. T'ayant eu d'un lit étranger.)

Teucer était fils de Télamon et de la princesse Hésione, sœur de Priam, qu'Hercule avait emmenée prisonnière, et donnée à Télamon qui en avait fait sa concubine. Ce passage confirme que cette naissance n'était pas regardée comme honteuse; car Agamemnon n'aurait pas voulu blesser par un reproche si sensible, un homme dont il était si content. (Madame Dacier.)

On ne peut aussi expliquer que par les mœurs de ce siècle et de ces pays, le parallèle, si choquant pour nous, qu'Agamemnon se permet, au premier chant, entre Chryséis et Clytemnestre. On connaît ce passage d'Euripide où Andromaque parle des complaisances fréquentes qu'elle témoignait à son mari lorsqu'il avait quelque enfant d'une concubine, complaisances qui allaient jusqu'à donner le sein à cet enfant.

(*Ibid.* Répondit fièrement Teucer.)

On reconnaît le frère d'Ajax dans la fierté de ce discours.

(Page 19. Je m'assure que quelqu'un des troyens.)

Il y a de la poésie dans ces sortes de prophéties. Celle-ci regarde Hector.

(Page 20. Je la reconnais à son audace.)

Lorsqu'on n'a pas lieu de s'attendre à un mauvais procédé, on y est bien plus sensible que dans le cas contraire. (Eustathe.)

(Page 21. Je ne veux point que, pour des mortels.)

Ce discours est conforme au caractère fier de Junon, qui, n'ayant pu obtenir ce qu'elle désirait ardemment, montre de l'indifférence, et dit qu'il lui importe peu lequel des deux peuples soit vainqueur. (Clarke.)

(Page 22. Et plaçant le char sur sa base éminente.)

Le char de Jupiter occupe une place distinguée. Madame Dacier n'a osé rendre cela à la lettre. Je ne sais si elle a été fort heureuse en voulant expliquer cet emblême. « L'air, dit-elle, qui est le véritable char de ce « dieu, n'a d'autre assiette que la terre même, qui est « la base où il se repose au milieu de l'univers » Un peu plus haut elle dit que Jupiter représente l'air; ici, que l'air est représenté par son char.

(Page 23. Car Hector, plein de force et de courage, ne cessera de les poursuivre.)

La Motte a fait un reproche à Homère qui paraît fort grave : c'est qu'en montrant l'avenir aux lecteurs, il détruit l'intérêt, et leur ôte le plaisir de la surprise. En général, les anciens ont négligé un moyen qui a paru de la plus grande importance aux modernes. Je ne puis mieux faire ici, que de rapporter quelques réflexions d'un littérateur philosophe, auxquelles je join-

drai plusieurs observations. « Ce sont les personnages, « dit Diderot [1], qu'il faut avoir en vue. Qu'ils forment « le nœud sans s'en apercevoir ; que tout soit im- « pénétrable pour eux ; qu'ils s'avancent au dénoue- « ment sans s'en douter. S'ils sont dans l'agitation, « il faudra bien que je suive et que j'éprouve les « mêmes mouvemens... Pour une occasion où il est à « propos de cacher au spectateur un incident important « avant qu'il ait lieu, il y en a plusieurs où l'intérêt « demande le contraire. Le poëte me ménage par le « secret un instant de surprise ; il m'eût exposé par la « confidence à une longue inquiétude. Je ne plaindrai « qu'un instant celui qui sera frappé et accablé dans « un instant : mais que deviens-je, si le coup se fait « attendre, si je vois l'orage se former sur ma tête ou sur « celle d'un autre, et y demeurer long-tems suspendu ? »

Je renvoie le lecteur au développement que l'illustre auteur fait de ces réflexions, qu'il applique au drame. Quant au poëme épique, qui est d'une certaine étendue, il est quelquefois permis, et même nécessaire, d'annoncer les évènemens. Ici, par exemple, le lecteur pourrait se lasser de la longue inaction d'Achille. Homère, en marquant le terme où elle doit finir, prévient la langueur. Le merveilleux, qui élève tant l'imagination, exige aussi que l'on voie les dieux pénétrer dans l'avenir, et préparer de loin les ressorts qu'ils veulent employer pour arriver à leurs fins. Le poëte éteindrait-il par-là la curiosité ? je croirais plutôt, avec Pope, qu'il l'augmente en levant un des coins du voile qui nous dérobe cet avenir. Il lui restera encore assez

[1] Discours sur la poésie dramatique.

de ressources pour nous intéresser, lorsqu'il racontera en détail ce qu'il n'a fait qu'indiquer ici d'une manière très-rapide. Homère et les anciens ont peu connu l'art de ménager des surprises ; il semble qu'ils aient été sûrs de soutenir l'intérêt sans ce moyen.

(Page 26. De ces dogues pleins de rage.)

J'ai hasardé, à l'imitation de Pope, de rendre littéralement ce terme injurieux, échappé dans le feu du courroux. Pope justifie Homère à cet égard, et dit que ce poëte a su les excès où nous entraînent les passions, et que Milton n'a pas rougi de l'imiter, lorsqu'il a mis une expression semblable dans la bouche de Dieu même, qui voyant le Péché et la Mort exercer leurs ravages dans le monde, s'écrie avec indignation:

See with what heat these dogs of hell advance.

(Page 27. Ainsi, lorsque... l'air, sans nuages.)

Ce chant est terminé par une des plus magnifiques comparaisons de l'Iliade. « Quelle poésie, dit madame « Dacier, qui change presque la terre en un ciel étoilé!» Je n'ai peut-être pas été malheureux en cet endroit : « La voûte éthérée déchire son voile, et ouvre un « champ immense », répond à l'expression de ὑπερράγη ἀστερωπὸς αἰθήρ : c'est l'image des nuées qui se séparent avec rapidité. Pope a rendu cette image avec vivacité, mais non avec la simplicité d'Homère:

A flood of glory bursts from all the skies.

On voit ici que l'armée troyenne montait à cinquante mille hommes.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT VIII.

## CHANT IX.

Les troyens veillaient pleins d'allégresse, tandis que la Fuite, envoyée du ciel, et compagne de la Terreur glacée, régnait dans le camp des grecs. Les plus vaillans étaient frappés d'une douleur profonde. Comme quand les vents de Borée et de Zéphyre, soufflant de la Thrace, viennent d'un vol inopiné agiter la mer poissonneuse; les noires vagues s'amoncèlent, et jettent la mousse et l'écume hors du lit des ondes: ainsi le cœur des grecs est agité par des mouvemens de trouble et d'effroi. Agamemnon est pénétré d'une amère tristesse; il porte de tous côtés ses pas, et ordonne à ses hérauts de convoquer les chefs l'un après l'autre, et sans élever leurs voix bruyantes: il est lui-même, plus qu'aucun des siens, consumé de soins et de peines.

Les princes consternés sont assis dans le conseil; le roi se lève au milieu d'eux versant un torrent de larmes, comme une source profonde qui répand ses noires eaux de la cime d'un rocher. Il tire de longs soupirs du fond de son cœur, et leur tient ce discours:

O mes amis, chefs et soutiens des grecs, Jupiter m'a précipité dans un abîme d'infortunes. Dieu barbare! il m'avait promis et confirmé par des signes manifestes que je retournerais dans ma patrie après avoir ravagé les murs d'Ilion ; mais il m'a cruellement abusé ; il m'ordonne maintenant de retourner dans la Grèce, couvert de honte, après avoir sacrifié tant de troupes. Tel est l'arrêt de ce dieu, qui a renversé et doit renverser encore depuis leur faîte un grand nombre de villes ; sa force est invincible. Obéissez donc à ma voix ; fuyons avec nos vaisseaux dans notre patrie : jamais Troie ne sera notre conquête.

A ces mots ils demeurent tous muets : les chefs de la Grèce, abattus par la douleur, prolongeaient le silence. Mais le courageux Diomède prenant enfin la parole : Atride, dit-il, ô roi, je combattrai ton discours inconsidéré, comme il est permis dans nos conseils ; n'en sois point irrité. Tu as le premier osé, en présence de l'armée, me reprocher un défaut de valeur ; tu m'as accusé d'être faible et sans bravoure : j'en appelle à tous les grecs, jeunes et vieux. Le fils de Saturne t'a remis un sceptre qui t'élève au-dessus de tous les rois ; mais il ne t'a point donné ce

dont l'empire est le plus souverain, une ame ferme dans les périls. Chef timide ! as-tu donc cru les grecs aussi pusillanimes que le suppose ton discours ? Si tu ne songes qu'au retour, va, les chemins te sont ouverts ; et les vaisseaux nombreux qui t'ont suivi de Mycènes, occupent les bords du rivage. Mais les autres grecs, pleins d'intrépidité, ne se retireront qu'après avoir saccagé Troie ; ou s'ils désirent eux-mêmes de partir, qu'ils fuient avec leurs vaisseaux dans leur patrie : nous combattrons, moi et Sthénélus, jusqu'à ce que nous ayons vu la dernière journée d'Ilion ; car c'est une divinité qui nous a conduits sur cette rive.

Tous les chefs, remplis d'admiration pour le discours du brave Diomède, poussent des cris d'applaudissement, quand le sage Nestor se lève : Fils de Tydée, dit-il, tu ne te distingues pas seulement dans les combats ; mais tu tiens aux conseils le premier rang parmi tous ceux de ton âge. Aucun des grecs ne contredira ni ne blâmera ton sentiment : cependant tu n'as pas songé au principal avis qu'il fallait donner. Tu ne comptes pas encore beaucoup d'années ; tu pourrais être le plus jeune de mes fils : toutefois tu parles avec

prudence au milieu des rois de la Grèce, et nous venons encore d'en être les témoins. Mais moi qui peux me vanter d'avoir vécu plus long-tems que toi, je parlerai plus librement, je n'omettrai rien; et personne ne pourra condamner mon discours, pas même le puissant Agamemnon. Malheur à celui qui aime les guerres intestines, si cruelles dans leurs suites! il est sans patrie, sans loi, sans domicile. Maintenant profitons de la sombre nuit, et songeons à rafraîchir les troupes : que des gardes fidèles veillent près du fossé hors de la muraille; je commets ce soin à des jeunes gens. Toi cependant, Agamemnon, le plus illustre des rois, préside au milieu de nous : rassemble dans un festin les chefs mûris par l'âge et l'expérience, comme il est digne de ton rang; tu le peux sans délai; tes tentes sont remplies des vins que chaque jour les vaisseaux des grecs amènent de la Thrace à travers la vaste étendue des mers; l'abondance t'environne, et un peuple nombreux attend tes ordres. Quand les principaux chefs seront assemblés, tu te soumettras à celui qui proposera le meilleur avis. Tous les grecs ont le plus pressant besoin d'un avis prudent et utile : déjà

les ennemis ont allumé un grand nombre de feux près de nos vaisseaux ; qui ne serait désolé de ce spectacle ? Cette nuit va décider de la perte ou du salut de l'armée.

Ils l'écoutent avec satisfaction, et obéissent à sa voix. Les gardes armés sortent promptement des portes, conduits par le fils de Nestor, Thrasymède, prince des peuples ; Ascalaphe et Ialmène, rejetons de Mars ; et Mérion, Apharée, Déipyre, et le fils de Créon, le noble Lycomède. Sept chefs conduisent les gardes ; et sur les pas de chacun d'eux marchent cent jeunes guerriers, tenant en main de longues piques : ils s'étendent entre la muraille et le fossé, allument des feux, et prennent leur repas.

Atride mène dans sa tente les chefs nombreux des grecs, et leur présente un festin. Ils prennent les alimens qu'on leur a préparés et servis. Lorsqu'ils ont appaisé la faim et la soif, Nestor, ce vieillard qui fit tant de fois éclater en leur faveur sa prudence et son zèle, leur ouvre un nouvel avis, et parle en ces mots : Fils d'Atrée, roi des guerriers, illustre Agamemnon ! c'est par toi que je commence et c'est par toi que je finirai mon discours. Tu règnes sur beaucoup de peuples ;

et Jupiter t'a confié le sceptre et les lois pour veiller à leur bonheur. Tu dois, plus qu'aucun de nous, parler avec autorité : mais tu dois aussi écouter et suivre ceux que leur cœur anime à donner de salutaires conseils; c'est à toi de choisir celui qui mérite la préférence. Quant à moi, je dirai hardiment ce qui me paraît le plus utile ; et personne, je pense, n'ouvrira un meilleur avis. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'en occupe ; c'est depuis long-tems, depuis le moment où, chef magnanime, tu enlevas la jeune Briséis de la tente d'Achille irrité, action qui n'obtint pas notre suffrage. De mon côté, je n'omis rien pour t'en dissuader; mais toi, n'écoutant que la grandeur superbe de ton ame, tu outrageas un héros que les dieux mêmes honorent ; tu fus le ravisseur de son prix, tu le possèdes. Délibérons, quoique tard, si nous ne pourrions point l'appaiser et l'adoucir par des présens qui lui fussent agréables, et par le miel de la persuasion.

O vieillard, lui répondit le roi, tu ne me fais aucune injustice en me reprochant mes fautes; je suis coupable, et ne puis moi-même le nier. Celui dont Jupiter est l'ami, qu'il honore, comme ce guerrier en faveur duquel il perd

le peuple des grecs, vaut seul une armée. Mais puisque j'ai été entraîné par l'impulsion d'un aveugle courroux, je veux réparer mon offense, et lui prodiguer les plus riches présens. Je vais les faire connaître à cette assemblée.

Je lui donne sept trépieds que n'ont pas touchés les flammes, dix talens d'or, vingt vases éclatans, douze vaillans coursiers qui gagnèrent à la course un grand nombre de prix; celui qui posséderait tous ceux que ces nobles coursiers m'ont fait remporter, serait comblé de l'or le plus précieux. Je lui donne encore sept captives distinguées par leur naissance et par l'industrie de leurs mains; citoyennes de Lesbos, je les choisis moi-même lorsqu'il les emmena de cette île célèbre qu'il avait conquise; elles effacent en beauté toutes les femmes. Je lui donne ces captives: parmi elles sera celle que j'ai enlevée, la fille de Brisès; et j'atteste, par les plus grands sermens, que j'ai respecté sa pudeur. Voilà les dons qu'il recevra dès cet instant. Si les dieux nous permettent de saccager la ville fameuse de Priam, quand nous ferons le partage des dépouilles, qu'il charge ses vaisseaux d'or et d'airain, qu'il choisisse lui-même vingt

troyennes, les plus belles après l'épouse de Ménélas. Et si jamais nous retournons aux terres fertiles d'Argos, qu'il soit mon gendre; je veux qu'on l'honore autant qu'Oreste, ce fils unique que je fais élever au sein de l'abondance. J'ai trois filles dans mon palais, Chrysothémis, Laodice et Iphigénie : qu'il emmène dans la demeure de Pélée celle qui aura touché son cœur. Loin d'exiger de lui les dons accoutumés, je la doterai d'immenses richesses, telles que jamais père n'en combla sa fille. Je le mettrai en possession de sept villes florissantes, Cardamyle, Enope, la verte Hira, Phères si renommée, Anthée avec ses creux vallons, la superbe Ægéa, et Pédase couronnée de vignobles. Toutes ces villes sont situées aux bords de la mer, près du territoire sablonneux de Pylos : les peuples qui les habitent couvrant les plaines de leurs troupeaux, lui offriront comme à une divinité les plus honorables dons, et, soumis à son sceptre, lui paieront avec joie les riches tributs de l'opulence.

Voilà ce que je fais s'il appaise sa colère. Qu'il se laisse fléchir : Pluton seul est dur et inexorable ; aussi n'est-il aucun dieu plus détesté des hommes. Qu'il ne rougisse point de

me céder, à moi qui l'emporte sur lui par mon rang et par mon âge.

Généreux Atride, notre roi, répondit Nestor, les dons que tu fais au divin Achille sont d'un prix distingué. Animons d'illustres chefs à se rendre sur-le-champ dans la tente de ce héros. Je vais moi-même les nommer, qu'ils ne s'opposent point à mon choix. Phœnix, chéri de Jupiter, sera leur conducteur; je désigne le grand Ajax et le sage Ulysse, et que les deux hérauts Eurybate et Hodius les accompagnent. Qu'on apporte de l'eau; purifions nos mains: et ordonne que l'on fasse silence, afin que nos prières appaisent le fils de Saturne, s'il daigne s'attendrir.

Il dit, et son avis satisfait toute l'assemblée. Des hérauts versent une eau pure sur les mains des rois; des jeunes gens remplissent de vin les coupes, et les présentent à tous les assistans, après avoir commencé les libations. Dès que les députés ont répandu le vin en l'honneur des dieux, et se sont abreuvés de cette liqueur, ils se précipitent hors de la tente d'Atride. Le vénérable Nestor ne cesse encore de les exhorter; et les suivant de l'œil, et s'adressant à chacun d'eux, et sur-

tout au roi d'Ithaque, il les conjure de tenter tous les moyens de fléchir le noble fils de Pélée.

Ils côtoyent le rivage de la mer mugissante, implorant avec ardeur le dieu qui ceint la terre de ses bras, et le suppliant de les seconder, pour toucher facilement le cœur du superbe Achille. Arrivés près des tentes des Phthiotes, ils trouvent ce prince qui charmait sa douleur par les mâles accens de sa lyre. Belle, richement décorée, la couronne en était d'argent, et il l'avait acquise des dépouilles de Thèbes ravagée par son bras : avec cette lyre il charmait sa douleur, et chantait les exploits des héros. Le seul Patrocle était assis dans la tente en face du guerrier, il attendait dans un profond silence que le petit-fils d'Eacus eût terminé son chant. Mais les députés, conduits par le sage Ulysse, s'avancent, et paraissent devant Achille. Surpris, il se lève, dépose sa lyre, et porte vers eux ses pas. Patrocle, à l'aspect de ces chefs, se lève avec la même surprise. Je vous salue, dit Achille en leur prenant la main; je reçois en vous des amis. Sans doute un motif pressant vous amène ; venez, vous n'êtes pas l'objet de ma colère, vous que j'aime plus qu'aucun des

grecs. En disant ces mots, il les conduit dans sa tente, les fait asseoir sur des tapis de pourpre; et s'adressant à Patrocle qui était à ses côtés : Fils de Menœtius, dit-il, apporte-nous une urne plus profonde, remplis-la d'un vin plus pur, et fais-nous distribuer des coupes; car dans ces chefs je reçois sous ma tente les hommes que je chéris le plus.

Patrocle exécute les ordres de son ami. Cependant Achille met sur la flamme un grand vase rempli des épaules d'un agneau et d'une chèvre grasse, et du dos succulent d'un porc nourri avec soin : Automédon tient les viandes qu'Achille coupe avec dextérité; les dards en sont couverts : le fils de Menœtius, semblable par sa stature à l'un des immortels, allume un grand feu : dès que le bois est consumé et ne jette plus qu'une flamme languissante, il étend les charbons, sur lesquels il suspend les dards, poudrés du sel sacré, et soutenus par des fragmens de roche : lorsque le feu a pénétré les viandes, Patrocle les sert, et distribue le pain apporté dans de belles corbeilles : Achille présente les portions. Il s'assied en face d'Ulysse près de la cloison opposée, et ordonne à son ami Patrocle de sacrifier aux dieux : Patrocle jette

dans le feu, en leur honneur, les prémices des viandes. Les chefs portent la main sur les alimens qu'on leur a préparés et servis. A peine ont-ils soulagé la faim et la soif, qu'Ajax fait à Phœnix un léger signe, que le sage Ulysse comprend. Il remplit sa coupe; et saluant le fils de Pélée:

Puisses-tu être heureux, Achille! dit-il. Nous jouissons de l'abondance des festins, soit dans la tente d'Agamemnon, soit maintenant dans la tienne; tout ce qui peut nous flatter se trouve dans ton accueil. Mais, hélas! ô favori de Jupiter! les plaisirs des festins ne nous touchent plus; seule une grande calamité est toujours présente à nos regards consternés. Nous ignorons si notre flotte brillante sera sauvée ou perdue, à moins que tu ne déploies un courage intrépide. Les troyens audacieux, et leurs alliés, venus de plages reculées, ont posé leur camp près de notre muraille, ils ont allumé sur tout le rivage un grand nombre de feux, et déclarent que rien ne les empêchera de se précipiter sur nos vaisseaux. Jupiter leur montre des signes favorables en faisant gronder sa foudre. Hector, dans l'ardeur qui le possède, jette de tous côtés des regards féroces; et, fier de la protection de

Jupiter, il ne respecte ni les hommes ni les dieux : dominé par une rage indomptable, il supplie à haute voix la divine Aurore de paraître à cet instant même ; il se promet alors d'arracher les ornemens de nos poupes élevées, de consumer nos vaisseaux par les flammes dévorantes, et d'immoler au milieu de l'épaisse fumée, les grecs épouvantés. Ah ! combien je crains que les dieux n'accomplissent toutes ces menaces, et que nous ne soyons destinés à périr loin de la vaillante Grèce, devant Troie ! Mais lève-toi ; et si ton cœur est enflammé de courage, sauve enfin les grecs accablés par la furie tumultueuse des troyens. Si tu balances plus long-tems, tu seras à l'avenir pénétré toi-même de douleur, et les maux, portés à leur comble, seront sans remède : songe donc, avant leur arrivée, à écarter des grecs cette destinée fatale.

Cher ami, quelles n'étaient pas les exhortations de Pélée ton père, le jour qu'il t'envoya de Phthie vers Agamemnon ! Mon fils, disait-il, Minerve et Junon, si telle est leur volonté, te donneront la valeur ; toi, apprends à vaincre dans ton sein un cœur trop superbe : la douceur a des charmes souverains ; et si tu veux que toute l'armée, que

les guerriers jeunes et vieux te respectent ; ne te laisse point emporter à la funeste colère. Ainsi t'exhortait le vieillard : tu l'as oublié ; mais du moins dans cet instant calme-toi, et bannis de ton cœur ce courroux qui le consume. Agamemnon, pour t'appaiser, te fait de magnifiques présens. Ecoute-moi, si tu veux, et je t'apprendrai tous ceux qu'Agamemnon vient de s'engager à mettre en tes mains.

Il te donne sept trépieds que n'ont pas touchés les flammes, dix talens d'or, vingt vases éclatans, douze vaillans coursiers qui toujours sortirent vainqueurs de l'arène ; celui qui aurait tous les prix qu'ils lui ont fait remporter à la course, serait comblé de l'or le plus précieux. Il te donne encore sept captives distinguées par leur naissance et par l'industrie de leurs mains ; venues de Lesbos, il les choisit lui-même lorsque tu les emmenas de cette île célèbre que tu avais conquise ; elles surpassent en beauté toutes les femmes. Parmi ces captives, sera celle qu'il t'a enlevée, la fille de Brisès. Prince ! il atteste par les sermens les plus solemnels qu'il a respecté sa pudeur. Tous ces dons, tu les recevras dès cet instant. Si les dieux nous permettent de sac-

cager la ville fameuse de Priam; quand nous ferons le partage des dépouilles, tu chargeras tes vaisseaux d'or et d'airain, et tu choisiras toi-même vingt troyennes qui ne le céderont en beauté qu'à l'épouse de Ménélas. Mais si nous retournons dans Argos, Agamemnon te nommera son gendre; il veut qu'on t'honore autant qu'Oreste, ce fils unique qu'il fait élever au sein de l'abondance. Des trois filles qu'il a dans son palais, Chrysothémis, Laodice et Iphigénie, tu emmèneras dans la demeure de Pélée celle qui aura touché ton cœur. Loin d'exiger de toi les dons accoutumés, il la dotera d'immenses richesses, telles que jamais père n'en combla sa fille. Il te mettra en possession de sept villes florissantes, Cardamyle, Enope, la verte Hira, Phères si renommée, Anthée avec ses creux vallons, la superbe Ægéa, et Pédase couronnée de vignobles. Toutes ces villes sont situées aux bords de la mer, près du territoire sablonneux de Pylos, et habitées par des peuples qui, rois de nombreux troupeaux, t'offriront comme à une divinité les plus honorables dons, et soumis à ton sceptre, te paieront avec joie de riches tributs.

Voilà ce qu'il fera si tu domptes ton cour-

roux. Si Atride t'est toujours plus odieux, et que tu le méprises lui et ses dons, sois du moins touché du sort malheureux qu'éprouvent dans le camp tous les autres grecs; ils te révèreront comme un dieu: oui, tu vas te couvrir à leurs yeux d'une immortelle gloire. Voici le moment d'immoler Hector, qui, plein d'une rage effrénée, vient se présenter jusque sous tes regards, et qui se vante qu'aucun d'entre les grecs amenés par nos vaisseaux sur ce rivage ne l'égale en valeur.

Magnanime fils de Laërte, prudent Ulysse, lui répondit le héros, afin que vous cessiez de venir tour-à-tour m'assiéger et troubler mon repos, il faut vous dire sans détour ce que j'ai résolu, et dont rien ne pourra m'obliger à me départir; je hais comme les portes des enfers celui dont le cœur n'est pas d'accord avec la bouche. Apprenez donc le parti où je veux m'arrêter. Ni Agamemnon fils d'Atrée, ni les autres grecs, ne parviendront à me fléchir. On ne vous sait ici aucun gré de soutenir les assauts de l'ennemi et de lui livrer d'éternels combats; le lâche et le vaillant obtiennent les mêmes honneurs: qu'on ait langui dans l'indolence, ou qu'on se soit engagé dans de longs travaux, on est confondu sous la

même tombe. Je n'ai aucun avantage distingué pour m'être agité de tant de soins, pour avoir sans cesse exposé ma vie dans les batailles. Comme l'oiseau porte à ses petits encore nus la nourriture qu'il a saisie, et souffre lui-même la faim et la fatigue, que de nuits j'ai passées sans fermer la paupière! que de jours écoulés dans le sang et le carnage, tandis que je combattais de braves guerriers en faveur des femmes de nos chefs! J'ai ravagé douze villes avec le secours de ma flotte; j'en ai ravagé onze dans les champs de Troie : j'ai rassemblé de toutes ces villes le plus riche butin; j'ai tout donné au fils d'Atrée, qui, tranquille près des vaisseaux, en retenait la partie la plus précieuse, et sacrifiait le reste à la récompense des chefs et des rois. Cependant il ne leur enlève pas ses dons : moi seul de tous les grecs il me dépouille; il possède mon épouse chérie. Qu'il use de contrainte envers elle, et s'enivre de ces doux transports. Mais pourquoi les grecs ont-ils déclaré la guerre aux troyens? Pour quel intérêt Agamemnon a-t-il assemblé, conduit ici une armée? N'est-ce pas pour venger l'enlèvement d'Hélène? N'y a-t-il donc parmi la race humaine, que les seuls Atrides qui ché-

rissent leurs femmes ? Tout homme sage a pour la sienne les égards et la tendresse que je témoignais à celle-ci, et qui partaient du fond de mon cœur, quoiqu'elle ne fût que ma captive. Maintenant qu'il m'a ravi cette récompense et m'a trompé, qu'il ne tente pas de me fléchir : je le connais trop bien pour qu'il me persuade. Qu'il te consulte, toi, Ulysse, et les autres chefs, sur les moyens d'écarter des vaisseaux les flammes ennemies. Sans moi n'a-t-il pas déjà fait de grands travaux ? n'a-t-il pas élevé une muraille, creusé un fossé large, profond ? ne l'a-t-il pas bordé de pieux ? et cependant il ne peut se garantir des coups de l'homicide Hector ! Tant que j'ai paru à la tête des grecs, ce guerrier n'a osé combattre loin de ses remparts : il s'arrêtait devant les portes Scées et le hêtre; là, seul il m'attendit une fois, et ne se déroba qu'avec peine à ma fureur. Mais j'ai résolu de ne plus assaillir le noble Hector. Demain, quand j'aurai sacrifié à Jupiter et à tous les dieux, et chargé mes vaisseaux lancés à la mer, vous verrez si vous le voulez, et si vous y prenez quelque part, ma flotte, remplie d'ardens rameurs, fendre l'Hellespont dès les premiers rayons de l'aurore; et si Neptune m'accorde une heureuse

navigation, je touche dans trois jours aux fertiles bords de Phthie. J'y trouverai les richesses que j'abandonnai pour suivre aveuglément une fatale destinée; j'y apporterai d'autres richesses acquises par ma valeur sur cette rive, de l'or, du cuivre, du fer luisant, et des captives distinguées: quant à celle qu'il me donna, le superbe Atride me l'a ravie par l'insulte la plus atroce. Rapportez-lui ma réponse, sans l'affaiblir, et en présence de l'armée, afin que les autres grecs soient indignés contre lui, et se défient des pièges où, toujours rempli d'impudence, il espère attirer encore plusieurs d'entre eux. Quoiqu'il n'ait plus de pudeur, il n'oserait me regarder en face. Je n'aurai plus de part à ses conseils, ni à ses entreprises: il m'a trompé, m'a fait une injustice; il ne me surprendra plus par ses discours. Qu'il soit satisfait, et coure à sa perte sans me troubler; car Jupiter lui a ravi la raison. Je déteste ses présens, et j'ai le dernier mépris pour sa personne. Dût-il me donner dix, même vingt fois plus qu'il ne possède, et y joindre de nouvelles richesses; dût-il m'offrir tous les trésors d'Orchomène, et tout ce que Thèbes d'Egypte renferme de plus rare et de plus précieux, Thèbes aux cent portes, de

chacune desquelles sortent deux cents guerriers avec leurs chars; dût-il me donner autant d'or qu'il y a de sable, Agamemnon ne vaincra pas mon cœur, et je ne me rendrai point qu'il n'ait subi tout le châtiment que mérite un si cruel outrage. Je n'épouserai jamais la fille d'Atride; je ne l'épouserais point, dût-elle disputer à la blonde Vénus le prix de la beauté, ou égaler en industrie la sage Minerve. Qu'il cherche parmi les grecs pour cette alliance quelque prince plus digne de lui, et qui soit plus puissant que moi. Si les dieux me conservent et me ramènent dans ma patrie, Pélée ne tardera pas à me choisir lui-même une épouse. Il est dans la Grèce un grand nombre de princesses dont les pères gouvernent avec autant de valeur que de prudence; celle que je désirerai d'obtenir sera mon épouse chérie. C'est-là que mon cœur, qui fut passionné pour la gloire, me sollicite d'aller former de légitimes nœuds, et couler des jours fortunés avec une femme vertueuse, dans la tranquille possession des biens de mes pères. Aujourd'hui le prix de la vie l'emporte à mes yeux, et sur toutes les magnificences dont l'opulente Troie jouissait avant que les grecs abordassent à ce rivage, et sur

toutes les richesses précieuses que contient au sein des rochers de Delphes le temple d'Apollon. On peut reconquérir des troupeaux, des trépieds, et des coursiers à la crinière d'or : mais il n'est pas en notre pouvoir de contraindre notre ame à venir nous ranimer, quand une fois elle a passé nos lèvres. Thétis, ma mère, déesse des flots, m'a dit que les parques me laissaient le choix de deux routes pour arriver au trépas. Si je demeure ici et combats autour de Troie, je perds tout espoir de retour, mais je remporte une gloire immortelle. Si je rentre dans mes foyers, privé de tant de gloire, je dois jouir d'une longue suite de jours, et ne pas arriver en peu d'instans au terme de ma carrière. J'exhorte tous les autres grecs à m'imiter, à voguer vers leurs demeures : jamais vous ne parviendrez à ruiner les hauts remparts de Troie; le bras de Jupiter, armé du tonnerre, la protège, et ses guerriers sont devenus audacieux. Allez donc, et, comme il convient à de fidèles députés, portez ma réponse aux princes de la Grèce : qu'ils forment un nouveau dessein pour sauver les grecs et leurs vaisseaux assiégés; car celui qu'ils viennent de concerter ne leur sera d'aucun secours;

je persiste dans ma colère. Quant à Phœnix; qu'il passe cette nuit avec nous dans ma tente; demain, s'il le veut, il me suivra dans ma patrie sur mon navire. Je ne l'emmènerai point par contrainte.

Il dit. Tous les députés, frappés de ce discours, gardent un long silence : il avait prononcé son refus du ton le plus ferme et le plus véhément. Le vieux Phœnix, guerrier vénérable, prend enfin la parole, en poussant des soupirs accompagnés de larmes; car il tremblait pour le sort de la flotte des grecs : S'il est vrai, dit-il, que tu aies résolu de partir, illustre Achille, et que tu refuses obstinément d'écarter des vaisseaux les flammes ardentes, parce que la colère a subjugué ton ame, comment pourrais-je, mon cher fils, demeurer ici, éloigné de toi, isolé? Le respectable Pélée m'ordonna de te suivre, le jour où il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon : jeune encore, tu n'avais point d'expérience dans l'art périlleux de la guerre, ni dans l'art de parler, qui donne aux hommes tant de renommée; il voulut que je partisse avec toi pour être ton guide, soit qu'il fallût délibérer ou combattre. Je ne voudrais donc pas, ô mon cher fils, être abandonné de toi, quand

même un dieu me promettrait de me décharger du poids accablant des années, et de me rendre une florissante jeunesse, telle que je la possédais lorsque je quittai la Grèce, fuyant le courroux de mon père Amyntor.

La cause de notre désunion et de nos malheurs était une belle femme qu'il aimait au mépris de ma mère son épouse. Ma mère, tombant à mes pieds, ne cessait de m'exciter à le prévenir, et à gagner le cœur de cette rivale, afin de lui inspirer de l'éloignement pour ce vieillard. J'obéis à ma mère, et je réussis. Mon père, le soupçonnant, m'accabla d'imprécations, invoqua les horribles furies, et les conjura de rendre ma couche stérile, de ne jamais permettre qu'il mît sur ses genoux un fils né de moi et cher à mon cœur : le dieu des enfers et la cruelle Proserpine exaucèrent ces imprécations. Je ne pus alors me résoudre à rester dans la maison d'un père irrité : une foule d'amis, de parens, m'environnaient, et cherchaient par leurs prières et par des festins à me retenir dans le palais; ils égorgeaient les agneaux gras et les vigoureux taureaux, étendaient la chair succulente des sangliers sur les flammes de Vulcain, et faisaient couler

le vin à longs flots. Ils dormirent pendant neuf nuits à côté de moi, me gardant tour à tour; les flambeaux ne cessaient d'être allumés dans le portique de la cour et aux portes de mon appartement. Mais lorsque la dixième nuit eut amené ses noires ombres, je rompis les barrières de ces portes ; et m'évadant à l'insu de ceux qui me gardaient et des femmes de la maison, je m'élançai facilement par-dessus les murailles de la cour. Je m'éloignai de ces lieux : fugitif, je traversai les vastes contrées de la Grèce ; et entrant sur les terres des Phthiotes, couvertes de bleds et de troupeaux, j'arrivai chez le roi Pélée. Il me reçut avec bonté, m'aima comme un père aime son fils unique, né dans sa vieillesse et au milieu de biens immenses ; il me combla de richesses, me soumit un peuple nombreux, et, m'établissant aux bornes du territoire de Phthie, il me fit roi des Dolopes. Quelque grand que tu sois, Achille égal aux dieux, tu le dois à mes leçons : je t'aimais avec tendresse. Tu voulais que ce fût moi qui te conduisisse dans les festins, et tu ne voulais prendre de nourriture dans ton palais qu'assis sur mes genoux ; ma main ayant partagé les alimens te les présen-

tait, et portait la coupe à tes lèvres. Je me souviens que souvent, dans ces jours d'une pénible enfance, tu rejettais le vin de ta bouche sur mon sein et sur mes vêtemens. Je supportais tout, et rien ne me rebutait, dans la pensée que si les dieux n'avaient point voulu qu'il naquît un fils de moi, je t'adopterais pour mon fils, divin rejeton de Pélée, et que tu me garantirais un jour de l'atteinte cruelle de l'infortune. Achille, dompte ton grand cœur; il ne te convient point d'avoir une ame implacable. Les dieux mêmes, qui nous sont supérieurs par la vertu, par le rang et la puissance, se laissent émouvoir; lorsque les hommes sont coupables envers eux de quelque transgression, ils détournent leur courroux, en leur adressant, avec d'humbles prières, de l'encens, des vœux, des libations et des sacrifices. Les Prières sont filles du grand Jupiter : marchant d'un pas chancelant, couvertes de rides, baissant l'œil et ne regardant que de côté, elles suivent constamment l'Injure, l'Injure vigoureuse, qui, d'un pas ferme et léger, les devance facilement, et parcourt la terre en nuisant aux hommes; elles viennent réparer ses torts. Ces filles de Jupiter sont prodigues de

biens envers celui qui les reçoit avec respect, et prêtent l'oreille à ses vœux. Si quelqu'un les refuse, s'il les rejette avec obstination, elles supplient Jupiter de lui envoyer l'Injure, pour qu'il subisse une peine terrible. Accorde-leur donc, toi, Achille, les honneurs qui d'ordinaire désarment les grands courages. Si Atride ne te comblait pas de distinctions et de présens, s'il ne faisait pas un long détail de ceux qu'il te destine encore, et qu'il fût toujours inflexible dans sa rage, je ne t'exhorterais point, quelle que soit l'extrémité des grecs, à te dépouiller de ta colère et à les secourir: mais puisque, dans le tems même qu'il t'enrichit des dons les plus honorables, il t'en promet d'autres dont l'avenir te rendra possesseur; puisqu'il te fait solliciter par les plus illustres chefs de l'armée, qui sont les plus chers amis que tu aies parmi les grecs, ne dédaigne point leurs démarches et leurs prières. On n'a pu jusqu'à ce moment blâmer ton courroux: désormais il n'est plus légitime. Nous savons quelle a été la gloire des héros du vieux âge: si quelqu'un d'eux se livrait à une colère véhémente, il se laissait fléchir par des présens, et cédait à des paroles soumises. Je me souviens d'un fait non récent, mais fort

ancien, et je le raconterai dans cette assemblée d'amis, tel qu'il est arrivé.

Les curètes combattaient les braves étoliens autour des murs de Calydon, et les deux partis s'envoyaient la mort, ceux-ci défendant cette ville distinguée, ceux-là transportés des fureurs de Mars, et voulant la réduire en cendres. Diane, remplie de courroux, avait allumé cette guerre, parce qu'OEnée, après la moisson, ne lui avait point offert de sacrifices dans le terrain le plus fertile de ses champs, tandis que les autres dieux respiraient l'odeur de ses hécatombes; il avait négligé, soit indolence, soit oubli, cette fille seule du puissant Jupiter; son esprit était aveuglé. La déesse envoya dans sa colère un sanglier terrible, habitant sauvage des forêts, qui s'arrêta dans les campagnes d'OEnée, et y fit les plus grands ravages; de ses énormes défenses, il arrachait et renversait de hauts arbres avec leurs racines et leurs fleurs. Le fils d'OEnée, Méléagre, ayant rassemblé des chasseurs et des meutes de toutes les villes, tua ce sanglier, qu'une troupe peu nombreuse n'aurait pu abattre, tant il était féroce, et tant sa rage meurtrière avait fait allumer de bûchers funèbres. C'est au sujet de la hure de cet ani-

mal, et de sa dépouille hérissée, que Diane excita le tumulte et la guerre entre les curètes et les magnanimes étoliens.

Tant que le brave Méléagre combattit, les curètes furent vaincus, et malgré leur nombre, ils ne purent approcher des murailles; mais la colère, qui enfle quelquefois le cœur du plus sage, s'empara du héros. Irrité contre sa mère Althée, il oublia la gloire dans les bras de son épouse, la charmante Cléopâtre, fille de Marpisse aux pas agiles, et d'Ida, alors le plus vaillant des hommes, lequel avait osé s'armer de son arc pour disputer au fils de Latone cette nymphe légère. C'est cette Cléopâtre que ses parens surnommèrent Alcyone, parce que Marpisse, semblable à cette malheureuse princesse, versa des larmes quand Apollon l'enleva.

Méléagre oubliait la gloire dans les bras de cette épouse, nourrissant le chagrin qui le consumait, courroucé des imprécations que sa mère Althée ne cessait d'adresser aux dieux, dans le désespoir qu'elle ressentait de la mort de son frère qu'il avait tué dans un combat. Elle tombait à genoux, frappait de ses mains à coups redoublés la terre nourrice des hommes, appelait le cruel Pluton et l'horrible Proserpine, et les conjurait, en arrosant

son sein d'un torrent de larmes, de donner la mort à son fils. Les implacables furies, errant dans les ténèbres, l'entendirent du fond de l'Erèbe. Déjà s'élevait aux portes de la ville un grand tumulte, et les machines frappaient les tours chancelantes. Des vieillards étoliens et une troupe distinguée de prêtres des dieux sont députés à Méléagre, et le supplient de sortir et de repousser l'ennemi; ils lui promettent les plus riches présens, et veulent que, dans tout le territoire de l'agréable Calydon, il choisisse le champ le plus beau et le plus fertile, cinquante arpens, la moitié couverte de vignobles, et l'autre consacrée aux moissons. Le vieux Œnée, illustre par sa valeur, le presse de prendre les armes; il porte ses pas sur le seuil de l'appartement du héros, ébranle de ses mains les portes solides, et fait les plus humbles instances à son fils. Les sœurs de Méléagre et sa vénérable mère l'implorent, et le trouvent toujours plus inflexible; les plus chers de tous ses compagnons réunissent leurs efforts et leurs prières pour l'engager à se rendre : mais rien ne peut toucher son cœur; jusqu'à ce qu'on frappe à grand bruit les portes de son appartement, que les curètes escaladent les tours et embrasent la ville immense. Alors

son épouse ornée d'attraits tombe pleurante à ses pieds. Elle lui fait le détail des malheurs qu'éprouve une ville dont s'emparent les ennemis : ils tuent les hommes ; la flamme réduit la ville en cendres ; ils emmènent les enfans et les femmes. L'ame de Méléagre s'émeut à la peinture de ces calamités ; il part, se couvre de ses armes éclatantes, cède aux mouvemens de son cœur, et préserve les étoliens de leur ruine. Ils ne lui firent point les magnifiques dons auxquels ils s'étaient engagés s'il avait d'abord voulu les secourir ; cependant il fut leur libérateur. Ne songe point à imiter cet exemple, cher ami ; veuillent les dieux ne pas te porter à ce dessein ! Il n'y aurait rien de plus funeste que si tu attendais pour nous défendre que les vaisseaux fussent embrasés ; animé par des offres qui te sont glorieuses, parais à l'instant, et les grecs t'honoreront comme une divinité. Si tu affrontes le trépas après avoir refusé ces conditions, n'espère pas être décoré des mêmes honneurs, dussions-nous le salut à ta victoire.

Cher Phœnix, mon père, vieillard aimé des dieux, répondit Achille, je puis me passer de tous ces honneurs ; Jupiter prendra soin de ma gloire, et je me flatte de la conserver près

de ces vaisseaux, tant que mes genoux m'y soutiendront, et que j'y serai animé d'un souffle de vie. Mais il est un autre sujet dont je veux t'entretenir; souviens-toi de mes paroles. Ne viens point ici troubler mon ame, gémir et pleurer en faveur d'Atride: ce n'est point à toi de l'aimer, tu encourrais la haine de celui qui te chérit; tu dois, de concert avec moi, détester l'ennemi qui m'outrage. Prends une autorité égale à la mienne, et partage mes honneurs: ces princes se chargeront de ma réponse; toi, demeure, et repose ici cette nuit sur une molle couche. Demain, dès que l'aurore paraîtra, nous délibérerons si nous devons retourner dans nos foyers, ou rester en ces lieux.

Il dit; et, pour hâter le départ des députés, il ordonne à Patrocle, d'un signe, de faire préparer promptement un lit pour Phœnix. Alors le fier Ajax prenant la parole: Sage fils de Laërte, dit-il, partons; je ne pense pas qu'en poursuivant cette voie nous parvenions à notre but: hâtons-nous de porter une réponse aux grecs, dût-elle ne point leur être agréable; assis dans le conseil, ils l'attendent depuis trop long-tems. Mais Achille porte en lui un cœur superbe et fa-

rouche : l'implacable ! il ne fait aucun cas de la tendresse de ses amis, ni des honneurs par lesquels nous l'avons distingué de tous les autres guerriers. Cruel ! il n'est pas rare qu'un homme accepte le prix du sang, pardonne le meurtre de son frère ou même de son fils ; le meurtrier, après avoir sacrifié une partie de ses richesses, demeure avec lui dans la même ville ; l'offensé calme les mouvemens altiers d'une ame irritée, et s'appaise : quant à toi, les dieux ont mis dans ton sein un cœur inflexible et barbare ; et c'est une seule captive qui allume tant de haine ! Mais nous t'en offrons sept de la plus rare beauté, et avec elles beaucoup d'autres présens. Achille, prends des sentimens plus doux ; respecte du moins ce toit hospitalier ; nous sommes venus du milieu de l'armée sous ta tente, et nous désirons plus qu'aucun des grecs de ne point t'ôter notre estime et notre tendresse.

Illustre Ajax, fils de Télamon, et chef des guerriers, répondit Achille, tout ce que tu viens de dire me paraît conforme à la raison ; mais mon cœur se gonfle de rage chaque fois que je me souviens de celui qui m'a couvert d'opprobre dans l'armée, de cet Atride qui

m'a traité comme le dernier des esclaves. Allez, princes, rapportez ma réponse aux chefs. Je ne songerai aux sanglans combats, que lorsque l'intrépide Hector, immolant les grecs et embrasant les vaisseaux, approchera des tentes et des navires des Phthiotes. S'il ose venir jusqu'à ma tente et à mon vaisseau, quelle que soit sa furie, je me flatte de le repousser.

Après ces mots, chacun reçoit une profonde coupe; et lorsqu'ils ont fait des libations, les députés s'en retournent le long des vaisseaux : Ulysse les conduisait. Patrocle ordonne aux siens et aux captives de préparer à l'instant une couche molle pour Phœnix. Dociles à ses ordres, ils étendent à terre des peaux, un tapis de pourpre et le plus doux lin : là le vieillard repose, attend le lever de la divine Aurore. Achille se retire dans le fond de sa tente; la fille de Phorbas, la belle Diomède qu'il emmena de Lesbos, sommeille à ses côtés. Patrocle va chercher le repos dans un autre asile; près de lui dort la charmante Iphis, qu'Achille lui donna lorsqu'il s'empara de Scyros, ville d'Enyée.

Cependant les députés arrivent dans la tente d'Atride. Aussitôt les chefs, à l'envi

l'un de l'autre, se lèvent, et les saluant avec des coupes d'or, ils les interrogent sur le succès de leur démarche. Fameux Ulysse, toi la gloire des grecs, dit Agamemnon, apprends-moi s'il consent à écarter des vaisseaux les flammes ennemies, ou s'il nous refuse, et persiste dans son courroux superbe.

Grand Atride, notre roi, répondit Ulysse, loin d'éteindre son courroux, il est toujours plus rempli de fureur; il te refuse, et rejette tes dons. C'est à toi, dit-il, à consulter avec les chefs sur les moyens de sauver la flotte et l'armée des grecs. Il nous menace de lancer à la mer ses vaisseaux dès le lever de l'aurore, et même il nous exhorte à voguer tous vers notre patrie: vous ne verrez point, à ce qu'il assure, la chute de l'orgueilleuse Troie, le bras de Jupiter armé du tonnerre la protège, et ses guerriers sont devenus audacieux. Telles ont été ses paroles: ceux qui m'ont suivi, Ajax et ces hérauts doués de prudence, sont présens, et peuvent le confirmer. Le vieux Phœnix passe la nuit dans sa tente: Achille l'a voulu, afin que le vieillard, s'il le désire, s'embarque demain avec lui, et l'accompagne dans sa patrie; le héros n'usera point envers lui de contrainte.

Tous les chefs gardent le silence, frappés de cette réponse hautaine et véhémente; pénétrés de douleur, ils demeurent long-tems muets. Diomède prenant enfin la parole : Grand Agamemnon, roi des hommes, dit-il, plût au ciel que tu n'eusses pas imploré le fils de Pélée, ni été si prodigue envers lui de tes dons! il n'est déjà que trop superbe; tu n'as fait que le rendre plus superbe encore. Qu'il parte ou qu'il demeure, ne songeons plus à lui; il reparaîtra dans les champs de la guerre, quand son cœur l'y portera, ou qu'un dieu voudra l'y exciter. Suivez tous cependant l'avis que je propose : allez goûter le repos, après avoir été ranimés par la nourriture et le vin qui réparent les forces. Dès que nous verrons paraître les roses de la brillante aurore, Agamemnon, range les fantassins et les chars devant les vaisseaux; et les animant par tes exhortations, combats, toi, le premier à leur tête.

Il dit : tous les rois applaudissent, admirent le brave Diomède. Chacun ayant fait des libations, ils se retirent dans leurs tentes, où ils se rendent à leurs couches; et le sommeil suspend leurs craintes et leurs travaux.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT NEUVIÈME.

(Page 41. Soufflant de la Thrace.)

PAR rapport à Troie et à la mer Egée.

(*Ibid.* Et sans élever leurs voix.)

De peur d'être entendus des troyens, ou de jeter l'épouvante parmi les grecs.

(*Ibid.* Comme une source profonde qui répand ses noires eaux de la cime d'un rocher.)

Ce tableau est majestueux. Euripide, qui l'a imité dans LES SUPPLIANTES, représente, par l'image d'une source intarissable, une douleur que le tems ne saurait guérir :

. . . ὡς ἐξ ἀλιβάτου πέτρας
Ὑγρὰ ῥέουσα σταγὼν,
Ἄπαυστος ἀεὶ γόων.

Les anciens ne craignaient pas de peindre la nature. Un poëte moderne n'aurait pas représenté Agamemnon fondant en pleurs. C'est qu'anciennement on déguisait moins ses sentimens.

Le discours d'Agamemnon se retrouve au second chant, et nous avons fait à cette occasion quelques remarques sur ce double emploi.

(Page 42. Diomède prenant enfin la parole.)

Denys d'Halicarnasse, et son sentiment a été suivi par madame Dacier, a cherché beaucoup de finesse dans ce discours. Il prétend qu'Agamemnon a voulu sonder les troupes, que Diomède s'entend avec lui, et qu'il lui adresse des injures afin de les mieux tromper et de les amener à son dessein. Il se peut qu'Agamemnon ait eu le but qu'on lui suppose, quoique cela ne s'accorde pas trop bien avec les larmes amères qu'il répand : un général qui veut éprouver les chefs de son armée doit-il montrer tant de consternation, et ne serait-ce pas là le vrai moyen de les abattre? Le critique grec, ainsi que madame Dacier, se sert du mot de troupes, et ne se souvient pas que c'est ici une assemblée des chefs. Dès-lors je ne sais s'il aurait fallu employer tant d'art pour les retenir. Diomède était-il assuré d'être compris d'Agamemnon, avec lequel il ne paraît pas avoir concerté son dessein, et ne risquait-il pas de le blesser en lui parlant avec tant de hardiesse? On pourrait la justifier sans recourir à tant de subtilités. Si Agamemnon commandait l'armée, il régnait néanmoins une grande liberté dans les conseils, comme le dit ici Diomède. Ce chef avait été insulté, et il avait fait éclater tant de valeur, qu'il s'abandonne à toute l'indignation que réveille en lui la seule proposition d'une fuite honteuse. Racine a mis dans la bouche d'Achille les dernières paroles du discours de Diomède :

Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.

Cette noble exagération, qui a été admirée dans Racine, a été critiquée dans Homère. Diomède avait fait assez d'exploits pour pouvoir tenir un langage si fier.

(*Ibid.* J'en appelle à tous les grecs, jeunes et vieux.)

Il parle des vieillards à cause de Nestor, auquel il a, peu auparavant, sauvé la vie.

En finissant son discours, il dit qu'une divinité l'a conduit sur cette rive. Sans doute il veut parler de Minerve, qui était sa déesse tutélaire; et il se glorifie de cet avantage en présence d'Agamemnon, qui déclare que Jupiter lui ordonne de partir.

(Page 43. Quand le sage Nestor se lève.)

Nous avons déjà vu, dans la remarque précédente, un exemple de la subtilité des commentateurs : je n'ai garde de rapporter celles qu'ils ont imaginées pour expliquer ce discours-ci. On sentira qu'il est conforme au caractère de Nestor que ce vieillard éprouve un petit combat entre le désir de faire valoir l'avis qu'il va ouvrir, dont peut dépendre en effet le salut de l'armée, et le désir de rendre justice à Diomède; et qu'il se complaît à lui dire, « vous pourriez être « le plus jeune de mes fils ». Il n'y avait que Nestor qui pût, avec succès, représenter à Agamemnon la faute qu'il avait commise. Il l'y prépare par des réflexions générales, et en insinuant que son avis le regardera, mais qu'il saura ménager sa délicatesse

et ne lui parlera pas avec autant de hauteur que Diomède. En même-tems, comme pour se concilier sa bienveillance, il lui dit des choses flatteuses ; il lui parle de son rang, du peuple nombreux qui attend ses ordres. Si, comme on l'a dit, les festins se donnaient dans la tente d'Agamemnon aux frais de l'armée, Nestor pouvait, sans bassesse, lui suggérer l'idée de rassembler les chefs en un repas. « Donnez-leur à souper », a traduit madame Dacier. C'est après les repas que se formaient les délibérations les plus importantes ; c'était aussi la coutume des anciens germains. Nestor, en particulier, ne pouvait choisir un tems plus convenable pour faire des reproches à Agamemnon, que celui d'une assemblée d'amis et d'un festin, qui disposent les esprits à une confiance mutuelle.

## (Page 44. Les chefs mûris par l'âge et l'expérience.)

Il écarte les jeunes officiers, auxquels il commet la garde du camp, et par là épargne à Agamemnon la honte qu'il aurait de se voir reprocher son injustice en leur présence. (Madame Dacier.)

## (Page 45. C'est par toi que je commence et c'est par toi que je finirai mon discours.)

Virgile. *A te principium, tibi desinet.* Eccl. 8. 11. Horace. *Prima dicte mihi, summa dicende Camœna.* Epist. l. 1.

## (Page 46. Mais tu dois aussi écouter et suivre.)

Tour remarquable. Il met sur la même ligne l'autorité

royale, et le devoir qui engage les rois à suivre de bons avis.

(*Ibid.* C'est à toi de choisir celui qui mérite la préférence.)

En pressant les termes de l'original, il semble qu'Homère égale ici celui qui suit un bon avis à celui qui le donne; il se l'approprie par l'exécution.

(*Ibid.* Personne, je pense, n'ouvrira un meilleur avis.)

Il avait raison; mais voilà bien Nestor, qui n'oublie jamais de se louer. L'adresse avec laquelle il amène cet avis, pour ménager la délicatesse d'Agamemnon, est digne de remarque; il ne le développe que par degrés, déclare qu'il s'en est occupé depuis long-tems, « depuis le moment, dit-il, où vous avez enlevé Bri-« séis ». Les anciens ont déjà montré que, pour adoucir ses reproches, il emploie cette expression; « mais toi, « n'écoutant que la grandeur superbe de ton ame ». Madame Dacier ne fait pas assez sentir les ménagemens que garde Nestor, lorsqu'elle traduit, « mais « votre colère et votre fierté l'emportèrent sur nos re-« montrances ».

(Page 47. Entraîné par l'impulsion d'un aveugle courroux.)

Les critiques ont ôté ce vers :

Ἢ οἴνῳ μεθύων, ἢ μ' ἔβλαψαν θεοὶ αὐτοί.

C'est-à-dire : « Soit que le vin eût troublé ma raison, « ou que les dieux m'eussent aveuglé ».

Tous les commentateurs ont remarqué qu'Agamemnon, dans ce discours, se borne à désigner Achille, et qu'il lui en coûterait trop encore de prononcer le nom de cet ennemi. Les trépieds étaient de grands vases posés sur un trépied assez haut. Les uns servaient à y faire bouillir de l'eau, et les autres étaient si beaux qu'ils ne servaient que de parade. Ceux dont il est parlé ici étaient sans doute de ce dernier genre ; ils sont désignés par l'épithète ἀπύρους, « qui n'ont pas touché les flammes ». On ne sait pas bien ce que pouvait valoir alors le talent d'or. Quant aux chevaux que donne Agamemnon, qui ont remporté un grand nombre de prix, on voit bien qu'il ne s'agit pas de prix remportés dans la Grèce ; ces chevaux auraient été trop vieux : il y avait des jeux funèbres aux funérailles des chefs. Et pour ce qui regarde les captives, l'on a dit avec raison qu'il n'y avait rien de plus flatteur pour Achille, que de lui donner des présens qu'il avait d'abord conquis par sa valeur. La fable du sacrifice d'Iphigénie est postérieure à Homère, ou peut-être était-elle si peu accréditée que, pour l'honneur d'Agamemnon, il était permis au poëte de n'en pas faire usage. Laodice fut ensuite appelée Electre. Personne n'ignore qu'anciennement le fiancé faisait un présent à la fille qu'il épousait, et que ce présent lui tenait lieu de dot. « J'ai trois filles dans mon palais ». Virgile a dit de même :

Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ.

(Page 49. Qu'ils ne s'opposent point à mon choix.)

Nestor parle avec une certaine autorité. Phœnix avait été gouverneur d'Achille. Il est clair qu'il n'est pas du nombre des ambassadeurs, puisqu'Achille le retient dans sa tente. Il se trouvait alors dans le camp des grecs, et l'on a dit que c'était pour savoir l'issue du combat, et que son chef l'y avait envoyé dans ce dessein. On pourrait conjecturer aussi qu'il s'y occupait avec Nestor des moyens de réconcilier Agamemnon et Achille. Madame Dacier a remarqué que les hérauts n'accompagnaient jamais les ambassadeurs, et que ce cortège, dans cette occasion, était destiné à rendre l'ambassade plus solennelle. Nestor met son principal espoir dans la sagesse et dans l'éloquence d'Ulysse.

(Page 50. La couronne en était d'argent.)

Ζυγὸς, « ligne transversale », espèce de couronnement à la lyre des anciens. Le poëte ne pouvait donner plus d'éclat à cette lyre d'Achille, qu'en disant qu'elle était le fruit d'une de ses conquêtes. On sait qu'Alexandre refusa la lyre de Pâris qu'on lui offrait, et dit qu'il désirait celle dont Achille, durant son inaction, chantait les exploits des héros.

(*Ibid.* Conduits par le sage Ulysse.)

C'est-à-dire que ce chef précédait Ajax; car Phœnix était leur conducteur. La surprise d'Achille, qui éclate encore dans le discours qu'il leur adresse, est bien peinte.

Observons, avec Eustathe, la simplicité de ces tems: Achille n'a ni huissier ni introducteur.

## (Page 51. Cependant Achille met sur la flamme.)

Comme il n'est jamais question de viandes bouillies dans les repas d'Homère, Ernesti entend ici par τρίπους une table dont on se servait pour découper les viandes avant de les mettre sur le gril, et il traduit ὑπὸ πυρὸς αὐγῇ, « à côté du feu ». Cela ne semble pas s'accorder avec le sens du mot πάσσαλος, qui paraît assez impropre pour dire DRESSER ou POSER une table. Peut-être faisait-on cuire un peu les viandes avant de les griller. C'est le sentiment d'Eustathe. Dans l'Odyssée, les héros ne préparent point eux-mêmes leurs repas. Il régnait plus de simplicité dans le camp des grecs durant la guerre de Troie, et il est probable qu'à leur retour il s'introduisit parmi eux plus de luxe. L'usage d'associer les repas aux sacrifices, et les fonctions pontificales qu'exerçaient les rois, ont pu contribuer à relever des offices qui de nos jours sont si avilis. Madame Dacier observe très-bien que tous ces termes de cuisine étaient nobles du tems d'Homère, parce que de grands personnages ne dédaignaient pas ces offices.

## (Page 52. Qu'Ajax fait à Phœnix un léger signe.)

Ajax était moins orateur que guerrier. Son impatience répond à son caractère.

( *Ibid.* Nous jouissons de l'abondance des festins. )

Tous ont remarqué qu'il glisse, dès le commencement de son discours, le nom d'Agamemnon pour familiariser Achille avec ce nom ennemi. Plusieurs critiques, parmi lesquels est l'abbé Terrasson, ont prétendu que les grecs n'avaient pas été assez malheureux depuis l'éloignement d'Achille, pour que cette députation fût nécessaire. J'ai déjà dit qu'Homère, en élevant son héros, a eu soin de ménager l'honneur de sa nation : mais n'était-ce pas assez d'une grande défaite pour qu'Agamemnon, s'apercevant que les dieux se tournaient contre lui, désirât, ainsi que tous les grecs, le retour d'Achille ?

La Motte a bien caractérisé ces discours qui forment la plus grande partie de ce neuvième chant ; et des éloges donnés par un tel adversaire ne sont pas suspects. « Ces discours, dit-il, sont rangés avec art, et dans un « ordre propre à augmenter toujours le plaisir du lecteur. Ulysse parle le premier ; une éloquence adroite « fait le caractère de son discours : ainsi l'esprit est « agréablement attaché par le choix et le tour de ses « raisons. Achille répond avec une franchise magnanime : ainsi l'esprit est élevé par les sentimens du « héros. Phœnix, le vieux gouverneur d'Achille, reprend d'une manière touchante et pathétique : ainsi « le cœur est ému. Enfin Ajax, indigné de l'orgueil « inflexible d'Achille, rompt la conférence avec un « dépit généreux qu'il laisse dans l'ame du lecteur « échauffé. »

(Page 53. Les ornemens de nos poupes élevées.)

C'étaient les statues des dieux, lesquelles y étaient gravées, et qu'on appendait dans les temples comme des monumens de la victoire. (Madame Dacier.)

(Page 54. Ne te laisse point emporter à la funeste colère.)

Homère fait adroitement entendre que le caractère d'Achille était déjà connu avant la guerre de Troie, ce qui donne un grand air de vérité à sa fable. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Tu l'as oublié.)

Tour adouci, pour ne pas lui dire, « tu as violé ce précepte ». (Le Scoliaste.)

(*Ibid.* Ecoute-moi, si tu veux.)

Madame Dacier a cru fort mal-à-propos qu'Homere suspendait ici le discours, et mettait en parenthèse tout le détail des présens d'Agamemnon. Pope demande avec raison à tout homme de goût si le détail de ces présens, quoique répété, n'est pas plus solennel que si l'on avait dit, comme le veut La Motte, « Ici, Ulysse « fait le détail, etc. ». Cette répétition est dans les mœurs anciennes; mais, par rapport à nous, il ne paraîtrait pas même naturel qu'un si long discours eût été retenu mot à mot. Un poëte moderne eût fait faire cette énumération en présence d'Achille, parce qu'elle

y produit le plus d'effet ; mais il eût dû certainement chercher quelque moyen de la supprimer dans le discours d'Agamemnon.

## (Page 56. Voici le moment d'immoler Hector.)

Auparavant il se tenait renfermé dans ses murs. Rien n'est plus adroit que la fin de ce discours ; et il s'en faut bien que Pope en ait conservé l'énergie.

For now that chief, whose unresisted ire
Made nations tremble, and whole host retire,
Proud Hector now, th' unequal fight demands,
And only triumphs to deserve thy hands.

La réponse d'Achille, pleine de franchise, développe parfaitement le caractère de ce héros.

## (Page 57. En faveur des femmes de nos chefs.)

Pope entend les femmes et les enfans des grecs. J'ai suivi le sens des meilleurs interprêtes. Le langage d'Achille est celui de la colère, qui multiplie quelquefois les objets. D'ailleurs, Clytemnestre paraissait devoir souhaiter vivement que l'on vengeât l'enlèvement d'Hélène. Achille courroucé ne désigne ici les Atrides que par *ces hommes*. J'ai dû m'exprimer plus clairement. Plutarque observe qu'Achille parle d'ordinaire modestement de lui-même, mais qu'étant blessé de l'injustice qu'on lui a faite, il vante ses exploits.

(*Ibid.* Pour quel intérêt Agamemnon a-t-il assemblé ?)

Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
RACINE, Iphig.

(Page 58. Qu'il te consulte, toi, Ulysse.)

Achille se souvient toujours qu'Agamemnon lui a dit, « assez d'autres guerriers me restent ». Il y répond ici sans ménager ni Ulysse, ni Ajax, tout ses amis qu'ils sont. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Sans moi n'a-t-il pas déjà fait de grands travaux.)

La description si détaillée de ses travaux ajoute bien à l'ironie.

(Page 59. J'y trouverai les richesses.)

Il insiste là-dessus pour montrer qu'il n'a pas besoin de celles d'Agamemnon. (Clarke.)

(*Ibid.* Quant à celle qu'il me donna.)

Ces captives lui rappellent l'outrage qu'il a reçu ; il ne peut l'oublier, et sa colère se rallume aisément. Sa haine se complaît à accumuler, pour ainsi dire, tous les dons qu'il se ferait un plaisir délicieux de rejeter,

s'ils lui étaient offerts de la part de ce roi. « Je n'épou-« serai jamais la fille d'Atride ». C'est bien ainsi que s'exprime la haine. « Pélée ne tardera pas à me choisir « lui-même une épouse ». Madame Dacier fait remarquer la simplicité de ces mœurs.

## (Page 60. Dont les pères gouvernent avec autant de valeur que de prudence.)

Trait indirect lancé contre Agamemnon.

## (Page 61. On peut reconquérir des troupeaux.)

Rien ne marque mieux, comme Pope l'a observé, le courroux d'Achille, que tout ce qu'il dit ici contre la gloire. On ne peut le soupçonner de timidité. Euripide a imité cet endroit dans les Suppliantes. Au reste, on voit, par beaucoup de passages des anciens, que les grecs, placés dans un heureux climat, faisaient un grand cas de la vie. Il y avait d'autant plus d'héroïsme à savoir la sacrifier. Dès le tems d'Homère, le temple de Delphes était fameux par ses richesses.

## (*Ibid.* Que les parques me laissaient le choix de deux routes.)

Les parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

RACINE, Iphig.

La Motte a bien rendu justice au poëte grec sur ce qu'il a imaginé que ce héros savait que la mort l'attendait aux champs de Troie. « Qu'importe, dit-il, qu'il « renverse tout presque sans obstacles ? Il est toujours « vrai qu'il affronte à tout moment l'arrêt du Destin, « et se dévoue généreusement pour la gloire. »

## (Page 62. En poussant des soupirs accompagnés de larmes.)

Δάκρυ ἀναρρίψας. Pope et madame Dacier ont entièrement altéré ce tableau.

## (*Ibid.* Le jour où il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon.)

Cela est adroit de remettre dans l'esprit d'Achille que le roi son père l'avait envoyé à Agamemnon afin qu'il combattît pour lui et sous ses ordres, et qu'il lui avait donné Phœnix pour gouverneur. Achille ne devait donc quitter ni le gouverneur ni le prince. (Madame Dacier.)

Chiron pouvait avoir donné quelques leçons à Achille; mais il paraît que c'est dans un tems postérieur à Homère, qu'on a imaginé qu'il avait été son gouverneur.

## (Page 63. La cause de notre désunion et de mes malheurs était une belle femme.)

On a fait remarquer que ces discours n'occupaient aucun tems utile, et que tout ceci se passait durant la nuit. Dans la société, les longs discours des vieillards

ennuient, lorsqu'ils n'ont aucun but intéressant, ou que les personnages, par eux-mêmes, n'attirent point notre respect : mais lorsque le cas est contraire, on leur pardonne leurs longueurs, et on les écoute avec complaisance. Cela devait arriver sur-tout dans ces tems où la vieillesse était encore plus honorée que de nos jours, où l'expérience des vieillards suppléait aux moyens d'acquérir des connaissances, et où, en particulier, les faits historiques étaient comme en dépôt dans leur mémoire. Le poëte pouvait donc peindre des vieillards, tels que Nestor et Phœnix, avec leurs défauts, sans affaiblir le respect qui leur était dû; et cette peinture fidèle et naïve les rendait plus intéressans. D'après ces réflexions, et voulant d'ailleurs offrir une image ressemblante de mon original, j'ai conservé dans ce discours les longueurs, les parenthèses, et même les transitions propres à un vieillard, dont une idée en rappelle une autre, pour peu qu'elles aient de liaison.

La brouillerie de Phœnix avec son père a beaucoup de rapport avec celle d'Agamemnon et d'Achille : mais prétendre avec le Scoliaste, que Phœnix veut insinuer que comme Pélée l'avait reçu et comblé de biens malgré sa faute, Achille devait de même pardonner à Agamemnon, ce serait recourir à de vaines subtilités. On voit clairement le but de Phœnix : il ne remonte si haut que pour remettre sous les yeux de son élève ce qu'ils se doivent mutuellement, et les liens étroits qui les unissent.

(*Ibid.* Ne cessait de m'exciter à le prévenir.)

Cette action de Phœnix était excusable en quelque

façon. Il ne la fit que pour obéir à sa mère, ramener son père, et l'obliger à bien vivre avec elle; et son père n'avait eu aucun commerce avec cette maîtresse. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* De ne jamais permettre qu'il mît sur ses genoux.)

Les enfans, dès qu'ils venaient au monde, étaient mis par le père sur les genoux du grand-père, comme le plus agréable présent que ceux-ci pussent recevoir. (Madame Dacier.)

Pope n'aurait donc pas dû omettre cette image.

(*Ibid.* Exaucèrent ces imprécations.)

Aristarque a retranché ici quatre vers, où Phœnix disait qu'il avait formé le dessein de tuer son père, mais qu'un dieu avait calmé ce transport de fureur. Plutarque a blâmé ce retranchement, et a pensé que ce récit était propre à représenter au héros tous les forfaits où peut nous entraîner la colère. Malgré l'approbation que Pope et madame Dacier ont donnée au sentiment de Plutarque, j'ai cru qu'on ne regretterait pas quatre vers, s'ils sont en effet d'Homère, qui réveillent une idée si horrible, idée qui pouvait nuire à Phœnix dans l'esprit de son élève, et donner moins de poids aux leçons de modération qu'il lui fait.

(Page 65. Tu rejetais le vin de ta bouche.)

« Aujourd'hui, dit madame Dacier, la plupart des « hommes n'ont pas la force de voir ainsi la nature

« toute simple ». Je me contenterai d'indiquer l'onomatopée sensible de l'original, οἴνῳ ἀποβλύζων. Je n'aurais pu la rendre qu'en fixant trop l'esprit sur cette image.

(*Ibid.* Il ne te convient point d'avoir une ame implacable.)

Ulysse a mis dans la bouche de Pélée les remontrances qu'il lui adresse. Phœnix lui parle ici avec la supériorité d'un gouverneur. (Le Scoliaste.)

(*Ibid.* Les Prières sont filles du grand Jupiter.)

Cet apologue, où il y a beaucoup de poésie, est dans le goût antique, et très-convenable, selon la remarque de Clarke, dans la bouche d'un vieillard. Les Prières ont une démarche humble, chancelante : elles sont ridées, parce qu'elles lèvent fréquemment les yeux au ciel.

(Page 66. Si Atride ne te comblait pas de distinctions et de présens.)

Ces présens pouvaient flatter Achille, non-seulement en eux-mêmes, mais encore parce qu'il devait les regarder comme une satisfaction qu'il recevait. « Les « honneurs, dit Phœnix, ont beaucoup de pouvoir « sur les grands courages. » (Madame Dacier.)

(Page 67. De ses énormes défenses, il arrachait....)

Un accent circonflexe sur la dernière syllabe de μείλων, fait disparaître la ridicule interprétation de *floribus pomorum.* μηλέω signifie arracher.

Les défenses du sanglier déracinant les arbres, sont ici comparées avec les leviers ou instrumens dont se servent les chirurgiens pour l'extraction des dents. Προθέλυμνα, n'aurait pas dû être expliqué par *alias super alias;* c'est un adverbe qui signifie ici *radicitùs*, entièrement.

Je dois cette note à M. Rochas, savant professeur.

(Page 68. Mais la colère, qui enfle quelquefois le cœur du plus sage.)

Tour adroit pour captiver l'attention et la bienveillance d'Achille. On a fait sentir que les traits dont Phœnix peint Méléagre convenaient parfaitement à son élève.

(*Ibid.* Alors le plus vaillant des hommes.)

Il dit ALORS, pour ne pas le louer aux dépens d'Achille.)

(*Ibid.* Appelait le cruel Pluton et l'horrible Proserpine.)

Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare.....
Et l'inflexible Hécate et l'horrible Alecton.

ROUSSEAU, Circé.

(Page 70. Ils tuent les hommes.)

Qui ne sent la vivacité et le naturel de cette peinture? Homère, quand il le faut, écarte les transitions. Il ne le fait pas toujours, parce que sa marche, pour être rapide, n'est pas brusque. C'est ce qu'il faut considérer en le traduisant.

(Page 71. Tant que j'y serai animé d'un souffle de vie.)

Eustathe a trouvé ici une allusion prophétique à la mort prochaine d'Achille; allusion qui est dans sa bouche sans qu'il le sache, mais qui est saisie avec intérêt par le lecteur. Les poëtes fournissent plusieurs exemples de beautés semblables. Mais si l'on rapporte Η, comme a fait madame Dacier, à αἴσῃ et non à τιμῇς, Achille dirait ce qu'il ne peut penser, savoir que « Jupiter le « retiendra sur ces vaisseaux, tant que lui Achille sera « en vie ». Aussi madame Dacier a-t-elle inséré, de son gré, S'IL VEUT, dans le texte. Le sens que j'ai pris est plus fidèle.

(*Ibid.* Fils de Laërte, dit-il, partons.)

Denys d'Halicarnasse, en faisant remarquer la force et la concision de ce discours, suppose que ce chef se lève en le prononçant.

(Page 72. Cruel! il n'est pas rare.)

Il n'a pas d'abord daigné lui parler, mais tout-à-coup il s'adresse à lui; cela est très-vif.

La coutume dont il est ici question, et qu'on trouve chez tous les peuples qui ont commencé à se former en société, appaisait sans doute les inimitiés, et suppléait à ce qu'il n'y avait point de partie publique qui poursuivît le criminel : mais le délit, pouvant être racheté, rendait les meurtres plus fréquens; c'est pour cela que, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, il est fait si souvent mention de ces meurtres. On sait qu'il n'y avait que les parens du mort qui eussent droit de le venger et de poursuivre le criminel.

(*Ibid.* Et c'est une seule captive qui allume tant de haine.)

Reproche très-piquant, comme si Achille était l'homme le plus asservi aux femmes. Un père pardonne la mort de son fils, et Achille ne pardonne pas l'enlèvement d'une captive. (Madame Dacier.)

(Page 73. Je ne songerai aux sanglans combats.)

Il a déclaré à Ulysse qu'il partira dès le lendemain. Un peu ébranlé par le discours de Phœnix, il a dit qu'il délibérerait s'il devait partir. Enfin, respectant les reproches d'Ajax, il dit qu'il ne combattra que lorsqu'on viendra l'attaquer. On ne peut mieux soutenir le caractère d'un homme inexorable. (Le Scoliaste.)

(*Ibid.* La belle Diomède qu'il emmena de Lesbos.)

Le poëte, en parlant de l'amour de ces héros, rappelle toujours leurs actions guerrières.

(Page 74. Apprends-moi s'il consent.)

Cela est vif et convenable à son impatience : il ne se donne pas le tems de nommer Achille. Pope n'a pas conservé la vivacité de ce tour.

(*Ibid.* Il nous menace de lancer à la mer.)

Achille a fait paraître tant de haine, qu'Ulysse considère peu l'espèce d'adoucissement que ce chef a ensuite apportée à la déclaration qu'il avait faite de partir le lendemain. D'ailleurs, comme le dit Eustathe, si Achille a paru disposé à prendre les armes, ce n'est que pour sauver sa propre flotte.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT IX.

## CHANT X.

Tous les chefs de l'armée, vaincus par le doux sommeil, s'y livraient durant la nuit entière auprès de leurs navires : le seul Agamemnon, pasteur des peuples, agité de soins divers, n'était point captivé par l'attrait du repos. Ainsi que l'époux de la majestueuse Junon fait luire de nombreux éclairs, soit qu'il forme l'immense amas des torrens dont il inondera la terre, ou de la grêle et de la neige qui blanchiront les campagnes, soit qu'il ordonne au démon des combats d'ouvrir sa bouche terrible et de souffler la discorde fatale : ainsi se succédaient sans relâche les soupirs qu'Agamemnon tirait du fond de son cœur ; ses entrailles étaient émues. Lorsqu'il se représente le camp ennemi, il est frappé du grand nombre de feux qui brûlent devant Troie, du bruit des flûtes et des chalumeaux, et des cris tumultueux des guerriers. Mais quand il se peint l'armée des grecs et leurs vaisseaux, il s'arrache les cheveux, et les présentant à Jupiter élevé dans le ciel, son ame généreuse pousse de longs gémissemens. Il se détermine enfin à se rendre

auprès de Nestor, le plus sage des mortels, pour former avec lui quelque dessein salutaire qui écarte des grecs les maux dont ils sont menacés. Aussitôt il se lève, se hâte de revêtir sa tunique, chausse ses superbes brodequins; et se couvrant de la peau énorme et tachetée d'un lion fauve, qui lui descendait jusques aux pieds, prend sa lance.

Ménélas, agité des mêmes terreurs, voyait fuir à chaque instant le sommeil de sa paupière; il craignait vivement pour le sort des grecs qui, en sa faveur, étaient venus devant Troie à travers l'étendue des plaines humides, et avaient excité cette guerre avec tant d'audace. Il jette sur ses épaules la dépouille mouchetée d'un léopard, prend son casque d'airain, le pose sur son front; et saisissant son javelot de sa main vigoureuse, il sort dans le dessein d'éveiller son frère décoré de l'autorité suprême et révéré comme un dieu. Il le trouve auprès de son vaisseau revêtant sa riche armure. Agamemnon est satisfait de l'arrivée de Ménélas, qui lui adressant la parole: Mon frère, dit-il, toi que j'honore, quel projet t'arrache au sommeil? veux-tu exciter quelqu'un de nos compagnons à se rendre vers les troyens et à les observer? Mais je crains

qu'aucun d'eux ne veuille se charger de cet emploi. Aller seul, au milieu de la nuit, dans le camp des ennemis ! une telle entreprise annoncerait une grande audace.

O Ménélas, élève des dieux, répondit le roi, il me faut, ainsi qu'à toi, une prudence supérieure pour sauver les grecs et leurs vaisseaux. Jupiter est changé pour nous ; il donne la préférence aux sacrifices d'Hector. Jamais je n'ai vu, jamais je n'ai entendu dire qu'un guerrier se fût illustré dans une seule journée par autant d'exploits qu'Hector, favori de Jupiter, dans le combat qu'il vient de nous livrer, lui qui n'est le fils ni d'un dieu ni d'une déesse ; ils sont tels, ils nous ont été si funestes, que les grecs en conserveront, je crois, éternellement la mémoire. Mais cours le long des navires, hâte-toi d'appeler Ajax et Idoménée ; je vais trouver le divin Nestor, l'exhorter à se lever et à me suivre vers le corps sacré des gardes, pour leur inspirer de la vigilance. Ils écouteront sur-tout sa voix ; son fils les commande avec Mérion, auxquels nous avons en particulier commis la garde des remparts.

Que me prescris-tu ensuite ? dit Ménélas : resterai-je avec ces chefs jusqu'à ce que tu

nous joignes ? ou revolerai-je vers toi après leur avoir porté tes ordres?

Demeure avec ces chefs, répartit Agamemnon, de peur qu'en allant à notre rencontre, nous ne venions à nous manquer ; le camp est coupé de nombreuses routes. Par-tout où tu passeras, ordonne à haute voix que l'on veille; et honore le soldat en l'appelant du nom de son père et de sa race. N'aie point de fierté en cette occasion; descendons nous-mêmes à ces emplois, et souvenons-nous que Jupiter, dès notre naissance, nous a destinés à soutenir le faix des travaux et des malheurs.

Ménélas s'éloigne, chargé de ces ordres ; et Agamemnon se rend vers Nestor, pasteur des peuples. Il le trouve auprès de sa tente et de son vaisseau, étendu sur une couche molle. A côté de lui étaient ses nobles armes, son bouclier, ses deux javelots, son casque brillant, avec la belle écharpe que le vieillard ceignait lorsque, conduisant ses troupes, il s'armait pour les combats destructeurs; car il ne succombait point encore sous le poids de la triste vieillesse. Nestor, appuyé sur son coude, lève sa tête, et l'interroge : Quel es-tu, ô toi qui marches seul près de nos vaisseaux, au milieu des profondes ténèbres,

lorsque tous les mortels sont endormis ? cherches-tu quelqu'un des gardes ou de tes compagnons ? parle, que veux-tu ? n'approche pas sans te faire connaître.

O fils de Nélée, Nestor, la gloire la plus illustre des grecs, répartit le roi, reconnais cet Atride qui, par la volonté de Jupiter, est assujetti plus qu'aucun mortel à de continuelles disgraces tant qu'un souffle de vie l'anime. Je porte de tous côtés mes pas errans; le doux sommeil fuit de mes yeux, et je ne suis occupé que des combats et des malheurs qui menacent les grecs. Je tremble pour leur sort; mon esprit, loin d'être tranquille, s'égare; mon cœur palpite comme pour sortir de mon sein; mes genoux sont chancelans. Si quelque dessein t'occupe, car tu n'as pas non plus fermé la paupière, descendons vers les gardes, pour voir si, peut-être accablés de lassitude et de veille, ils ne sont point endormis, et n'ont point mis dans un entier oubli le soin de notre sûreté. Les ennemis campent près de nous, et nous ignorons s'ils ne veulent pas nous surprendre à la faveur des ténèbres.

Fils d'Atrée, Agamemnon, notre roi, dit le chef des pyliens, je ne saurais croire que

Jupiter remplisse tout l'espoir dont se repaît maintenant Hector. Que seulement Achille bannisse de son cœur le courroux impétueux où il s'abandonne, et notre ennemi éprouvera plus de terreur qu'il ne nous en inspire. Je suis tout prêt à te suivre : mais allons éveiller d'autres chefs, le valeureux Diomède, Ulysse, et le fils d'Oïlée, léger à la course, et le brave rejeton de Phylée. Il serait utile encore que quelqu'un appelât le grand Ajax et le roi Idoménée, dont les navires sont fort éloignés. Pour Ménélas, je l'aime et le respecte ; mais, dusses-tu condamner ma franchise, je ne lui cacherai point que je le blâme de jouir du repos, et de te laisser à toi seul tout le fardeau de la guerre. C'est maintenant qu'il devrait redoubler de soins, adresser les plus vives instances à tous les chefs ; le mal est pressant, il va nous accabler.

Sage vieillard, dit Atride, en toute autre occasion je t'exhorterais moi-même à le reprendre, car son ardeur n'est pas toujours égale : ce n'est point indolence ni incapacité ; mais, déférant trop à mon pouvoir, et l'œil fixé sur moi, il attend l'impulsion de mes ordres. Cependant il a cette fois prévenu ma vigilance, il s'est rendu près de moi ; et déjà,

selon mes désirs, sa voix appelle les chefs que tu viens de nommer. Allons sans tarder davantage; nous les joindrons près des gardes aux portes du camp, où je leur ai dit de se rassembler.

Qu'il ait toujours le même zèle, répliqua Nestor; et aucun des grecs, quand il leur adressera ses exhortations et ses ordres, ne s'irritera contre lui et ne refusera de lui obéir.

En disant ces mots, le vieillard couvre son sein de sa tunique, chausse ses magnifiques brodequins, et attache avec des agraffes autour de ses épaules son manteau, ample, teint en pourpre, au-dessus duquel est crêpé le poil d'une laine moëlleuse. Il prend sa lance pesante et acérée, marche, sans retard, le long des vaisseaux; et s'arrêtant auprès d'Ulysse égal en prudence à Jupiter, il l'appelle et l'excite à se lever. Sa voix frappe aussitôt l'oreille d'Ulysse, qui sort de la tente. Pourquoi, leur dit-il, errez-vous seuls dans le camp pendant les ombres paisibles de la nuit? le péril est-il donc si terrible?

Fils généreux et prudent de Laërte, répondit Nestor, ne t'irrite point si nous venons troubler ton sommeil : d'affreux malheurs

menacent les grecs. Suis-nous; éveillons tous les chefs, avec lesquels il est nécessaire de consulter si nous devons fuir ou combattre.

Ulysse rentre, charge ses épaules de son écu superbe, et marche sur leurs pas. Ils arrivent près de Diomède, qu'ils trouvent étendu tout armé hors de sa tente. Plongés dans le repos, ses braves compagnons l'entouraient; leurs têtes n'avaient d'autre appui que leurs boucliers; auprès d'eux étaient enfoncées en terre leurs lances, dont l'acier brillait dans l'éloignement, comme l'éclair du père des dieux. Le héros dormait d'un sommeil tranquille, couché sur une peau de sanglier; un tapis éclatant était déployé sous sa tête. Le vieux Nestor s'avance près de lui, le touche légèrement du pied, et lui fait hautement ce reproche: Lève-toi, fils de Tydée: par quelle mollesse savoures-tu le sommeil toute la nuit? N'entends-tu pas les troyens, qui, maîtres de la colline, assiègent nos vaisseaux, et ne sont plus séparés de nous que par un court espace?

Le guerrier s'arrache à l'instant au sommeil; et se levant avec précipitation, ces paroles volent de ses lèvres: Infatigable vieillard, tu ne prends jamais de relâche! N'y a-t-il point

parmi les fils de la Grèce de plus jeunes guerriers qui puissent aller de toutes parts éveiller les chefs ? Il est impossible de t'engager à jouir de quelque repos.

Ami, répondit Nestor, j'ai, il est vrai, des fils vaillans, j'ai des troupes nombreuses, et je pourrais sans doute laisser à quelqu'un d'eux le soin d'appeler les chefs. Mais la calamité la plus horrible afflige les grecs, notre destinée est des plus incertaines ; nous sommes sur un acier tranchant ; cet instant peut décider de notre salut ou de notre perte. Si cependant tu es touché de compassion pour moi, va, tu es jeune, va éveiller Ajax fameux par la légèreté de sa course, et le rejeton de Pylée.

Il dit : Diomède jette sur ses épaules l'énorme peau d'un lion fauve, qui descend jusqu'à ses pieds ; et prenant sa lance, il s'éloigne, et rejoint en un moment Nestor avec ces chefs qu'il a tirés du sommeil.

Ils arrivent auprès des gardes rassemblés ; et loin de trouver leurs chefs endormis, ils les voient tous pleins de vigilance, assis les armes à la main. Tels que ces animaux fidèles qui veillent avec une attention pénible autour d'une bergerie, depuis l'instant où ils ont entendu un lion indomptable s'élancer des

montagnes, et traverser la forêt; les bergers et leurs chiens se sont réunis contre lui en tumulte, il n'est plus pour eux de repos : tels ces guerriers, bannissant le sommeil de leurs paupières, passent une longue nuit à veiller, tournés constamment vers les troyens pour entendre leurs moindres mouvemens, s'ils tentaient de former quelque attaque. Le vieillard, ravi de leur vigilance, les encourage, et leur dit ce peu de paroles : Mes chers enfans, soyez toujours remplis de la même ardeur; qu'aucun de vous ne se laisse surprendre au sommeil, et nous ne serons pas la risée de nos ennemis.

En même tems il franchit le fossé. Tous les rois appelés au conseil l'ont suivi aussitôt; et Mérion et le fils illustre de Nestor, invités à consulter avec eux, ont volé sur leurs pas. Ayant traversé le fossé profond, ils s'assemblent dans un lieu non souillé de sang et de carnage; c'est là que l'impétueux Hector, après avoir immolé une foule de grecs, s'était arrêté, lorsque la nuit avait enfin couvert la terre de ses ombres. Les chefs s'asseyent, délibèrent tour-à-tour; et Nestor rompt le premier le silence :

O mes amis, dit-il, n'y aurait-il pas ici un

héros qui, se confiant en son courage audacieux, se rendît vers les fiers troyens pour enlever quelqu'un des ennemis écarté du corps de l'armée, ou pour entendre leurs discours dans leur camp, et savoir quels sont leurs desseins; s'ils ont résolu d'assiéger, loin de leur ville, nos vaisseaux; ou si, contens d'avoir repoussé les grecs, ils rentreront dans leurs murailles? Celui qui s'instruirait exactement de tous leurs projets, et qui, après avoir triomphé de tant de périls, reviendrait au milieu de nous, acquerrait, sous le soleil, une grande gloire parmi les hommes. Il aurait encore un prix considérable : chacun des chefs qui commandent nos vaisseaux lui donnerait une brebis noire avec l'agneau qu'elle traîne à sa mamelle, présent dont il se féliciterait; et nous l'admettrions à tous nos plaisirs et à tous nos festins.

Il dit; tous gardent un profond silence, qui n'est interrompu que par le brave Diomède. Nestor, dit-il, c'est moi qui, animé d'un généreux courage, vais me rendre jusque dans l'armée des troyens. Mais si quelque guerrier m'accompagnait, j'aurais encore plus de confiance et d'audace. Quand deux hommes réunis tentent une entreprise, ils remar-

quent à l'envi ce qui leur est avantageux ; seul, quelque clairvoyant qu'on soit, l'esprit est plus lent, la prudence plus faible.

A ces mots, la plupart veulent suivre Diomède. Les deux Ajax, ministres de Mars, le désirent vivement, ainsi que Mérion, et surtout le fils de Nestor ; l'illustre Ménélas y aspire ; et Ulysse, toujours animé du même courage, déclare qu'il pénétrera au milieu du camp des troyens.

Agamemnon prenant alors la parole : Fils de Tydée, Diomède, que j'aime tendrement, dit-il, choisis toi-même le compagnon que tu souhaites, et désigne le plus intrépide parmi ceux qui se présentent ; car un grand nombre de guerriers brûlent de partager tes périls. Qu'aucun égard, au mépris du plus digne, ne te porte à préférer celui qui serait moins doué des qualités que demande une telle entreprise ; n'accorde rien au respect ni à la supériorité du rang. Il dit, craignant que son frère ne fût nommé.

Si l'on m'autorise à choisir celui qui doit m'accompagner, répondit sans balancer Diomède, comment pourrais-je oublier Ulysse, lui dont l'ame généreuse est au-dessus de tous les périls, et qui est le favori de Mi-

nerve? S'il me secondait, telle est sa rare prudence, que nous reviendrions au milieu de vous, même à travers les flammes.

Fils de Tydée, interrompit Ulysse, ne me prodigue ni la louange ni le blâme; tu parles devant les grecs qui me connaissent. Partons sans tarder davantage; les ténèbres vont disparaître, l'aurore approche, les astres précipitent leur marche, la nuit a fait les deux tiers de son cours, il ne nous reste que peu d'instans favorables.

Après ces mots, ils revêtent des armes terribles. Le brave Thrasymède donne une épée à deux tranchans au fils de Tydée, qui avait laissé son épée dans sa tente; il lui remet son bouclier, et pose sur le front du guerrier un casque de cuir épais, sans ornemens et sans panache, tel que ceux dont on se munit dans la fleur de l'adolescence. Mérion donne à Ulysse son arc, son carquois, son épée, et lui couvre le front d'un casque de peau; dans l'intérieur s'étendaient et s'entrelaçaient de fortes et nombreuses courroies; tandis qu'au-dehors, les dents éclatantes d'un sanglier étaient placées en longs rangs et dans une exacte symétrie; le cône était d'un ferme tissu de laine. Jadis Autolycus, s'emparant d'Eléone,

et brisant les barrières du palais d'Amyntor, y enleva ce casque pour butin ; il le donna, dans la ville de Scandie, à Amphidamas de Cythère, qui en fit présent à Molus, monument d'hospitalité ; Molus le remit à son fils Mérion, pour qu'il le portât au milieu des batailles ; et maintenant ce casque couronne et défend le front d'Ulysse.

Les deux héros, couverts de ces armes redoutables, partent, laissent les chefs en ce lieu. Aussitôt Minerve leur envoie un héron qui vole près de leur chemin à leur droite. Leurs yeux ne peuvent l'apercevoir à travers les épaisses ténèbres ; mais leur oreille est frappée de ses cris perçans. Ulysse, charmé, invoque la déesse :

Daigne m'écouter, fille de Jupiter, toi qui m'assistes dans toutes mes entreprises, et à qui je ne puis dérober aucun de mes pas. Maintenant donne-moi un témoignage distingué de ta protection. Fais que nous retournions en triomphe dans notre camp, après nous être signalés par quelque grand exploit qui soit pour les troyens une source éternelle de larmes.

Le vaillant Diomède l'implore à son tour : Ecoute-moi aussi, fille invincible de Jupiter.

Accompagne le fils, ainsi que tu accompagnas le père lorsqu'il se rendit à Thèbes comme ambassadeur des grecs, demeurés près de l'Asope sous les armes. Il portait dans ces murs, aux enfans de Cadmus, les paroles flatteuses de la paix; mais, à son retour, il fit les actions les plus étonnantes, secouru de toi, grande déesse, qui, remplie de bienveillance pour lui, fus à ses côtés. Favorable à mes desseins, sois de même à mes côtés en ce moment; défends-moi, et je te sacrifierai une génisse d'un an, au large front, qu'aucune main n'aura mise sous le joug; je te la sacrifierai, après que l'on aura doré ses cornes naissantes.

Telles furent leurs prières; et Minerve les entendit. Dès qu'ils ont invoqué la fille du grand Jupiter, ils poursuivent leur marche, tels que deux lions, au milieu de la nuit ténébreuse, à travers les cadavres, les armes, le sang et le carnage.

Cependant Hector, aussi vigilant qu'Agamemnon, ne permettait pas que les troyens fussent ensevelis dans le sommeil: mais il venait de convoquer tout ce qu'il y avait de princes et de chefs dans l'armée; et les ayant rassemblés, il leur communique le dessein que

la prudence lui suggère. Qui veut, dit-il, exécuter l'entreprise que je vais proposer ? le prix qui l'attend contentera ses désirs. Sans parler de la gloire qui lui est réservée, je lui donnerai le plus beau char qui soit dans l'armée des grecs, et deux de leurs coursiers qui lèvent le front le plus orgueilleux. Mais je demande qu'animé d'une noble audace, il s'approche de leurs vaisseaux pour découvrir s'ils les gardent, comme ils ont fait jusqu'à ce moment, ou si, accablés de fatigues, domptés par notre bras, ils méditent la fuite, et ne veillent plus à leur sûreté durant les ténèbres.

Ils gardent tous un long silence. Il y avait dans l'assemblée un troyen nommée Dolon, né du divin héraut Eumédès : fils unique, et entouré de cinq sœurs, il possédait beaucoup d'or et d'airain ; il était difforme par ses traits, mais léger à la course. C'est lui qui s'avançant alors près des chefs troyens : Hector, dit-il, j'ose, le cœur plein d'un courage audacieux, m'approcher des vaisseaux, et reconnaître les ennemis : mais lève ton sceptre, jure que tu me donneras le char éclatant et les coursiers qui conduisent le divin fils de Pélée. Je n'irai pas en vain à la découverte, et ne tromperai

point ton attente : je m'avancerai dans le camp des grecs, jusqu'à la tente d'Agamemnon, où peut-être les chefs délibèrent s'ils doivent fuir ou combattre.

Hector, levant son sceptre, profère ce serment : J'atteste Jupiter, qui tonne dans les cieux, qu'aucun autre que toi parmi les troyens ne sera conduit par ces coursiers, et que tu en seras le glorieux possesseur. Il fait un serment inutile, qui cependant enflamme le guerrier.

Dolon charge à l'instant son dos de son arc, se couvre de la dépouille d'un loup éclatant par sa blancheur, met le casque en tête, prend une lance, et se hâte de s'éloigner de l'armée. Il ne devait point revenir sur ses pas, et rapporter de réponse à Hector. Abandonnant la foule des hommes et des chevaux, il poursuivait sa route avec ardeur. Ulysse l'aperçoit qui s'avance, et dit à son compagnon : Diomède, voici un guerrier qui vient du camp ennemi, soit pour nous épier, ou pour dépouiller quelqu'un de ceux qui sont plongés dans la sombre nuit du trépas. Mais permettons-lui de nous devancer ; poursuivons-le ensuite, et courons le saisir. S'il nous échappe par la légèreté de sa course, dirige-la vers

les vaisseaux, te précipitant sur lui le javelot en main, pour lui ravir tout refuge du côté de la ville.

En disant ces mots, Ulysse, suivi de Diomède, se retire, et ils se cachent derrière un tas de morts : le troyen imprudent passe avec rapidité. Mais lorsqu'il est éloigné, à la distance que franchissent des mules qui, de concert avec des bœufs, sillonnant un guéret déjà creusé par le soc, les ont devancés, traînant avec plus de rapidité la pesante charrue ; alors ils le poursuivent. Dolon s'arrête au bruit de leur course ; il se flatte que ses compagnons viennent du camp troyen le rappeler par l'ordre d'Hector. Dès qu'ils sont à la portée du javelot, et même avant ce moment, il les reconnaît pour ennemis ; il meut ses pieds légers et prend la fuite : ils s'élancent sur ses pas. Comme deux limiers, à la dent meurtrière et dévorante, exercés à la chasse, poursuivent avec une ardeur infatigable, dans les détours d'une forêt, le lièvre qui court devant eux en jetant des cris de terreur : ainsi Diomède et Ulysse, coupant la retraite au troyen, le pressent sans lui donner de relâche. Bientôt, dans sa fuite, il touchait au camp et se précipitait entre les mains des

gardes, lorsque Minerve remplit Diomède d'une force nouvelle, ne voulant pas que quelqu'un des grecs pût se vanter d'avoir porté les premiers coups à ce guerrier, et que le héros ne fît que l'abattre. Il accourt agitant le javelot levé : Demeure, s'écrie-t-il, ou je t'atteins ; tu ne peux te dérober long-tems à la mort que te prépare mon bras.

Il dit, et lance son javelot, qui, volant au gré de ses désirs, épargne Dolon, et lui rasant l'épaule, s'enfonce en terre derrière lui. Le guerrier demeure immobile ; il tremble, ses dents s'entrechoquent avec bruit ; il pâlit de terreur. Les deux chefs le joignent hors d'haleine, et saisissent le malheureux, qui les implore en répandant des larmes. Epargnez mes jours, leur dit-il, et chargez-moi de liens ; je vous paierai le prix de ma liberté. L'airain, le fer ouvragé et l'or, abondent dans le palais de mon père ; il vous prodiguera ces richesses pour ma rançon, s'il apprend que je suis en vie près des vaisseaux des grecs.

Rassure-toi, dit l'artificieux Ulysse, écarte la pensée de la mort. Réponds-moi et sois fidèle à la vérité. Qu'est-ce qui t'engage à t'éloigner ainsi de l'armée, à t'approcher seul de notre camp au milieu des ténèbres, pen-

dant que tous les mortels goûtent le repos? Viens-tu dépouiller les victimes de la parque? Est-ce Hector qui t'envoie vers le rivage épier nos desseins? ou ne serais-tu guidé que par ton audace?

C'est Hector, répond Dolon (et ses genoux tremblaient avec force), c'est Hector qui, pour mon infortune, m'a porté à cette entreprise, en me promettant les infatigables coursiers et le char brillant du fils de Pélée. Il m'a ordonné d'aller, à travers les ombres de la nuit, près de nos ennemis; de m'instruire si vous gardez vos navires comme vous avez fait jusqu'à ce moment, ou si, domptés par notre bras, accablés de fatigue, vous méditez la fuite, et n'observez plus la même vigilance durant les ténèbres.

Tu aspirais à de grandes récompenses, lui réplique Ulysse en souriant, quand tu demandais les coursiers du petit-fils d'Æacus, eux qui refusent de se laisser subjuguer par la main des hommes, à moins que ce ne soit celle d'Achille, né d'une mère immortelle. Mais parle, réponds avec sincérité. En portant ici tes pas, où as-tu laissé Hector? en quel lieu sont ses armes redoutables? où sont ses coursiers? comment les troyens ont-ils placé

leurs gardes et leurs tentes ? Dis les projets qu'ils concertent, s'ils ont résolu d'assiéger nos vaisseaux, ou s'ils veulent retourner dans leurs murs, contens d'avoir repoussé les grecs.

Je répondrai à tes questions avec la plus exacte vérité, dit le fils d'Eumédès. Hector et les principaux chefs, loin du tumulte, tiennent un conseil près de la tombe du fameux Ilus. Quant aux gardes, illustre héros, il n'en est point d'établis particulièrement pour s'occuper de notre sûreté et nous garantir de surprise : les troyens, à qui le devoir en impose la loi, veillent autour de ces feux, et s'exhortent à la vigilance. Nos alliés sont plongés dans un profond sommeil, et nous abandonnent le soin de garder le camp. Ils n'ont auprès d'eux ni leurs enfans ni leurs femmes.

Mais, reprend l'adroit Ulysse, ces alliés endormis sont-ils confondus avec les braves troyens, ou sont-ils séparés ?

Je vais aussi te satisfaire à ce sujet, répartit l'espion. Les cariens, les péoniens qui courbent l'arc, les caucons, les lélègues, et les vaillans pélasges, bordent la mer. Non loin des murs de Thymbre sont les lyciens, les superbes mysiens, et les peuples de Phrygie

et de Méonie avec leurs chars. Mais pourquoi me demander un long détail ? Si vous avez résolu de pénétrer dans notre camp, voilà le quartier des thraces, qui, venus depuis peu d'heures à notre secours, se tiennent à l'écart et forment les derniers rangs de l'armée. Rhésus leur roi, fils d'Eionée, est au milieu d'eux. Jamais je n'ai vu de coursiers ni plus beaux ni plus grands que les siens. Plus blancs que la neige, ils égalent les vents dans leur course rapide. L'or et l'argent, façonnés par une main habile, composent son char. Lui-même est arrivé dans ces lieux, chargé d'une armure d'or, digne de ravir en admiration, et moins faite pour les hommes que pour les dieux immortels. Mais conduisez-moi près de vos vaisseaux, ou me liez ici de fortes chaînes, jusqu'à ce que vous ayez connu par vous-mêmes si mon récit est menteur.

Alors l'impétueux Diomède lui lançant un regard terrible : Dolon, dit-il, puisque tu es tombé entre nos mains, ne te flatte pas d'échapper, quoique tu nous aies donné des avis utiles. Si nous acceptions le prix de ta liberté, ou si nous te laissions fuir, il n'est pas douteux que tu ne revinsses auprès de nos vaisseaux épier nos desseins, ou guider une attaque

ouverte. Abattu par mon bras, rends le dernier soupir, et ne sois plus un fléau pour les grecs.

Il dit; et tandis que le troyen l'implorait et lui portait la main vers le menton, Diomède, levant son fer, le frappe au milieu de la gorge, et lui coupe les deux nerfs. Sa bouche articulait quelques mots lorsque sa tête abattue roule sur le sable. Ils lui ôtent le casque, s'emparent de la peau de loup, de l'arc flexible et du long javelot. Le sage Ulysse, élevant ces dépouilles vers le ciel, les consacre à Pallas, qui couronne le guerrier de butin; et il lui fait cette prière: Déesse, jouis de cette offrande; nous préférerons tes autels à ceux de tous les dieux qui habitent l'olympe. Continue à guider nos pas, et conduis-nous vers les coursiers et les tentes des thraces.

En disant ces mots, il place ces dépouilles au haut d'un tamarin; et craignant qu'à leur retour les ombres voltigeantes de la nuit ne les dérobent à leurs regards, il brise des roseaux et de longues branches de tamarin couvertes de fleurs, signe remarquable dont il entoure ces dépouilles. Ils poursuivent leur route à travers les armes et les flots de sang noir, et bientôt approchent des thraces, qui,

fatigués des travaux d'un long voyage, étaient ensevelis dans un profond sommeil. Auprès d'eux, leurs belles armes, rangées sur trois lignes, étaient couchées à terre; à côté de chaque guerrier étaient deux chevaux destinés au même joug. Rhésus dormait au milieu de ces troupes; près de lui ses bouillans coursiers étaient attachés derrière son char. Ulysse aperçoit le premier ce chef; et le montrant à Diomède : Voici, dit-il, le héros, voici les coursiers que nous a décrits le troyen auquel nous venons de ravir le jour. C'est ici qu'il faut donner à ton courage tout son essor; il serait indigne de toi d'être oisif les armes à la main. Détache ces chevaux : ou, si tu le préfères, immole ces guerriers; j'enlèverai les chevaux.

Il dit. Minerve souffle une nouvelle audace au cœur de Diomède. Il sème le carnage tout autour de lui; d'affreux gémissemens s'élèvent du sein de ceux que son glaive a frappés; le sang rougit la terre. Comme un lion surprend des troupeaux de chèvres ou de brebis laissées sans défense, et fond sur elles, impatient de les détruire; le fils de Tydée fait ruisseler le sang des guerriers de la Thrace, jusqu'à ce qu'il en ait envoyé

douze aux sombres bords. Ulysse qui le suit, tire à l'écart chacun de ceux que son compagnon a percés, afin que les superbes coursiers de Rhésus, encore farouches et novices aux combats, passent avec facilité, et ne s'épouvantent pas en marchant sur des cadavres. Diomède pénètre enfin jusqu'au roi des thraces : c'est le treizième guerrier dans le sein duquel il plonge son épée, et qui rend le doux souffle de la vie en poussant un profond soupir. Le petit-fils d'OEnée, envoyé par Minerve, et courbé sur la tête de ce roi, n'était à ses yeux qu'un songe funeste. Cependant l'audacieux Ulysse détache les nobles coursiers, les saisit par leurs rênes, et les conduit loin de ces troupes en les frappant de son arc ; car il n'avait pas songé à enlever du beau char de Rhésus le fouet éclatant. Il donne ensuite par un son le signal de la retraite à Diomède. Mais ce héros délibère avec ardeur s'il fera quelque action plus hardie encore : si, près de l'armure de ce prince, il dégagera son char du timon, et l'élevant dans l'air, l'emportera ; ou s'il enverra dans l'éternelle nuit un plus grand nombre de thraces. Tandis que ces pensées roulaient dans son esprit, Minerve à ses côtés lui fait entendre

ces paroles : Fils du magnanime Tydée, songe à retourner vers les vaisseaux, de peur que tu n'y arrives par une fuite précipitée, et qu'un autre dieu ne réveille les troyens.

Le héros entend la voix de la déesse : aussitôt il s'élance sur l'un des coursiers de Rhésus ; et Ulysse, montant l'autre, les frappe de son arc. Les coursiers volent en bondissant vers les vaisseaux.

Cependant le dieu du jour ne fut pas longtems aveuglé, et il aperçut Pallas qui accompagnait Diomède. Plein de fureur contre elle, il descend vers l'armée des troyens, et réveille Hippocoon, l'un des chefs des thraces, et fidèle parent de Rhésus. Le guerrier sort à l'instant du sommeil ; et voyant que les agiles coursiers ont disparu, et que ses compagnons palpitans sont entourés des horreurs du meurtre, il pousse des hurlemens, appelle son chef Rhésus à haute voix. Il s'élève des cris et un grand tumulte parmi les troyens, qui accourent en foule ; ils regardent, avec un étonnement mêlé d'effroi, l'horrible carnage fait par ces guerriers déjà retirés vers les vaisseaux.

Mais les deux chefs touchent au tamarin où ils ont abattu l'espion d'Hector. Là Ulysse, chéri de Jupiter, arrête les chevaux ; Diomède

s'élance à terre, remet aux mains de son compagnon les dépouilles sanglantes, remonte son coursier qu'il anime, et qui, ainsi que celui d'Ulysse, vole avec ardeur vers les navires où ces chefs brûlent d'arriver.

Nestor le premier entend le bruit de leur course : O mes amis, princes et conducteurs des grecs, dit-il à ceux qui l'entourent, suis-je dans l'erreur, ou ne me trompé-je point ? mon cœur me porte à le dire ; le bruit de coursiers impétueux retentit à mon oreille. Plût aux dieux que ce fussent déjà Ulysse et Diomède qui revinssent du camp ennemi avec ces chevaux fougueux ! mais combien je crains que ces chefs, les plus puissans défenseurs des grecs, ne soient poursuivis en tumulte par les troyens !

Il n'avait pas achevé ces mots, que les guerriers arrivent, sautent à terre. Les chefs, transportés de joie, leur serrent la main, et leur adressent les paroles les plus flatteuses. Fameux Ulysse, dit Nestor, toi dont s'honorent les grecs, apprends-moi comment vous avez eu ces coursiers. Les auriez-vous ravis du milieu des cohortes ennemies ? ou quelque dieu vous aurait-il fait ce don ? ils brillent de tout l'éclat des rayons du soleil. Je suis toujours

dans la mêlée, et quoique le plus vieux des combattans, on ne m'accusera pas de rester en arrière auprès des vaisseaux; mais je n'ai jamais même entrevu de tels coursiers. Sans doute quelqu'un des immortels vous a fait ce présent : car vous êtes tous deux aimés de Pallas et de Jupiter assis au haut des nuées.

O fils de Nélée, Nestor, le lustre des grecs, répondit le sage Ulysse, il serait facile aux dieux, s'ils le voulaient, de nous rendre possesseurs de coursiers plus distingués encore, eux dont la puissance est sans bornes. Quant à ceux-ci, ô vieillard, ils sont venus de la Thrace, et arrivés, il y a peu d'heures, au camp troyen. Le brave Diomède a immolé le roi de cette contrée, et à côté de lui douze de ses compagnons, tous d'un rang illustre. Le treizième guerrier que nous avons terrassé près de nos vaisseaux, était un espion envoyé par Hector et les autres illustres chefs des troyens pour observer notre armée.

Il dit, et triomphant il fait franchir le fossé aux bouillans chevaux : les rois charmés accompagnent ces chefs. Arrivés à la tente superbe du fils de Tydée, ils attachent les coursiers avec de belles courroies devant la crêche où ceux de Diomède, se reposant de leurs

courses, paissaient le froment le plus pur. Ulysse, en attendant qu'il offre un sacrifice à Minerve, suspend à la poupe de son vaisseau l'armure sanglante de Dolon. Les deux guerriers se plongent dans la mer, et lavent la sueur dont tout leur corps était trempé. Après que les vagues l'ont enlevée, et qu'elles ont ranimé leurs forces, les héros entrent dans des baignoires d'un airain poli où ils se rafraîchissent. Pleins de vigueur, et ayant fait couler sur leurs membres les flots luisans de l'huile, ils prennent, assis, un léger repas, et, puisant dans une urne remplie, ils répandent en l'honneur de Minerve un vin aussi doux que le miel.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT DIXIÈME.

### (Page 97. Soit qu'il ordonne au démon des combats.)

Il aurait été impossible d'employer dans la traduction l'extrême concision de l'original. La bouche de la Guerre est une image sensible de sa voracité. Scaliger, qui a tant chicané Homère, n'a pas su qu'il tonne quelquefois quand il doit neiger.

### (*Ibid.* Du bruit des flûtes et des chalumeaux.)

Les clairons n'étaient pas en usage au tems de la guerre de Troie. Il paraît que les flûtes et les chalumeaux dont il est question n'étaient pas des instrumens militaires; car Homère n'en parle point lorsqu'il décrit les combats.

### (*Ibid.* Et les présentant à Jupiter élevé dans le ciel.)

Pope a voulu embellir l'idée de l'original.

He rends his hairs in sacrifice to Jove.

« Agamemnon offre ses cheveux en sacrifice à cette « divinité courroucée ».

(Page 99. Lui qui n'est le fils ni d'un dieu ni d'une déesse.)

Agamemnon est trop irrité contre Achille pour le nommer; il le désigne, et l'on voit que ce héros est toujours présent à sa pensée. Les évènemens sont un peu accumulés dans cette nuit qui embrasse ce chant et celui qui le précède; mais l'expédition de Diomède et d'Ulysse ne se fait que vers le matin. (Pope.)

Eustathe observe qu'Agamemnon insiste beaucoup ici sur les exploits d'Hector, et répète les mêmes idées en d'autres termes, ce qui est le propre d'une imagination alarmée. Les désastres des grecs et l'obstination d'Achille plongent ce général dans la consternation. Plus il s'est flatté, comme on l'a vu, de s'emparer en ce jour de Troie, plus il est abattu en ce moment. Ce qui aggrave son désespoir, c'est qu'il ne peut se dissimuler que la conduite qu'il a tenue envers Achille ne soit la principale cause des malheurs de l'armée, et il n'ignore pas que Jupiter prend en main la défense de ce héros. Ménélas a un si grand intérêt à cette guerre, qu'il ne peut se livrer au sommeil, et qu'il se rend durant la nuit auprès d'Agamemnon.

(*Ibid.* Ils écouteront sur-tout sa voix.)

Ces paroles conviennent très-bien à un homme rempli d'inquiétude et de crainte.

(Page 100. Et honore le soldat, en l'appelant du nom de son père et de sa race.)

On voit ici que c'était à titre d'honneur qu'on don-

nait à quelqu'un le surnom de son père et de son grand-père, et c'est ce qui justifie l'usage fréquent qu'Homère fait de ces surnoms.

(Page 103. Au-dessus duquel est crêpé le poil d'une laine moëlleuse.)

Ἄλλο δ' ὑπανθεῖ λάχνη. A la lettre, « au-dessus fleurit « un poil crêpé ». Madame Dacier a supprimé cette peinture, qui donne l'idée du vêtement d'un vieillard.

(Page 104. Fuir ou combattre.)

C'est la marque d'un esprit abattu de mettre la fuite avant le combat, comme si les grecs étaient déjà tout disposés à fuir. (Eustathe.)

(*Ibid.* Plongés dans le repos, ses braves compagnons l'entouraient.)

Homère n'oublie pas la valeur de Diomède. C'est lui qui, à la fin du chant précédent, a rassuré les chefs. Plein d'une constante intrépidité, on le voit ici dormir paisiblement, et inspirer son courage à ses troupes. Ce guerrier, qui, endurci aux fatigues, sommeille tout armé hors de sa tente, prêt à courir vers l'ennemi au moindre signal, contraste agréablement avec la peinture de Nestor étendu sur une couche molle.

(*Ibid.* Savoures-tu le sommeil toute la nuit.)

Ὕπνου ἀπούρας. Belle expression, qui signifie à la lettre, « cueillir le sommeil », et que j'ai rendue par un

tour à-peu-près équivalent. CARPEBAT SOMNOS, dit Virgile. L'impétuosité avec laquelle Diomède se lève, reproche à Nestor de ne point jouir du repos, court éveiller d'autres chefs et rejoint Agamemnon, est très-conforme à son caractère.

(Page 106. Il n'est plus pour eux de repos.)

A la lettre, « le sommeil est anéanti pour eux : » expression vive.

(*Ibid.* Il franchit le fossé.)

C'est pour encourager celui qui aura l'audace d'aller épier le camp des troyens. (Eustathe.)

(*Ibid.* Lorsque la nuit avait enfin couvert la terre.)

ENFIN, δή. Cela peint l'impatience avec laquelle elle était attendue des grecs.

(Page 107. Ou si, contents d'avoir repoussé les grecs.)

En disant LES GRECS, il insinue que ce n'était pas un avantage peu glorieux pour les troyens. Nestor joue un rôle important dans l'Iliade : c'est lui qui dirige toutes les grandes entreprises ; il a conseillé la députation faite vers Achille ; il propose actuellement qu'on aille épier l'ennemi. Quoiqu'Agamemnon soit le chef des grecs, Nestor a beaucoup d'autorité dans l'armée.

Ulysse est plus fin que lui, mais non plus prudent. Homère s'est plu à peindre le respect qu'attirent et que méritent l'âge et l'expérience. On en pourrait conjecturer que ce n'est pas dans sa jeunesse qu'il composa l'Iliade; conjecture fortifiée encore par le tems qu'il lui fallut pour voyager, pour s'instruire des évènemens de la guerre de Troie, et par la maturité que demande un ouvrage tel qu'une épopée : car, comme dit Despréaux,

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Au reste, on reconnaît Nestor dans ses moindres paroles.

(*Ibid.* Nestor, dit-il.)

Ajax est plein de valeur, mais elle est plus calme et plus réfléchie que celle de l'impétueux Diomède. On a remarqué que Nestor, pour faciliter l'entreprise, exige peu de celui qui doit aller épier l'ennemi : néanmoins Diomède dit hardiment qu'il pénétrera dans le camp des troyens.

(*Ibid.* Quand deux hommes réunis.)

On voit dans l'écriture Gédéon, général des Israélites, se rendre comme espion dans le camp de Madian. Madame Dacier en conclut avec raison que cet emploi, aujourd'hui avili, était alors honorable, parce qu'il donnait lieu d'exercer la prudence et la valeur;

Dans Milton, Satan se charge seul d'aller à travers les ténèbres du chaos chercher une route pour épier son ennemi redoutable : il se lève, après s'y être engagé, de peur qu'il ne se présente un compagnon, que jamais il ne voudrait accepter, mais qui, par la seule offre de partager ses hasards, se couvrirait de gloire. Madame Dacier rapporte une pensée de Salomon qui est semblable à celle de Diomède : « Il vaut mieux être deux » ensemble, car ils tirent de l'avantage de leur société : » si l'un tombe, l'autre le relève. »

Voici plusieurs réflexions judicieuses d'Eustathe. Ce choix de Diomède ne pouvait blesser aucun des autres chefs ; la sagesse d'Ulysse, de laquelle il parle, étant généralement reconnue. Il paraît aussi que le but d'Homère a été de montrer que la valeur a besoin d'être accompagnée de la sagesse. Ulysse rejette modestement les louanges de Diomède, qui les lui a données, non pour le flatter, mais pour justifier son choix. Ajoutons qu'il craint peut-être aussi que les autres chefs ne soient blessés de ces louanges exclusives, et qu'il se trouve assez flatté d'avoir obtenu la préférence.

(Page 108. Et sur-tout le fils de Nestor.)

Animé, sans doute, par la présence de son père.

(*Ibid.* Craignant que son frère ne fût nommé.)

Nous avons déjà vu plusieurs témoignages de la tendresse d'Agamemnon pour Ménélas. Sa crainte pouvait partir aussi de l'importance où il était qu'en cette occa-

sion le plus sage et le plus hardi accompagnât Diomède, et de ce que le succès de cette guerre dépendait en partie, comme Agamemnon le dit au quatrième chant, de la conservation des jours du mari d'Hélène.

## (Page 109. Les ténèbres vont disparaître.)

Il paraît singulier qu'en cette circonstance, où il n'y a pas de tems à perdre, il répète si souvent la même chose en d'autres termes. Mais on a dit que cela même était une beauté, et marquait combien il voulait l'engager à hâter son départ.

## (*Ibid.* Qui avait laissé son épée dans sa tente.)

Ces chefs n'avaient songé qu'à se rendre promptement à l'assemblée. Ils prennent des armes qui ont peu d'éclat, pour n'être pas reconnus. Thrasymède et Mérion étaient du nombre des gardes.

## (Page 110. Minerve leur envoie un héron.)

Elle n'envoie pas l'oiseau qui lui est consacré; mais le héron, parce qu'il marque, comme oiseau de proie, que ces chefs devaient dépouiller les troyens. (Eustathe.)

## (Page 112. Qui lèvent le front le plus orgueilleux.)

ἐρεύχονας.

## (Page 113. Jusqu'à la tente d'Agamemnon.)

Plutarque a fait remarquer le contraste qu'il y avait

entre le caractère de Diomède, qui dit seulement qu'il ira dans le camp ennemi, et qui demande un compagnon, et celui de l'espion troyen, qui, plein de jactance, s'engage à pénétrer jusqu'à la tente d'Agamemnon.

## (Page 114. La distance que franchissent des mules.)

Les anciens donnaient la première façon avec des bœufs, et la seconde avec des mules, qui, étant plus légères, vont plus vîte dans un champ qui a déjà eu sa première façon. (Madame Dacier.)

Il paraît que madame Dacier n'a pas bien saisi le sens de ce passage. J'ai suivi l'explication d'Aristarque, rapportée par le Scoliaste, et qui forme une image très-correspondante à la situation des personnages dont parle Homère. Πρωτὸν ἄροτρον signifie « une charrue compo-« sée ; » la plus ancienne espèce de charrue n'était formée que d'une seule pièce, et on l'appelait ἀστάχυος.

M. Mongès a donné des explications satisfaisantes sur la charrue des anciens, dans un des mémoires de l'Institut.

## (*Ibid.* Il se flatte que ses compagnons viennent..... le rappeler.)

Le poëte, en disant ceci, rend la situation plus intéressante, et continue à peindre le caractère de Dolon bien plus hardi en paroles qu'en effets. Il avait promis d'aller jusque dans la tente d'Agamemnon, et à présent il espère qu'Hector le fera rappeler.

(*Ibid.* Il meut ses pieds légers.)

ἐλαιψηρὰ δὲ γύνατ' ἐνώμα.

(Page 115. Epargne Dolon.)

On voit bien dans quel dessein. Le tableau de la terreur de ce chef est peint avec une grande énergie. La finesse d'Ulysse paraît en cette occasion. Dolon trahit la vérité, en disant qu'Hector l'a contraint d'épier les grecs; et, s'il semble qu'il y ait de la barbarie à Diomède de tuer cet ennemi qui l'implore, Eustathe répond qu'il était à craindre que Dolon, par ses cris, n'avertît les troyens de l'entreprise de ces deux chefs. Mais cette action de Diomède est assez conforme aux mœurs de ce tems.

(Page 118. Plus blancs que la neige, ils égalent les vents dans leur course rapide.)

Qui candore nives anteirent, cursibus auras.

ÆNEID. LIB. XII.

Euripide, dans RHÉSUS, fait une belle peinture de ces chevaux, dont il compare la blancheur, qui éclate dans les ténèbres, à celle des cygnes.

(Page 120. C'est ici qu'il faut donner à ton courage tout son essor.)

Euryale, audendum dextrâ; nunc ipsa vocat res.
Hac iter est, etc.

ÆNEID. LIB. IX.

Homère, au milieu de l'infortune des grecs, songe à leur gloire. Diomède et Ulysse se signalent par quelques exploits. Cette scène qui se passe durant la nuit jette de la variété dans le poëme.

(Page 121. N'était à ses yeux qu'un songe funeste.)

Image très-naturelle; car un homme en cet état ne s'éveille qu'autant qu'il faut pour voir confusément ce qui l'environne, et pour croire que c'est un songe et non une réalité. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Et l'élevant dans l'air, l'emportera.)

On voit toujours le courage de Diomède.

L'allégorie du dieu du jour qui aperçoit ces chefs, est sensible.

(Page 123. Le bruit de coursiers impétueux.)

Plus Nestor craint pour ces chefs, plus sa joie sera grande à leur retour.

(*Ibid.* Comment vous avez eu ces coursiers.)

Cette question, la première qu'il leur fait, marque toute la beauté de ces coursiers, et l'estime singulière qu'on avait alors pour ces animaux. On reconnaît dans ce discours le caractère de Nestor. Ulysse parle de cette riche capture avec une sorte de grandeur et d'indifférence, et comme accoutumé à remporter de nobles

tendre amitié, la douleur de la mère de ce dernier que Virgile a peinte comme il savait peindre, arrachent des larmes. Mais Homère a semé le pathétique en d'autres endroits : après les malheurs des grecs, il fallait relever leur courage par quelque entreprise heureuse. Au reste, l'épisode de Virgile met dans un beau jour comment un grand maître, tout en imitant, sait être original.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT X.

## CHANT XI.

L'AURORE, quittant la couche du beau Tithon, s'élevait pour porter la lumière aux dieux et aux hommes, quand Jupiter fit descendre dans l'armée des grecs la Discorde fatale, tenant en ses mains le signe affreux des combats. Elle s'arrête, au milieu du camp, sur l'énorme vaisseau d'Ulysse, d'où sa voix pouvait se faire entendre de l'un et de l'autre côté, jusque dans les tentes du fils de Télamon et d'Achille, qui, se confiant dans leur force et dans leur audace, avaient placé leurs navires aux deux extrémités du camp. Là, la déesse fait éclater sa voix, pousse des cris bruyans, épouvantables, et jette dans le cœur de tous les grecs un courage terrible qui les livre sans relâche à l'ardeur du carnage. Aussitôt la guerre a pour eux plus de douceurs que l'instant où, dans le sein de leurs vaisseaux, ils revoleraient au séjour de leur chère patrie.

Agamemnon fait aussi retentir sa voix; il ordonne aux grecs de s'armer, et revêt le premier l'airain éclatant. Des agraffes d'argent attachent autour de ses pieds ses brodequins superbes. Il endosse la cuirasse que lui donna

Cinyras comme un gage de leur amitié ; car la Renommée avait annoncé jusque dans Cypre, que les grecs rassemblés voguaient vers Troie ; c'est alors que, pour marquer son zèle au monarque, il l'enrichit de ce don. Dix lignes serrées d'un noir acier, douze éclatantes d'or et vingt d'étain luisant, en fortifiaient et en variaient la surface : aux deux côtés s'étendaient trois serpens azurés, dont la figure imitait l'arc d'Iris, signe mémorable aux humains que Jupiter imprima dans les nues. Le roi suspend à ses épaules son épée parsemée d'étoiles d'or ; le fourreau d'argent est attaché à un baudrier dont l'or forme le tissu. Il prend son bouclier solide, qui, embelli d'ornemens, le couvre tout entier. Dix cercles d'airain le bordent, vingt bossettes luisantes entourent le globe ténébreux. Là est représentée la sombre Gorgone, dont l'œil féroce lance des regards funestes ; elle est environnée et de la Terreur et de la Fuite. Du bouclier pend une courroie d'argent ; il y rampe à replis tortueux un dragon noir, à trois têtes recourbées, sorties d'un seul tronc. Atride met sur son front un casque brillant, chargé de quatre aigrettes, au-dessus desquelles flotte le panache terrible ; et sa main

saisit deux fortes lances, dont l'airain acéré resplendit jusques aux cieux. Junon et Minerve applaudissent par un bruit éclatant au roi de la riche Mycènes.

Tous commandent à leurs écuyers de ranger les chars, et de les retenir au bord du fossé. Les bataillons s'avancent à grands pas; des cris effrayans s'élèvent avant l'aurore. Ces guerriers arrivent en bon ordre au fossé; les chars les suivent. Jupiter fait gronder sa foudre, et distiller du haut des cieux une rosée sanglante; il annonce qu'il va précipiter dans les enfers une foule de héros.

Les troyens se rangeaient en bataille sur une colline, autour du grand Hector, du sage Polydamas, d'Enée honoré comme un dieu, des trois fils d'Anténor, Polybe, le noble Agénor, et le jeune Acamas, égal aux immortels par sa beauté. Hector marche à leur tête, portant son bouclier éblouissant. Semblable à l'étoile ardente et funeste qui, tantôt sortant des nuages, darde ses feux dévorans, tantôt rentre au sein ténébreux des nuées; tel le héros, donnant par-tout ses ordres, paraît tour-à-tour aux premiers rangs et aux derniers. Revêtu d'airain, il brille comme l'éclair du père souverain des dieux armé de l'égide.

Ainsi que, dans le champ d'un riche possesseur, deux troupes de moissonneurs s'avancent rapidement l'une vers l'autre en coupant de leurs faux tranchantes l'orge ou le froment, les épis nombreux sont abattus : ainsi les troyens et les grecs s'avancent en jonchant la terre de morts. Aucun des deux partis ne songe à la fuite ; guerriers contre guerriers, ils se disputent le terrain ; ils s'élancent comme des loups furieux. La Discorde écoute les gémissemens et repaît ses yeux de ce spectacle : seule des immortels elle assiste à ce barbare combat ; les autres dieux étaient assis paisiblement dans leurs demeures, sur les sommets de l'olympe, où s'élève pour chacun d'eux un palais superbe. Ils murmuraient tous cependant de la protection que Jupiter accordait aux troyens : mais le dominateur suprême, peu touché de ces murmures, retiré loin d'eux, et l'esprit occupé de ses grands desseins, triomphait ; il tenait ses regards attachés sur les tours d'Ilion et sur les vaisseaux des grecs, sur les éclairs des armes, sur les vainqueurs et sur les mourans.

Tant que croissaient l'aurore et les rayons sacrés du jour, les traits des deux partis volaient avec un égal avantage ; des deux côtés

tombait le soldat. Mais à l'heure où le bûcheron prépare son repas dans le creux d'une vallée, après que ses bras ont épuisé leurs forces en abattant de hauts chênes, et que, las de travaux, le doux aiguillon de la faim vient le solliciter; à cette heure, les grecs, renouvelant leurs efforts, et s'exhortant les uns les autres de rang en rang, rompent les phalanges troyennes. Agamemnon se précipite le premier loin des siens, et frappe d'un coup mortel Biénor à la tête de ses troupes; il le frappe, et renverse Oïlée qui tenait les rênes de ses coursiers. Ce guerrier, s'élançant de son char, s'opposait à ce redoutable assaillant, lorsque la pique fatale l'atteint au front; le casque d'un airain épais ne peut le garantir, elle perce et le casque et l'os, ensanglante la cervelle, et immole ce combattant au plus fort de son audace. Le roi, après leur avoir ravi de nobles dépouilles, les laisse étendus, la poitrine découverte, éclatante de blancheur.

Il court attaquer Isus et Antiphe, deux fils de Priam, l'un fruit de l'amour, l'autre de l'hyménée, et portés sur un même char; Isus tenait les rênes, le brave Antiphe combattait. Autrefois, comme ils faisaient paître les troupeaux de leur père, Achille les surprit sur le

mont Ida, et les liant de branches flexibles, il les emmena dans sa tente; mais une rançon leur rendit la liberté. En ce jour Atride, plus terrible, perce de sa pique le sein d'Isus, et de son épée frappe Antiphe sous l'oreille, et le renverse du char. Il se rappelle, en se hâtant de les dépouiller de leur belle armure, qu'il les a vus près des vaisseaux, lorsque le rapide Achille les y conduisit du haut de l'Ida.

Les troyens, loin de garantir ces jeunes guerriers du fer destructeur, tremblent pour leurs propres jours, prennent la fuite, semblables à la biche légère qui voit le lion pénétrer dans sa retraite, saisir ses faibles faons de sa dent irrésistible, et, brisant d'un seul coup leurs os, leur arracher une vie naissante et tendre : elle est auprès d'eux sans pouvoir les secourir; un tremblement mortel s'empare d'elle, et soudain, cédant à son effroi, elle se précipite loin de l'animal féroce à travers l'épaisseur des buissons, inondée de sueur, redoublant toujours sa course.

Atride atteint Pisandre et Hippoloque, fils d'Antimaque, qui, gagné par l'or de Pâris, mettait des obstacles au désir qu'avaient les troyens de rendre Hélène au blond Ménélas. Le roi surprend les deux guerriers, montés

sur un même char, animant leurs coursiers rapides; les superbes rênes échappent de leurs mains, tant ils se troublent à l'aspect d'Atride, qui fond sur eux comme un lion. Ils l'implorent du haut de leur char.

Epargne-nous, ô fils d'Atrée! reçois le digne prix de notre liberté. Les richesses les plus précieuses, de beaux ouvrages en airain en fer et en or, se conservent dans le palais d'Antimaque; il te les prodiguera pour notre rançon, dès qu'il apprendra que ses enfans respirent sous vos tentes.

C'est ainsi que, versant des larmes, ils voulaient adoucir le monarque par des paroles suppliantes, lorsqu'ils entendirent cette réponse terrible: Si vous tenez le jour d'Antimaque, de ce chef qui autrefois, dans l'assemblée des troyens, proposa d'immoler au sein de vos remparts Ménélas et le sage Ulysse, nos députés, et voulut nous priver pour jamais de leur retour, portez en ce moment la peine du crime odieux de votre père.

Il dit; et de sa pique perçant le sein de Pisandre, il précipite du char ce guerrier, qui, tombant à la renverse, frappe la terre. Hippoloque sautait de son char; mais atteint par le fer d'Atride, ses bras et sa tête sont abat-

tus, et le tronc, comme un mortier, roule au milieu des combattans. Atride abandonne ces guerriers, et, suivi des grecs, vole au plus fort de la mêlée. Alors les bataillons ravagent les bataillons mis en fuite, les chars poursuivent les chars; des nuages de poussière s'élèvent de la campagne, excités par les pas retentissans des coursiers. Agamemnon presse les fuyards, exhorte les grecs, et tout à-la-fois sème le carnage. Lorsque le feu dévorant allume une épaisse forêt que la hache a respectée; au souffle furieux des vents qui portent les flammes de toutes parts, les branches tombent avec les troncs déracinés par la tempête brûlante : ainsi les troyens, dans leur fuite, tombent sous les coups d'Atride, jonchent la terre de leurs têtes superbes. Les coursiers, la crinière hérissée, traînent à grand bruit les chars vides à travers ce champ de la guerre, désirant la main de leurs sages conducteurs; mais, hélas! étendus sur la poussière, objets d'horreur pour leurs épouses, ils attirent les vautours.

Jupiter met Hector à l'abri de tous les dangers, au milieu des traits, de la poussière, du tumulte, du sang et de la mort.

Déjà les troyens ont passé le tombeau de

l'ancien Ilus, et ils s'approchaient du figuier sauvage, soupirant après leurs remparts. Atride les poursuit toujours en poussant de grands cris, et en exhortant les siens d'une voix terrible; ses mains invincibles sont couvertes d'une poussière ensanglantée. Mais lorsqu'ils sont arrivés près des portes Scées et du hêtre, ils s'arrêtent enfin, attendent leurs compagnons qui fuient encore au milieu de la plaine, comme tout un troupeau de génisses épouvantées que disperse un lion venu dans une sombre nuit: l'une ne peut échapper à sa rage; il lui brise le cou, en la saisissant de sa dent cruelle, et dévore tout son sang et ses entrailles: ainsi les troyens, poursuivis par l'indomptable chef des grecs, lui laissent toujours les derniers pour victimes. Ils redoublent la rapidité de leur fuite, ils tombent en foule de leurs chars, sur le front, à la renverse, sous les coups d'Atride; nul n'est plus ardent au carnage. Bientôt il était sous les hautes murailles d'Ilion, lorsque le père des dieux et des hommes, descendant des cieux, arrive au sommet de l'Ida: il tient la foudre; et s'adressant à la messagère des dieux, Iris aux ailes dorées: Va, dit-il, prompte Iris, cours instruire Hector de ma volonté su-

prême. Tant qu'il verra le fils d'Atrée se précipiter aux premiers rangs, frapper d'un bras victorieux les cohortes, qu'il évite sa rencontre, content d'encourager les siens à soutenir l'attaque furieuse de l'ennemi. Mais aussitôt qu'atteint d'une blessure ce héros s'élancera sur son char, j'accorderai la victoire au fils de Priam: qu'il sème alors le carnage, jusqu'à ce qu'il parvienne aux vaisseaux, et que le soleil, achevant sa course, ait fait place aux ténèbres sacrées de la nuit.

Iris, plus rapide que les vents, obéit à cet ordre, descend des sommets de l'Ida vers Ilion. Elle trouve Hector debout sur son char; et l'agile déesse, s'approchant du guerrier, lui tient ce discours: Fils de Priam, Hector, supérieur aux mortels par ta prudence, Jupiter m'envoie t'instruire de sa volonté suprême. Tant que tu verras Agamemnon se précipiter aux premiers rangs, frapper d'un bras victorieux les cohortes, évite sa rencontre, content d'encourager les troyens à soutenir l'attaque furieuse de l'ennemi. Mais aussitôt qu'atteint d'une blessure il s'élancera sur son char, Jupiter t'accordera la victoire: sème alors le carnage jusqu'à ce que tu parviennes aux vaisseaux, et que le soleil, termi-

nant sa course, ait fait place aux ténèbres sacrées de la nuit.

En achevant ces mots, la légère Iris s'envole. Hector saute de son char avec ses armes, et, agitant deux javelots, court dans toute l'armée l'exciter au combat; il réveille leur ardeur guerrière. Les troyens se retournent, et font face aux grecs, qui, de leur côté, serrent leurs cohortes. Le combat se rallume; les rangs sont fermes, intrépides; et Agamemnon, s'élançant le premier, veut devancer tous les siens dans cette attaque.

Muses, habitantes de l'olympe, dites-moi qui le premier, soit des troyens, soit de leurs illustres alliés, osa venir à la rencontre d'Agamemnon. C'est Iphidamas né d'Anténor, aussi distingué par sa force que par sa haute stature. Il fut élevé dans la fertile Thrace par son aïeul Cissée, père de la belle Théano; et lorsqu'il fut entré dans l'adolescence, où l'on est épris de la gloire, Cissée le retint dans son palais, le donna pour époux à sa fille. Mais à peine ces liens furent-ils formés, que ce jeune héros, excité par le bruit de l'armement des grecs, vola des bras de son épouse vers Ilion, suivi de douze vaisseaux, qu'il laissa aux rives de Percope, et il se rendit à Troie. C'est là

qui dans ce moment court à la rencontre d'Atride. Lorsqu'ils sont près l'un de l'autre, le javelot du roi s'égare et le manque. Iphidamas, plein de confiance, lui porte le sien au-dessous de la cuirasse, et pousse le javelot d'un bras nerveux; mais le fer, rencontrant l'argent qui décore le baudrier, ne peut le percer, et se recourbe comme le plomb. Atride saisit le javelot, le tire à soi avec effort, aussi furieux qu'un lion; et l'arrachant des mains du guerrier, lui décharge de son épée un coup sur la tête, et lui ravit le jour : il tombe, et dort du sommeil profond de la mort, loin de sa jeune épouse, qu'il avait comblée de présens, et qu'il abandonna pour secourir ses concitoyens, sans tenir d'elle un doux rejeton; il lui avait donné cent taureaux superbes, et promis mille brebis des immenses troupeaux qui paissaient dans ses campagnes. Hélas! le fils d'Atrée le dépouille en ce moment de sa brillante armure, et la porte en triomphe au milieu des grecs.

Le fils aîné d'Anténor, Coon, distingué parmi les combattans, voit le vainqueur et la chûte de son frère, et ses yeux se couvrent d'un nuage : mais bientôt, se glissant à côté d'Atride, il le frappe de sa pique; le fer acéré

lui perce le bras. Le roi sent une douleur aiguë : cependant il combat encore, et se précipite sur Coon, tenant son javelot, frêne épais. Déjà le guerrier se hâtait d'entraîner le corps de son frère, et appelait à haute voix les plus vaillans troyens à son secours, lorsque le roi l'atteint de ce javelot au-dessous du large bouclier, lui donne le coup mortel, et, s'avançant aussitôt, lui sépare la tête du tronc sur le corps d'Iphidamas. Ainsi les deux fils d'Anténor, après avoir rempli les jours marqués par les destins, furent abattus par la main du chef des grecs, et descendirent réunis dans la sombre demeure des enfers.

Tant qu'un sang ardent jaillissait de la blessure, Agamemnon parcourt les rangs troyens, et les ravage, armé de sa lance, de son épée, et de pierres énormes ; mais dès que son sang cesse de couler, de vives douleurs déchirent son cœur intrépide. Tel un trait aigu et amer perce le sein d'une femme dans les maux de l'enfantement, trait lancé par les filles de Junon, les cruelles Ilythies, qui envoient les peines les plus terribles. Il monte sur son char, ordonne à son écuyer de pousser les coursiers vers les vaisseaux ; et en proie à d'affreux tourmens, il exhorte les siens à haute voix : Amis,

princes et chefs de l'armée, c'est à vous maintenant à défendre d'une attaque formidable les vaisseaux qui nous portèrent sur ces bords, puisque Jupiter ne me permet pas de combattre tout le jour. Il dit, et l'écuyer frappe les coursiers à la crinière flottante et les pousse vers le rivage: ils prennent un vol impétueux, et blanchissant leur sein d'écume et de poussière, ils ont mis en un moment le monarque blessé à l'abri des périls.

Hector, apercevant sa retraite, élève la voix : Troyens, et vous, alliés invincibles, amis, montrez-vous des guerriers, rappelez tout le feu de votre ancienne valeur. Le chef si redoutable des grecs prend la fuite; Jupiter m'accorde une brillante victoire. Que vos bouillans coursiers enfoncent les rangs de l'ennemi, et couronnez-vous d'une gloire immortelle.

Ces mots enflamment tous les courages. Tel qu'un hardi chasseur qui, de la main et de la voix, anime ses limiers à la dent éclatante à poursuivre un sanglier féroce ou un lion; tel Hector excite l'ardeur de ses troupes. On le prendrait pour le dieu des combats. Il marche fièrement à la tête des siens, et tombe sur les phalanges acharnées au carnage, avec la

rapidité de la tempête qui, fondant des cieux, bouleverse le noir empire de la mer.

Qui fut le premier qu'Hector immola, quand Jupiter voulut le couvrir de gloire, et qui fut le dernier abattu sous ses coups? Assæus est d'abord renversé, et bientôt Opite, Autonoüs, Agelaüs, Dolops, Ophelte, Orus, Æsymne, enfin Hipponoüs, dont la valeur a soutenu tant de combats : ce sont là les chefs qu'il immole; avec eux meurt une foule de guerriers inconnus à la renommée. Ainsi un tourbillon orageux, précipité à grand bruit du fond de l'occident, bat, chasse les nuages rassemblés par les autans agiles; au souffle vagabond du vent, les vagues enflées s'entassent, roulent de toutes parts sur la plaine humide, tandis que l'écume se dissipe au loin dans les airs : ainsi le fils de Priam frappe, confond et disperse les troupes nombreuses des grecs.

Alors leur défaite était entière, et l'on aurait vu ce peuple fuyant jusque dans ses navires, si le sage Ulysse n'eût enflammé par ces mots la valeur de Diomède : Fils de Tydée, qu'est devenu le courage qui nous distinguait? Viens, ami, soutenons ensemble le combat; nous serions couverts d'un éternel

opprobre si le superbe Hector s'emparait de nos vaisseaux.

N'en doute pas, je suis loin de reculer, et je soutiendrai le choc du vainqueur, répondit le héros : mais tous nos efforts seront inutiles, puisque Jupiter se range du parti des troyens.

Il dit ; et perçant de sa pique le sein de Thymbrée, il le renverse du char ; Ulysse abat Molion, écuyer fameux de ce roi. Ils les laissent plongés dans la sombre nuit de la mort, et se jettent au milieu des rangs troyens, semblables à deux sangliers qui, rappelant leur généreux courage, fondent tout-à-coup sur les limiers ardens à les poursuivre ; tels ces chefs, présentant soudain le front à l'ennemi, ravagent ses cohortes. Les grecs, qui fuyaient devant le redoutable Hector, respirent avec quelque douceur.

Diomède et son compagnon saisissent un char monté par deux guerriers illustres, les fils de Mérops de Percose, qui, surpassant tous les humains dans l'art de connaître l'avenir, avait défendu à ses fils d'aller au milieu des funestes combats ; mais ils ne lui obéirent point, entraînés par la noire parque. Le terrible Diomède en ce moment leur arrache la

vie, et se décore de leurs armes, pendant qu'Hippodame et Hyperochus tombent sous le fer d'Ulysse.

Alors Jupiter, l'œil attaché sur la plaine du haut de l'Ida, tient la balance des combats en équilibre : des coups mutuels portent le trépas. Diomède frappe de son javelot le flanc du fameux fils de Péon, Agastrophus, qui n'avait pas à côté de lui son char pour favoriser sa fuite : son écuyer, par son ordre, le tenait à l'écart, tandis que ce chef, victime d'une aveugle erreur, courait aux premiers rangs, jusqu'à ce qu'il eût perdu la douce lumière du jour.

Hector, du milieu de sa troupe, apercevant la chûte de ce guerrier, fait retentir les cieux de ses cris, et se précipite vers les deux héros, à l'instant suivi des phalanges troyennes. Le brave Diomède ne peut se défendre d'un moment de trouble.

C'est contre nous, dit-il au fils de Laërte, que roulent ces flots précipités par Hector furieux : mais demeurons fermes, et, nous armant de tout notre courage, sachons le repousser.

Sa lance, qu'il agite, part avec ces mots, et, dirigée contre Hector, frappe sans s'éga-

rer le haut de son casque : l'airain repoussé par l'airain ne touche pas le front du héros, défendu par le casque épais et long que lui donna le dieu du jour. Cependant Hector, étourdi du coup, se retire au milieu des siens, tombe sur ses genoux la main contre terre ; une sombre nuit environne ses yeux. Mais tandis que Diomède court loin des rangs pour reprendre son impétueuse lance enfoncée dans le sable, Hector revient à la vie, et, montant sur son char, se couvre de ses bataillons, et se dérobe au trépas. Son ennemi le poursuit la lance à la main, et s'écrie :

Tu viens donc d'échapper encore à la mort, lion indompté, après l'avoir vue de si près ! C'est encore Apollon qui t'a sauvé, lui que tu implores quand tu vas affronter le sifflement des javelots. Ose à l'avenir te trouver sur mes pas, et je te donnerai enfin le coup mortel, s'il est aussi quelque divinité qui me soit propice : je vais cependant immoler tous ceux que j'atteindrai dans ma course.

Il dit ; et tandis qu'il ravissait l'armure du fils illustre de Péon, Pâris, l'époux de la blonde Hélène, caché derrière la colonne du tombeau d'Ilus, dont la vieillesse fut jadis l'honneur des peuples, tend son arc et le di-

rige contre Diomède. Diomède enlevait la cuirasse ornée d'Agastrophus, le bouclier et le casque pesant, lorsque Pâris tire un trait, qui ne volant pas inutilement de ses mains, atteint le fils de Tydée, et lui perçant le pied, s'enfonce profondément dans la terre. Pâris s'élance en riant avec un doux transport, et dit d'un air de triomphe : Ton sang coule, et ma flèche a pris un heureux essor ! Que n'ai-je pu la plonger au fond de ton cœur, et t'arracher la vie ! les troyens, qui frémissent devant toi comme l'agneau bêlant devant le lion, auraient quelque repos après tant de calamités.

Archer présomptueux, lui répond le héros sans se troubler, toi qui n'es fameux que par ton carquois, et dont l'unique soin est de plaire aux femmes, que n'oses-tu, couvert d'autres armes, tenter de m'attaquer ouvertement? ton arc et tes flèches nombreuses ne te seraient plus d'aucune ressource. Tu te glorifies de m'avoir effleuré le pied : je méprise autant ce coup que s'il partait de la main d'un enfant ou d'une femme. Le trait d'un homme lâche et vil est sans force. Le javelot lancé par ma main frappe mon ennemi et l'étend parmi les morts; son épouse malheureuse ensanglante

ses joues, ses enfans sont orphelins; il rougit la terre de son sang, et, loin d'être entouré de femmes, il se consume, en proie aux vautours.

Il dit; et Ulysse, courant au secours du guerrier, lui fait un rempart de son corps. Diomède, derrière lui, se courbe, retire du pied la flèche acérée : une douleur aiguë se répand dans tous ses membres. Il monte sur son char; et le cœur déchiré, il ordonne à son écuyer de regagner promptement le rivage.

Alors Ulysse demeuré seul, abandonné de tous les grecs, que dispersait la frayeur, frémit de rage, et dit en son cœur magnanime : Infortuné que je suis! quel parti prendrai-je? Si je fuis pour ne point affronter des cohortes entières, ô dure extrémité! N'est-ce pas une extrémité plus dure encore si je tombe seul au pouvoir des ennemis? car Jupiter a mis en fuite le reste des grecs. Mais pourquoi délibérer? Le lâche évite le péril, et le guerrier intrépide garde constamment son poste, soit qu'il donne la mort ou qu'il la reçoive.

Tandis que ces pensées roulaient dans son esprit, les rangs armés des troyens s'avancent et l'environnent, enfermant au milieu d'eux

leur destructeur. Telle une troupe de jeunes chasseurs, avec leur meute, se précipite autour du sanglier qui sort du fond d'une forêt en aiguisant ses blanches défenses dans sa gueule recourbée; assailli de toutes parts, il grince des dents avec bruit; mais, quelque épouvantable qu'il soit, ils ne reculent point: tels les troyens se jettent avec furie autour d'Ulysse, chéri de Jupiter. Il s'élance le javelot à la main, blesse le généreux Déiopite, immole Ennome, Thoon, porte sa lance sous le bouclier de Chersidamas sautant de son char, et l'enfonce dans les entrailles du guerrier, qui presse de ses mains la poussière.

Ulysse les abandonne, et frappe d'un coup mortel Charops, fils d'Hippase et frère de Socus. Socus, tel que l'un des immortels, s'avançait pour le défendre; et se tenant près du héros : Fameux Ulysse, dit-il, chef aussi fécond en ruses qu'insatiable de combats, tu pourras te vanter aujourd'hui d'avoir triomphé des deux fils valeureux d'Hippase, et de leur avoir ravi leur armure; ou, blessé de mon javelot, tu perdras toi-même le jour. En disant ces paroles, il lance son javelot, qui perce le bouclier et la cuirasse, parvient jusqu'au flanc, en enlève la peau : mais Minerve

ne permit point au javelot de poursuivre son vol rapide. Ulysse s'étant aperçu que le coup n'était pas mortel : Ah! malheureux, dit-il en reculant quelques pas, je satisferai l'un de tes vœux, ta perte est infaillible. Tu m'obliges à me retirer du combat, mais ce jour sera pour toi le sombre jour de la mort : terrassé par mon javelot, tu vas me couvrir de gloire, et ajouter une nouvelle ombre au royaume de Pluton.

A ces mots, Socus troublé prenait la fuite, lorsque le javelot d'Ulysse l'atteint au dos à l'instant où il se retournait, le perce de part en part; il tombe, et le vainqueur s'écrie : O fils du valeureux Hippase! tu subis donc la mort que tu m'avais destinée, et tu n'as pu lui échapper! Malheureux! ton père ni ta mère ne te fermeront point les yeux; les vautours dévorans, en te frappant à coups redoublés de leurs ailes nombreuses, te déchireront : pour moi, quand j'aurai terminé ma carrière, les magnanimes grecs rendront les plus grands honneurs à ma cendre.

Il dit, et retire de sa blessure et de son bouclier la lance redoutable de Socus; en la retirant, son sang jaillit, et il éprouve une vive douleur. A l'aspect du sang d'Ulysse, les

fiers troyens, s'exhortant les uns les autres, le serrent de plus près. Il recule enfin ; et appelant du secours, il fait retentir trois fois tout ce que sa voix a de force ; trois fois l'oreille du vaillant Ménélas en est frappée. S'adressant aussitôt au fils de Télamon qui était à ses côtés :

Noble Ajax, dit-il, j'entends les cris de l'intrépide Ulysse ; ils m'annoncent que les troyens lui ont coupé la retraite, et qu'accablé par le nombre, il est dans un péril imminent. Retournons dans la mêlée, il faut le secourir ; je crains que, malgré sa valeur, il ne succombe sous l'effort de tant d'ennemis, et que sa mort ne laisse aux grecs d'éternels regrets. En disant ces mots, il s'avance, accompagné du grand Ajax : ils trouvent Ulysse environné d'ennemis. Tels des loups cerviers, animés de la soif du sang, s'attroupent autour d'un cerf superbe, qui porte le trait dont l'a blessé l'adroit chasseur ; il a su lui échapper par sa course légère, tant qu'un sang ardent coulait de sa plaie, et que ses pieds rapides secondaient ses désirs ; mais enfin, affaibli par le trait cruel, il est entouré de ces loups féroces au sein d'une montagne couverte d'une noire forêt, et déjà leurs dents le déchiraient, quand

soudain le sort amène un lion formidable; les loups tremblans prennent la fuite, et il demeure le maître de cette proie : tels les troyens, aussi nombreux que vaillans, réunissaient leurs efforts contre le brave et l'adroit Ulysse, lorsqu'accourt un héros, dont la lance le dérobe à la mort. Ajax est près de lui, portant son bouclier semblable à une tour; les troyens effrayés se dispersent au loin, tandis que Ménélas, prenant la main d'Ulysse, le conduit hors de la mêlée, et que l'écuyer lui amène son char.

Mais Ajax, fondant sur les troyens, frappe d'un coup mortel Doryclus, fils naturel de Priam, renverse à-la-fois Lysandre, Pandocus, Pyrase et Pylartes. Comme un fleuve enflé des pluies orageuses de Jupiter sort frémissant de son lit, et, tombant des sommets d'une montagne, entraîne les chênes arides, les nombreux sapins, et roule un noir limon jusques au sein des mers; ainsi le fier Ajax, abattant, immolant et guerriers et chevaux, poursuit dans la plaine les cohortes troublées.

Hector ignorait cette déroute; il combattait à l'aile gauche sur les rives du Scamandre; là tombaient une foule de guerriers, et s'élevait un tumulte épouvantable autour du grand

Nestor et du brave Idoménée. Hector, au milieu des ennemis, se couvrait de gloire, et du haut de son char il moissonnait de son javelot les phalanges des jeunes combattans. Cependant les grecs n'auraient pas abandonné ce poste, si Pâris, ravisseur d'Hélène, n'eût triomphé du courage de Machaon, en le blessant à l'épaule d'une flèche à trois dards. Les grecs, malgré la fureur qu'ils respirent, tremblent que l'ennemi, profitant du désordre qu'il a jeté dans leurs rangs, n'immole ce chef; et Idoménée s'adressant à Nestor : O fils de Nélée, dit-il, toi dont s'honorent les grecs, hâte-toi, monte sur ton char : que Machaon s'y place à tes côtés, et conduis-le promptement vers nos tentes; le fils d'Esculape, habile à couper les traits, et à verser un baume salutaire dans les blessures, vaut seul un grand nombre de guerriers. A ces mots, Nestor monte sur son char; Machaon se place à côté de lui. Le vieillard frappe les coursiers, qui, secondant ses désirs, volent avec ardeur vers le rivage.

Alors Cébrion, écuyer d'Hector, s'apercevant de la déroute des troyens : Fils de Priam, dit-il, tandis qu'à l'extrémité de ces rangs tumultueux nous répandons la terreur, les

troyens eux-mêmes fuient, confondus avec les chevaux. Ajax les poursuit; mes yeux ne m'ont point trompé, je le reconnais à l'immense bouclier qu'il a sur ses épaules. C'est là qu'il faut diriger nos coursiers, là où les bataillons et ceux qui montent les chars s'abandonnent au plus grand carnage, et poussent jusques aux cieux des cris terribles.

Il dit, et frappe du fouet retentissant les coursiers superbes. Ils l'entendent; et foulant aux pieds les armes, ils emportent le rapide char entre les troyens et les grecs : l'aissieu, ainsi que le haut du char, est tout souillé du sang que font rejaillir la corne des chevaux et les cercles roulans des roues. Hector, brûlant de se plonger dans les cohortes et de les rompre, s'élance à terre; il sème devant lui le tumulte et l'horreur, sa lance frappe à coups redoublés ; il parcourt les rangs, les ravage de sa lance, de son épée et de pierres énormes; mais il évite de se mesurer avec le fils de Télamon.

Jupiter, du haut des airs, répand enfin la terreur dans l'ame d'Ajax : ce héros s'arrête étonné, rejette sur ses épaules son bouclier, dépouille pesante des taureaux, s'éloigne en portant çà et là ses regards dans la foule de

ses ennemis comme un animal féroce, et se retourne de moment en moment, faisant succéder un pas à l'autre avec lenteur. Tel qu'un lion ardent que des villageois et leurs chiens, éveillés toute la nuit, repoussent loin de l'étable de leurs bœufs, déterminés à ne pas souffrir qu'il se nourrisse de la graisse de leurs troupeaux mugissans; dévoré de la soif du carnage, il tente plusieurs assauts; vains efforts! de toutes parts volent contre lui les traits nombreux lancés par des mains hardies, ainsi que les torches enflammées, qu'il redoute malgré sa fureur, et il se retire enfin au point du jour, en frémissant de rage: tel Ajax recule plein de douleur et de courroux, et il peut à peine y plier son audace; il craint pour le sort des vaisseaux des grecs. Comme on voit encore l'animal lent et paresseux, mais patient et robuste, pénétrer dans un vaste guéret malgré les efforts d'une troupe d'enfans qui ont brisé sur lui un grand nombre de rameaux; il s'enfonce dans l'épaisseur des bleds et les ravage; la troupe enfantine le frappe à coups redoublés; âge foible! ce n'est qu'après qu'il s'est rassasié d'épis, qu'ils parviennent, non sans peine, à l'écarter: ainsi le fils de Télamon dispute encore le terrain aux cohortes

réunies des troyens et de leurs alliés, qui suivent constamment ses pas en frappant son bouclier de leurs piques. Tantôt, rappelant toute sa valeur, il se retourne, met un frein à leur furie; tantôt il poursuit sa retraite, sans leur permettre d'approcher des vaisseaux. Placé entre les deux armées, il se montre encore formidable; les javelots lancés avec force par des mains intrépides se plongent dans son large bouclier, ou s'enfoncent dans la terre sans s'abreuver du sang dont ils sont altérés.

Le fils illustre d'Evemon, Eurypyle, voyant ce héros accablé sous une grêle de traits, vient à son secours, lance son javelot étincelant, qui atteint Apisaon, chef distingué, né de Phausias, pénètre dans ses entrailles, et l'étend dans la poussière. Le vainqueur accourt pour lui ravir son armure, quand Pâris, au moment où il le voit se couvrir de ces glorieuses dépouilles, tend son arc dirigé contre lui, le perce sous la hanche d'une flèche dont le bois se rompt, tandis que la pointe demeure engagée, et lui fait sentir une vive douleur. Eurypyle se retire dans les rangs des siens, évite le trépas, et, élevant la voix, fait retentir ces paroles: O princes et chefs des grecs, arrêtez; et montrant le front à l'enne-

mi, sauvez Ajax de la mort : il est assailli de traits, et je doute qu'il puisse échapper de ce combat furieux ; opposez donc tous vos efforts à ce choc, défendez le fils de Télamon, le grand Ajax.

Tel est le discours d'Eurypyle blessé. Ils s'avancent vers Ajax d'un pas intrépide, le bouclier incliné sur leur sein, et la pique levée. Le héros marche à leur rencontre ; et les ayant joints, il se retourne, et soutient avec audace l'attaque des ennemis.

Tandis que, semblable à des feux qui luttent contre d'autres feux, le combat se rallume, les coursiers de Nestor, couverts de sueur, le conduisent dans le camp, et mettent l'illustre Machaon à l'abri des dangers. Achille, l'œil attaché sur lui, le reconnut, monté sur la poupe de son immense vaisseau, d'où il contemplait ce long combat et cette cruelle déroute. Il appelle son ami Patrocle, qui, à cette voix, sort de la tente, pareil à Mars. Moment fatal où commencèrent ses malheurs !

Le fils vaillant de Ménœtius prenant la parole : Achille, dit-il, pourquoi m'as-tu appelé ? et quel besoin pressant as-tu de mon secours ? Noble Patrocle, cher ami, répond le héros,

c'est maintenant que je verrai les grecs prosternés à mes pieds; ils n'ont plus d'autre ressource. Mais, Patrocle, aimé de Jupiter, cours demander à Nestor quel est le chef qu'il ramène blessé de la bataille; j'ai cru reconnaître Machaon, fils d'Esculape : je n'ai pu voir ses traits; car les chevaux, impatiens de toucher au bout de leur course, ont passé devant moi d'un vol rapide.

Patrocle, se hâtant d'exécuter l'ordre de son ami, court le long des tentes et des vaisseaux. En ce moment les deux guerriers, arrivés devant celle de Nestor, descendaient du char. Eurymédon, écuyer du vieillard, dételle les coursiers, tandis que les chefs, s'arrêtant au bord de la mer, sèchent au souffle du zéphyr la sueur dont leurs vêtemens sont trempés. Ils entrent ensuite dans la tente, et s'y reposent. Hécamède, à la belle chevelure, leur prépare une boisson agréable : fille du magnanime Arsinoüs, le vieillard l'avait emmenée de Ténédos, lorsqu'Achille s'en rendit maître, et les grecs l'avaient donnée à Nestor comme un prix de sa rare sagesse. Elle leur dresse une table luisante, aux pieds d'azur, et leur sert, dans un vase d'airain, du miel frais, l'oignon qui irrite la soif, et la fleur du fruit

de Cérès. Elle pose sur cette table la superbe coupe que Nestor apporta de sa demeure, coupe à fond double, et qui, enrichie d'étoiles brillantes, a quatre anses; sur chaque anse paissent deux colombes d'or. Un autre vieillard n'aurait pu facilement l'ébranler, lorsqu'elle était remplie; Nestor la soulevait sans peine. Hécamède, semblable à une déesse par sa beauté, verse dans la coupe un vin doux et huileux, y râpe, avec un instrument d'airain, du laitage caillé de chèvre, et poudre la surface d'une blanche farine. La boisson préparée, elle les exhorte à s'en abreuver.

Ils étanchaient leur ardente soif, et leur entretien suspendait leurs peines : Patrocle, tel qu'un dieu, paraît tout-à-coup devant la tente. Nestor, qui l'aperçoit, se lève, prend la main du héros, l'introduit, et le presse de se reposer. Mais Patrocle le refuse : Il n'est pas tems de jouir du repos, dit-il, vieillard chéri des dieux; je ne puis céder à tes instances. Un homme que je révère, et dont je crains l'ardeur impatiente, m'envoie te demander quel est le chef blessé que tu as conduit dans le camp; je le reconnais moi-même, et je vois Machaon, pasteur des peuples. Je me hâte de porter la réponse au fils de

Pélée. Tu sais, ô vieillard, quel est son caractère impétueux, prompt à blâmer même l'innocent.

Pourquoi, répondit Nestor, Achille montre-t-il cette compassion pour ceux des grecs dont le sang a coulé? Il ne connaît point, hélas! tous nos malheurs. Nos chefs les plus vaillans, blessés de loin ou dans la mêlée, sont étendus dans leurs tentes. Diomède est frappé d'une flèche, Ulysse d'un coup de pique, ainsi qu'Agamemnon; Eurypyle est percé d'un dard sous le flanc; et je viens de tirer du combat ce chef atteint aussi d'un dard perçant. Mais Achille, malgré la fierté de son courage, est peu sensible aux infortunes des grecs; il les voit de l'œil le plus indifférent. Attend-il que, la résistance étant inutile, nos vaisseaux, aux bords de la mer, soient en proie aux flammes ennemies, et que nous soyons tous l'un sur l'autre égorgés? Je n'ai plus la force qui animait autrefois mes membres. Que ne puis-je rajeunir, reprendre la vigueur que je montrais lorsque nous combattîmes les éléens, ravisseurs de nos troupeaux, et que, terrassant le fils d'Hyperochus, le grand Itymonée, qui habitait l'Élide, je revins chargé d'un riche butin! Il défendait ses troupeaux à la tête des

pasteurs qu'il avait rassemblés, quand il fut blessé d'un javelot parti de ma main ; il tomba, et les nombreux pasteurs se dispersèrent. Nous enlevâmes de ces campagnes une immense proie, deux cents troupeaux, tant de bœufs, que de brebis, de porcs et de chèvres, cent cinquante cavales à la crinière dorée, ayant la plupart un poulain à la mamelle. Nous conduisîmes de nuit ces troupeaux dans Pylos, où mon père, charmé du premier exploit de ma jeunesse, me reçut avec des transports de joie. Dès l'aurore, la voix des hérauts appela ceux qui avaient des biens à prétendre de l'Elide, et nos chefs leur en firent le partage ; car les éléens nous avaient accablés d'injustices, profitant de la décadence où, depuis long-tems, nous avait réduits l'arrivée du terrible Hercule. Nos meilleurs guerriers avaient disparu ; j'étais demeuré seul des douze vaillans fils de Nélée, ils avaient tous péri : et c'est ce qui enhardit à nous insulter les éléens, qui ne respiraient que la guerre. Nélée se réserva de grands troupeaux avec leurs pasteurs, en dédommagement de quatre fameux coursiers avec leur char qui devaient disputer pour lui en Elide un trépied, prix de la course, et que le roi Augée

avait retenus, renvoyant l'écuyer plongé dans une morne tristesse. Mon père, irrité de cette insolence accompagnée de menaces, s'empara d'une partie de ce butin, et fit partager le reste à son peuple avec équité. Mais au troisième jour, pendant qu'occupés de ce partage nous offrons, au sein de nos murs, de grands sacrifices aux dieux, les nombreux éléens reparaissent, leurs bataillons et leurs chars : parmi eux étaient les deux invincibles Molions, mais alors enfans, et commençant à se former aux hasards de la guerre. Thryoesse s'élève sur une colline près du rivage reculé de l'Alphée, borne du territoire sablonneux de Pylos; ils l'assiègent, impatiens de la réduire en cendres. Tandis qu'ils franchissaient les campagnes, Minerve accourant nous avertit, durant la nuit, de prendre les armes. Sa voix ne rassemble pas dans Pylos un peuple timide, mais volant avec ardeur au combat. En vain Nélée me défend de m'armer, dérobe mes coursiers à ma vue, me croyant trop jeune pour affronter les périls : moi, sans char, je me distingue au milieu des chars; ainsi Minerve me conduit à l'ennemi. Près d'Arène, où le Minyas coule dans la mer, nos guerriers attendent l'aurore, tandis

que les flots des bataillons viennent nous y joindre. Nous quittons ce lieu avec toutes nos troupes; et lorsque le soleil est au milieu de sa course, nous arrivons aux bords sacrés de l'Alphée. Là, nous offrons un sacrifice à Jupiter, un taureau au dieu du fleuve, un autre à Neptune, une génisse indomptée à la guerrière Pallas; et chacun à son poste prenant un léger repas, nous dormons, sans quitter les armes, autour des bords du fleuve. Les éléens étaient prêts à ravager les murs qu'ils entouraient, lorsqu'ils sont tout-à-coup frappés de cet appareil de Mars; et à peine le soleil s'élevait-il au-dessus de la terre, que nous combattons en invoquant Jupiter et Minerve. Dans cette mêlée, je renverse le premier un combattant, et m'empare de ses coursiers; c'était Mulion, le gendre d'Augée, et l'époux de la belle Agamède, qui connaissait les vertus de toutes les plantes que nourrit la terre. Comme il s'avançait, je l'atteins de mon javelot; il roule dans le sable : je m'élance sur son char, et vole à la tête des troupes. Les éléens fuient de tous côtés, dès qu'ils ont vu tomber le chef intrépide qui commandait leurs chars : je me précipite sur leurs pas, tel que la tempête, et je leur enlève cinquante chars montés

chacun de deux guerriers, qui, domptés par mon javelot, mordent la poussière. J'eusse abattu les deux jeunes Molions, si leur père Neptune ne les eût environnés d'un sombre nuage. Jupiter cependant nous accorda cette grande victoire : nous poussons nos chars à travers les campagnes jonchées de boucliers, semant par-tout la mort, et nous emparant de superbes armes, jusqu'à ce que nous arrivions aux guérets de Buprase, vers la roche Olénienne et le côteau d'Alésie, où Minerve arrête nos troupes. Là je laisse, après l'avoir immolée, la dernière victime. Nos guerriers ramènent leurs coursiers fumans dans Pylos, où tout retentit des acclamations adressées à Jupiter parmi les dieux, à Nestor parmi les hommes.

Tel je me signalais autrefois, s'il est vrai qu'on me comptât parmi les héros. Mais Achille veut jouir seul de son courage : un jour, j'en suis sûr, il versera des larmes, lorsque l'armée entière aura été détruite. O mon cher Patrocle, je me retrace ici les ordres que te donna Ménœtius, quand il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon. Nous étions, le sage Ulysse et moi, dans le palais de Pélée, rassemblant des troupes de

toute la Grèce, et nous entendîmes les paroles que ton père t'adressait. Arrivés dans ce palais, nous vîmes Ménœtius et toi auprès d'Achille : le vénérable Pélée embrasait, dans l'enceinte de la cour, les membres d'un taureau qu'il sacrifiait au dieu que charme le tonnerre; il tenait une coupe d'or, et répandait le vin en flots de pourpre sur l'offrande. Tandis que vous prépariez le festin, nous parûmes à l'entrée de la cour. Achille surpris courut à notre rencontre, nous prit la main, et nous faisant entrer, nous plaça, nous prodigua la meilleure part du festin, et nous reçut avec tous les égards qu'on doit aux étrangers. A la fin du repas, je pris la parole, et vous pressai l'un et l'autre de nous suivre. Vous le désiriez avec ardeur, et voici les sages leçons que vous reçûtes de vos deux pères. Pélée exhorta son fils à signaler toujours sa valeur, à s'élever par elle au-dessus de tous les chefs de l'armée; et Ménœtius te dit : Mon fils, Achille t'efface par sa naissance, mais tu as la supériorité de l'âge; il l'emporte par sa force et sa valeur, mais c'est à toi de lui donner d'utiles avis, de lui servir de guide, de ne jamais l'abandonner à lui-même ; il t'écoutera lorsque tu lui feras connaître les intérêts de sa gloire. Telles

étaient les exhortations du vieillard : tu l'as oublié. Parle en ce jour au vaillant Achille, tente de le fléchir : qui sait si, avec le secours de quelque dieu, ta voix ne parviendra point à toucher son cœur ? La persuasion repose sur les lèvres d'un ami fidèle. S'il redoute en secret un oracle, si son auguste mère lui a donné un ordre de la part de Jupiter, qu'il t'envoie combattre avec les thessaliens, pour que ta présence nous apporte quelque relâche. Qu'il te remette seulement ses armes superbes pour les porter au milieu des combats : les troyens, croyant voir ce héros, suspendront leur attaque ; et les braves grecs respireront aux bords de leur ruine ; ils n'ont besoin que d'un moment de repos. En tombant avec des troupes fraîches sur des soldats épuisés de fatigues, vos seuls cris les repousseront, loin de nos tentes, jusque dans leurs remparts.

Ce discours émeut vivement le cœur de Patrocle. Il sort de la tente ; et se hâtant de rejoindre Achille, il court le long du rivage. Comme il passait avec rapidité devant les vaisseaux du roi d'Ithaque, dans la place publique où l'on rendait la justice, et où l'on avait érigé des autels aux dieux, le noble fils d'Evemon, Eurypyle, vint à sa rencontre.

Portant sous le flanc le trait dont il était blessé, il se traînait à pas chancelans hors du combat; des flots de sueur coulaient de ses membres, et un sang noir ruisselait de sa plaie douloureuse : cependant son ame était intrépide. Patrocle, en le voyant, est saisi de compassion; et laissant exhaler sa douleur, ces mots volent de ses lèvres :

Ah! chefs infortunés de la Grèce, vous deviez donc devant Troie, loin de vos amis et de votre terre natale, servir de pâture aux animaux dévorans! Mais parle, brave Eurypyle : les grecs peuvent-ils encore résister au formidable Hector? ou, vaincus par son javelot, seront-ils tous ensevelis dans une même ruine?

Il n'est plus de salut pour les grecs, noble Patrocle, répondit Eurypyle; ils vont se précipiter dans leurs vaisseaux. Nos guerriers qui faisaient le plus redouter leur courage sont étendus dans leurs tentes, atteints des flèches et des javelots des troyens, dont s'accroît à chaque instant la fureur. Mais veuille sauver mes jours, et me conduisant dans ma tente, retirer ce trait, laver d'une eau tiède le sang de ma plaie, et la couvrir d'un appareil salutaire : Achille, instruit par Chiron le plus

juste des Centaures, t'enseigna cet art. Des deux hommes qui parmi nous y sont consacrés, Machaon est, je crois, blessé, et attend lui-même le secours d'une main habile, couché près de ses vaisseaux, et Podalire combat encore à la tête de ses troupes.

Quelle sera notre destinée? répartit Patrocle : comment échapper, vaillant Eurypyle, à tant de maux? Chargé des ordres d'Achille, je cours lui porter la réponse de Nestor, ce gardien fidèle des grecs : cependant je ne puis t'abandonner, et ton danger demande un prompt secours. Il dit; et soutenant ce chef de ses bras et de son sein, il le conduit dans la tente. Un esclave étend des peaux; Patrocle y couche Eurypyle. Il coupe de son coutelas le trait aigu et cruel, lave d'une eau tiède le sang de la plaie, y applique une racine amère qu'il a brisée entre ses mains, et qui doit appaiser les douleurs. La blessure est séchée, le sang cesse de couler, et les douleurs s'appaisent.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT ONZIÈME.

On a dit qu'il y avait trop de combats dans l'Iliade: ce chant et plusieurs des suivans en sont remplis. La nature de ces anciens combats demandait ces détails. Les guerriers se distinguaient par la force du corps, et entraient séparément dans la lice les uns contre les autres. Homère ayant donc à peindre la valeur d'un grand nombre de chefs, a dû les amener tour-à-tour sur la scène. Les combats, très-longs alors, devaient occuper plus de place dans l'épopée. Virgile a suivi, à cet égard, les traces d'Homère; mais comme l'art militaire était perfectionné de son tems, les armées agissaient plus en corps. Aussi, quoiqu'il ait décrit des batailles d'une ancienneté à-peu-près égale à celle des batailles du poëte grec, il a donné moins d'étendue à ces détails. Homère a néanmoins su rendre intéressans les combats de ses héros par la vivacité de son pinceau et par la richesse de ses descriptions; il a su encore varier ces combats par le lieu de la scène, par les caractères et les discours des personnages, par divers récits, par une foule d'images et par des épisodes.

### (Page 139. Jupiter fit descendre.)

*Προΐαλλε.* On peut appliquer ici la remarque faite sur ce mot au premier chant.

(*Ibid.* Là, la déesse fait éclater sa voix.)

Le signal du combat qu'elle tient en sa main, était une pique ou une torche. L'allégorie de cette machine s'explique d'elle-même: les grecs abattus reprennent courage. Le poëte va peindre à grands traits l'armure d'Agamemnon, parce que ce prince se distinguera dans ce chant. Vu la détresse des grecs, il convient que leur général fasse un dernier effort, et leur donne l'exemple de la valeur.

(Page 140. Dix lignes... d'un noir acier.)

Homère entre ici dans un détail minutieux; il compte ces lignes: il y en avait, dit-il, DIX d'acier, DOUZE d'or, et VINGT d'étain, etc. La concision et la rapidité des vers peuvent, dans l'original, faire passer ces détails.

Je répète la même remarque par rapport à la description qu'Homère fait plus bas des dix cercles et des vingt bossettes du bouclier.

(*Ibid.* L'arc d'Iris...que Jupiter imprima dans les nues.)

Madame Dacier fait remarquer la conformité de ce passage avec celui de l'écriture où Dieu dit à Noé: « Je « mettrai mon arc dans les nues, où il sera le signe de « l'alliance que j'ai faite avec la terre ».

(Page 141. Junon et Minerve applaudissent.)

Sans doute du haut des cieux, car elles n'osaient

combattre : mais cette idée rehausse la gloire d'Agamemnon.

(*Ibid.* Ces guerriers arrivent en bon ordre au fossé.)

Voici un ordre tout contraire à celui de Nestor dans le quatrième chant. C'est à cause du voisinage des ennemis : Agamemnon veut enfoncer leurs bataillons avec son infanterie, et achever leur défaite avec sa cavalerie. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Jupiter fait gronder sa foudre.)

Les anciens, et en particulier Homère, qui n'avaient pas des idées parfaites de la divinité, représentent quelquefois Jupiter se plaisant à contempler une scène de carnage. Il semble que ce dieu, pour prolonger ici cette espèce singulière de plaisir, ne se hâte pas de donner la victoire aux troyens : cela répond assez à l'épithète τερπικέραυνος, « charmé de la foudre », qu'Homère lui prodigue. Dans l'écriture, Dieu est appelé « le « dieu des batailles », et il déploie quelquefois sa vengeance d'une manière terrible; mais il n'y est pas représenté comme prenant du plaisir à la destruction des hommes.

Les physiciens prétendent, selon Eustathe, qu'après de grands combats il peut s'élever de la terre des vapeurs qui retombent en pluie de sang. Pope adopte ce sentiment, qui est entièrement contraire à la saine physique. Muschenbroeck (t. 2, p. 1003) explique ce phénomène par le mélange de quelque terre ou de quel-

ques insectes rougeâtres, qui donnent cette couleur à la pluie, et il cite l'observation de Peiresc. Depuis les progrès de la physique, les historiens ne parlent plus de pluie de sang.

## (Page 142. Deux troupes de moissonneurs.)

Les anciens, quand ils moissonnaient, étaient partagés en deux troupes, qui partaient à-la-fois des deux extrémités opposées du champ; et rien n'offre mieux l'image d'un combat.

## (Page 143. Mais à l'heure où le bûcheron prépare son repas.)

On sait que, dans ces tems reculés, on n'avait pas encore divisé le jour par heures. Cette image d'Homère, qui plaît parce qu'elle contraste si bien avec l'horreur des combats, offre encore une vive peinture du courage infatigable des grecs: à l'heure où le bucheron épuisé prend son repas et se repose, ces troupes, redoublant d'efforts, rompent les cohortes ennemies.

## (Page 145. Ils l'implorent.)

Madame Dacier traduit le mot γουνάζομαι par « s'age-« nouiller », et cependant elle a dit ailleurs que ce n'était pas alors la coutume des supplians. J'ai pris, comme je le pouvais, le sens métaphorique.

## (Page 146. Les chars poursuivent les chars.)

Madame Dacier a copié ici Eustathe, qui a rendu

ἵππους par CHEVAUX : il a vu, dans χαλκῷ δηΐοντες, des CHEVAUX FERRÉS ; et il en a conclu, contre le sentiment des érudits, que l'on ferrait les chevaux au tems de la guerre de Troie. C'est ce qui ne paraît pas, du moins par ce passage. Le texte grec signifie des CAVALIERS, ou plutôt « ceux qui montent les chars, et qui, « dans leur poursuite, frappent l'ennemi de l'airain de « leurs piques » ; ce qu'on ne pourrait guère exprimer avec la concision de l'original.

Chaque mot concourt en cet endroit à produire la peinture la plus animée. On demande pourquoi Jupiter permet ce succès des grecs. Outre le plaisir qu'il prend, comme nous l'avons vu, au spectacle de la valeur balançant la valeur, le poëte dit lui-même, dans un des chants suivans, que ce dieu ne veut pas perdre entièrement cette armée ; elle aurait été plongée dans le désespoir, et aurait fui honteusement avec ses vaisseaux, si ses défaites n'eussent pas été entremêlées de succès. En même-tems rien n'est plus propre à faire éclater son intrépidité : quoique Jupiter protège l'ennemi, elle se signale de tems en tems. Jupiter semble la respecter, et n'agir contre elle que lorsque le demande absolument la gloire d'Achille.

(*Ibid.* Au souffle furieux des vents.)

ἰλαφέων.

(*Ibid.* Objets d'horreur pour leurs épouses.)

Homère fait sortir les traits de ses tableaux par le

contraste : il oppose ici les épouses aux vautours. Eustathe, comme l'observe madame Dacier, a très-mal-à-propos supposé ici une ellipse, et vu une raillerie. « Homère, selon lui, veut dire que ces guerriers « morts étaient plus agréables aux vautours qu'ils ne « l'avaient été à leurs femmes pendant leur vie. »

(Page 148. Tant qu'il verra le fils d'Atrée se précipiter aux premiers rangs.)

La valeur d'Agamemnon est bien redoutable en ce jour, puisque Jupiter veut qu'Hector évite sa présence. Hector obéit; ou si l'on veut écarter l'allégorie, il se contente de rallier les troupes, et ne juge pas à propos de se mesurer avec le général des grecs. Le même homme, quelque vaillant qu'il soit, ne peut se signaler toujours; et quand cela se pourrait, il serait à propos que le poëte, pour éviter la monotonie, ne présentât pas toujours le même acteur sur la scène. Il reparaîtra bientôt avec éclat. Jupiter, dit Pope, songe à Hector, dont il sauve l'honneur par cet ordre si flatteur en même-tems pour Agamemnon. Nous verrons bientôt ce dernier chef, quoique blessé, poursuivre le combat.

(Page 151. Frêne épais.)

Littéralement, « nourri par les vents ». Plusieurs rendent ἀνεμοτρεφὲς par LÉGER.

(*Ibid.* Tel un trait aigu et amer.)

On peut reconnaître ici le style des livres saints, qui, pour exprimer de grandes douleurs, les comparent

toujours à celles d'une femme qui est en travail. Par quelle poésie Homère relève la beauté de cette comparaison! C'est avec beaucoup de noblesse qu'il arme de ces traits les déesses Ilithyes, qui président aux accouchemens. (Madame Dacier.)

## (Page 152. Puisque Jupiter ne me permet pas.)

Agamemnon, qui éprouve des douleurs terribles, montre beaucoup de fermeté, et ne se plaint que de la retraite où il est obligé de recourir : il eût découragé l'armée s'il eût fait croire que sa blessure était dangereuse. (Eustathe.)

## (Page 153. Si le sage Ulysse n'eût enflammé.)

C'est la sagesse d'Ulysse qui, dans cette déroute, anime la valeur de Diomède, lequel n'a pas sans doute oublié que Jupiter, armé de la foudre, l'a contraint de se retirer. Chacun s'aperçoit que les grecs ne cèdent qu'à la dernière extrémité, et lorsque leurs principaux chefs sont atteints de blessures.

## (Page 156. Caché derrière la colonne.)

Eustathe fait voir que la lâcheté de Pâris, qui se cache derrière une colonne, qui n'atteint son ennemi qu'au pied, et qui en triomphe, est mise dans une belle opposition avec la fierté de Diomède.

## (Page 158. Loin d'être entouré de femmes.)

Raillerie amère.

(Page 161. Il fait retentir trois fois tout ce que sa voix a de force.)

L'expression grecque, prise à la lettre, revient à celle de notre langue, *crier de toute sa tête*. Il fallait la rendre avec noblesse. Madame Dacier s'est contentée de dire, *il cria trois fois*.

(*Ibid.* Accompagné du grand Ajax.)

Conformément à son caractère, on remarque ici qu'Ajax ne répond rien, mais il va secourir Ulysse.

(*Ibid.* Au sein d'une montagne couverte d'une noire forêt.)

Virgile a imité la plupart de ces comparaisons qu'Homère sème avec tant de richesses. Celle qui est sous nos yeux forme une petite action où il y a beaucoup d'intérêt; on prend part au sort du cerf, dont le libérateur fait ensuite sa victime : en ce point la comparaison n'est pas juste; mais on sait qu'Homère se contente de la ressemblance de plusieurs traits, et que l'abondance et le feu de ses idées et la rapidité de son pinceau ne lui permettent pas toujours de finir le tableau dans tous ses détails. Madame Dacier rapporte qu'Aristote a remarqué que les loups-cerviers et les lions sont ennemis, qu'ils sont tous carnassiers, et se nourrissent de la même proie.

(Page 163. Le fils d'Esculape, habile à couper les traits.)

La chirurgie et la médecine ne formaient alors qu'un

seul et même art ; et Machaon et Podalire étaient les principaux et les plus habiles chirurgiens de l'armée. Sans doute ils n'étaient pas les seuls ; mais ce qui ferait croire que leur nombre n'était pas considérable, c'est que la chirurgie entrait dans l'éducation des personnes distinguées par leur naissance, apparemment pour suppléer, sur-tout à la guerre, au défaut d'un prompt secours. L'estime extraordinaire où était cet art, comme on le voit ici, n'est pas une petite preuve de notre assertion, laquelle est encore confirmée par le fait. Patrocle, tout pressé qu'il est de rejoindre Achille, s'arrête pour panser Eurypyle, qui ne parle que de Machaon et Podalire, dont l'un, dit-il, étant blessé, attend lui-même le secours d'une main habile, et dont l'autre combat encore à la tête de ses troupes ; et il ne fait mention d'aucun autre médecin. On voit combien, à cet égard, il y avait peu d'ordre et de secours dans les armées. Les deux meilleurs chirurgiens, qui sans doute exerçaient gratuitement leur art, étaient des chefs distingués, et se mêlaient eux-mêmes aux combats.

Rien ne marque mieux l'estime où était un habile médecin que cet endroit de l'Iliade. Idoménée engage Nestor à reconduire Machaon dans le camp : Nestor, dans ce moment où les troupes étaient en déroute, ne balance point à sauver Machaon, et croit rendre un grand service à l'armée. Vu son âge, il n'était pas fort utile dans un combat ; et Idoménée emploie peut-être encore ce moyen pour tirer du péril et engager au repos Nestor lui-même, dont la prudence était si nécessaire aux grecs.

( Page 164. Ils emportent le rapide char.)

Virgile a fait une belle imitation de cet endroit d'Homère :

. . . Equos alacer media inter prælia Turnus
Fumantes sudore quatit, miserabilè cæsis
Hostibus insultans : spargit rapida ungula rores
Sanguineos, mixtâque cruor calcatur arenâ.

ÆNEID. LIB. XII.

Remarquons en passant la beauté de l'image qu'offre le mot QUATIT : on voit Turnus secouant les rênes et faisant bondir les chevaux.

( Page 165. Faisant succéder un pas à l'autre avec lenteur... )

Ὀλίγον γάρ γυιὸς ἀμείδων. Ce tableau, dont j'ai réussi, si je ne me trompe, à rendre l'énergie, peint on ne peut mieux la noble retraite d'Ajax. Madame Dacier fait très-bien sentir et la grandeur du caractère d'Ajax, qui ne se retire que lorsque Jupiter lui-même jette la terreur dans son ame, et la beauté et la justesse de ces comparaisons d'Homère. Elle rapporte plusieurs passages d'Aristote, qui dit que le lion craint le feu plus que toutes choses, et que dans les chasses, quand il est vu, il ne fuit jamais, mais que, si le grand nombre des chasseurs le force à se retirer, il fait sa retraite pas à pas, et tournant la tête de moment en moment. J'ai emprunté de cette dame la périphrase dont je me suis servi pour désigner l'âne, qui était anciennement la monture des rois, qui, chez les grecs, n'était rien moins qu'un animal méprisé, et que l'éloquent éloge qu'en fait Buffon devrait réhabiliter parmi nous. On n'ignore pas que dans

les pays chauds cet animal est presque aussi estimé que le cheval et le mulet. Il est infiniment supérieur à ceux de nos climats. La Motte a trouvé de la bassesse dans l'image de la gourmandise de l'âne ; mais, outre que la noblesse des images dépend beaucoup des mœurs d'un siècle, l'esprit doit se fixer ici sur le dégât que cet animal fait dans ce champ, sur sa patience, sur son obstination, sur l'espèce de mépris qu'il a pour une troupe d'enfans qui ne l'emportent sur lui que par le nombre. Les critiques ont insisté sur la manière admirable dont Homère peint la retraite d'Ajax, qui, placé entre les deux armées, semble intimider l'une et protéger l'autre, et mettre par son courage un grand espace entre lui et l'ennemi, dont beaucoup de traits ne peuvent l'atteindre.

## (Page 167. Achille, l'œil attaché sur lui, le reconnut.)

Ce héros se plaît à contempler le combat. Mais le poëte n'a pas fait de lui un homme parfait : Achille étouffe, en grande partie, la pitié qu'il commence à éprouver, et triomphe de la déroute des grecs. (Eustathe.)

On voit encore ici l'estime qu'on avait pour les médecins, et l'on a conjecturé qu'Achille pouvait avoir des obligations particulières à Machaon. Il envoie aussi Patrocle pour apprendre au juste l'état de l'armée.

## (Page 168. Au souffle du zéphyr.)

Encore que l'un soit blessé et l'autre fort vieux, ils demeurent exposés au vent. (Madame Dacier.)

## (*Ibid.* L'oignon qui irrite la soif.)

Les grecs, ainsi que les égyptiens, faisaient un grand délice des oignons, à cause de la douceur qu'ils ont dans ces climats.

## (Page 169. Un vin doux et huileux.)

En grec, DE PRAMNE. Selon Périzonius, cité par Ernesti, et selon d'autres critiques, ce n'était pas un vin particulier à un pays, mais une qualité de vin durable, huileux, recherché pour le goût. Il y avait cependant une montagne de ce nom qui produisait du bon vin. Cette boisson, composée ici par Hécamède, peut être insipide pour nous, sans l'avoir été pour les grecs. Ces détails où entre le poëte nous plaisent, parce que nous nous intéressons aux personnages, et que nous y voyons l'image des mœurs antiques. Si l'on est surpris du régime de Machaon, il faut considérer que sa blessure n'était pas dangereuse, que l'on ne connaissait guère alors l'utilité de la diète, que la médecine était peu perfectionnée, et enfin que ses lois ne sont rien moins qu'irrévocables. Hippocrate et d'autres anciens médecins ont, comme Pope le remarque, prescrit l'usage du vin dans certains cas où il nous paraîtrait contraire au malade.

## (Page 170. Tu sais quel est son caractère impétueux.)

Homère, en toute occasion, garde les caractères qu'il a donnés à ses héros.

Il amène ici fort à propos Achille sur la scène; et le désir curieux de ce chef est comme le premier signal par lequel le poëte annonce qu'Achille ne demeurera pas toujours dans l'inaction. Comme Homère observe les gradations! ce premier pas d'Achille semble peu considérable; mais c'est toujours un premier pas.

(*Ibid.* Diomède est frappé d'une flèche.)

Il faut avouer que ce discours, par sa longueur, paraît ne pas trop convenir aux circonstances, et que jamais Nestor ne s'est plus livré au désir un peu immodéré qu'il avait de raconter. On dit, pour le justifier, qu'il voulait retenir Patrocle, afin qu'il fût témoin oculaire de la déroute de l'armée; je laisse au lecteur à juger si l'apologie est satisfaisante. Comment Nestor, dans une catastrophe si déplorable, conserve-t-il assez de sang-froid pour ne pas omettre jusqu'aux moindres détails dans le récit de sa première victoire? Quoi qu'il en soit, ce discours a de grandes beautés. Les faits qu'il contient sont intéressans par eux-mêmes; et Nestor, malgré ses fréquentes digressions, s'anime si fort en parlant de ses anciens exploits, qu'il les peint avec beaucoup de vivacité, et nous en rend comme spectateurs. La valeur qu'il fit éclater dans une si tendre jeunesse, doit contraster ici avec l'inaction d'Achille. Il courut à l'ennemi, sans char, et quoique son père lui défendît de combattre; et Achille, que toute l'armée implore, demeure obstinément dans sa tente. Les reproches que ce vieillard adresse à Patrocle ont beaucoup de force dans sa bouche. Ils l'attendrissent, lui ouvrent les yeux; et si ce guerrier va paraître dans le combat

avec les armes d'Achille, c'est d'après le conseil de Nestor. Patrocle, quoiqu'il ait refusé de s'asseoir et qu'il soit pressé de s'en retourner, l'écoute avec respect ; et l'on remarquera comment, plein d'émotion et de honte, et impatient de sauver les grecs, il se précipite loin du vieillard sans lui répondre.

(Page 171. Quatre fameux coursiers avec leur char qui devaient disputer.)

On prétend que c'étaient des jeux particuliers que le roi d'Elide avait établis dans ses états. Hercule n'institua les jeux olympiques qu'après l'avoir tué ; et, dans ces jeux, le prix du vainqueur n'était qu'une couronne de chêne. (Madame Dacier.)

(Page 172. Les deux invincibles Molions.)

Ctéate et Euryte, fils de Neptune et de Molione. La fable les représente comme n'ayant qu'un corps, deux têtes et quatre bras. Ils étaient invincibles. Hercule ne triompha d'eux que par la ruse.

(Page 173. Et lorsque le soleil est au milieu de sa course.)

Strabon marque précisément qu'il n'y a qu'une petite demi-journée de Pylos à Tryoëssе. (Eustathe.)

(*Ibid.* Fuient de tous côtés, dès qu'ils ont vu tomber.)

Si donc Achille renverse Hector, les troyens seront mis en fuite.

(Page 174. Il t'envoya de Phthie sur les pas d'Agamemnon.

Il lui fait entendre, dit Eustathe, qu'il avait été envoyé non pour accompagner Achille, mais Agamemnon.

(Page 175. Le vénérable Pélée embrasait.)

C'est dans la circonstance importante d'un sacrifice, que Ménœtius adressa de si vives exhortations à Patrocle. De même Nestor lui rappelle l'empressement avec lequel Achille les reçut quand ils vinrent l'engager à les suivre, lui qui, à présent, montrait tant d'indifférence pour la cause des grecs.

(*Ibid.* A signaler toujours sa valeur.)

Toujours. Nestor veut faire entendre à Patrocle qu'Achille a oublié cet ordre de son père. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* C'est à toi de lui donner d'utiles avis.)

Nestor insiste là-dessus, et ces répétitions doivent faire sentir l'importance de cet avis.

(Page 176. S'il redoute en secret un oracle.)

On voit clairement qu'il veut piquer l'ami d'Achille, comme si ce héros était susceptible de quelque crainte; car on pouvait connaître l'oracle dont Achille avait parlé aux députés, et qui lui laissait le choix de sa destinée.

(*Ibid.* Pour que ta présence nous apporte quelque relâche.)

Eustathe fait observer que ceci est dit avec un ménagement bien glorieux à Achille, qui seul pouvait sau-

ver les grecs; qu'il était aussi bien flatteur pour ce héros que la seule vue de ses armes pût mettre les troyens en fuite; que Patrocle devait être flatté de pouvoir passer quelques momens pour Achille; et qu'enfin Homère tire avec beaucoup de naturel et de vraisemblance du fond de son action ce qui doit amener le dénouement.

(*Ibid.* Eurypyle vint à sa rencontre.)

La rencontre de ce chef et les plaintes qu'il profère redoublent encore l'intérêt que Patrocle prend au sort des grecs. C'est avec beaucoup d'art, dit Eustathe, que le poëte retarde le retour de Patrocle. Pendant ce tems les troyens s'emparent du rempart, et Achille voit lui-même l'extrémité où les grecs sont réduits.

Ajoutons que ce n'est pas avec moins d'art que le poëte fait éclater la sensibilité de l'ami d'Achille. Dès-lors Achille, qui semblait n'avoir avec Patrocle qu'une seule et même ame, n'est pas entièrement éloigné du lieu de la scène.

(Page 178. Il coupe de son coutelas.)

Ce trait perçait la cuisse de part en part, et on ne pouvait l'arracher ni d'un côté ni de l'autre, au lieu qu'étant coupé on le tirait facilement. (Madame Dacier.)

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XI.

## CHANT XII.

TANDIS que, dans la tente d'Eurypyle, le fils de Ménœtius soulageait ce héros blessé, les combattans, par troupes, s'échauffaient au carnage. Mais le fossé des grecs, ainsi que la muraille élevée pour écarter l'ennemi de la flotte, devait n'être bientôt qu'une faible défense : ils avaient bâti ce rempart, sans offrir de nobles hécatombes aux dieux, pour sauver leurs vaisseaux et leur riche butin. Cet ouvrage avait été formé sans la volonté des immortels : aussi devait-il n'avoir qu'une courte durée. Tant qu'Hector respira, qu'Achille écouta son courroux, et que les tours d'Ilion subsistèrent, on vit se conserver cette muraille immense : mais lorsque tous les chefs valeureux de Troie furent dans le tombeau, qu'un grand nombre de grecs périrent, que les autres échappèrent au trépas, et qu'à la dixième année, Ilion étant réduite en cendres, ils retournèrent avec leurs vaisseaux dans leur douce patrie, Neptune et Apollon s'unirent pour ruiner ce rempart. A leurs voix descendirent d'un cours précipité

dans la plaine tous les fleuves qui des sommets de l'Ida coulent dans la mer, le Rhésus, l'Heptapore, le Carese, le Rhodius, le Granique, l'Æsèpe et le divin Scamandre et le Simoïs, où furent ensevelis tant de boucliers, de casques, et la race des demi-dieux. Pendant neuf jours Apollon détourna ces eaux impétueuses de leur cours, et les fit rouler à-la-fois contre la muraille; Jupiter envoya des cieux de longs torrens pour l'engloutir promptement dans la mer; et Neptune lui-même, le trident à la main, conduisit ces fleuves, entraîna de l'effort des vagues les chênes et les rocs, fondemens du mur jetés avec tant de soins et de peines, égalisa la rive du rapide Hellespont, et, la couvrant de sable dans toute son étendue, ne laissa aucune trace de ce grand ouvrage: il fit rentrer ensuite les fleuves dans les lits où coulaient leurs belles ondes. Ainsi devaient un jour s'accomplir les desseins de Neptune et d'Apollon.

Maintenant le combat, accompagné de cris furieux, s'allume autour de cette forte muraille, et les poutres des tours retentissent avec fracas du choc des javelots. Les grecs, frappés comme par le bras terrible de Jupiter, avaient cherché l'abri de leurs rem-

parts, et s'y tenaient renfermés, craignant à chaque pas la rencontre d'Hector, ce guerrier qui met tout en fuite. Hector cependant, toujours plus formidable, s'approche avec l'impétuosité d'un tourbillon. Tel un sanglier ou un lion, roulant des yeux féroces, se jette au milieu des chasseurs et de leur meute; ils forment autour de lui un vaste carré, et le couvrent d'un nuage de traits; son cœur généreux n'en est point épouvanté, il ne songe point à la fuite; son courage le perdra; à chaque instant il tente de rompre les rangs des chasseurs; à chaque assaut les rangs des chasseurs se retirent: tel Hector, se précipitant de toutes parts, exhorte les troyens à s'élancer au-delà du fossé. Ses coursiers ardens n'en ont point l'audace: ils poussaient de longs hennissemens sur le bord de cet espace large, profond, aussi périlleux à franchir qu'à traverser, qui des deux côtés présentait dans toute sa longueur une crête escarpée, hérissée d'une forêt de pieux aigus, rempart redoutable, et où ne pouvait descendre un coursier traînant un char rapide. Les fantassins désiraient avec ardeur de triompher de ces obstacles, s'ils n'étaient pas invincibles, lorsque Polydamas, se tenant

près de l'audacieux Hector, prend la parole :

Hector, et vous tous, chefs troyens et alliés, c'est par une aveugle témérité que nous poussons nos bouillans chevaux à franchir ce fossé, qui, muni de pieux et soutenu d'une muraille, ne permet point aux chars d'y pénétrer; il ne serait pas moins périlleux de combattre avec leur secours entre le fossé et le mur, espace étroit où nous attendent de mortelles blessures. Si le dieu dont nous avons entendu le tonnerre a résolu, dans son courroux, la perte totale des grecs, et s'il veut sauver les troyens, je désirerais plus qu'aucun de nous qu'à cet instant même il accomplît sa volonté, et que nos ennemis, sans gloire, périssent loin de leurs foyers. Mais si, rappelant leur valeur, ils nous repoussaient loin des vaisseaux, si nos chars s'embarrassaient dans le fossé profond, pas un seul d'entre nous peut-être n'échapperait à ce retour de leur valeur, pour annoncer notre défaite à Troie. Suivez donc tous, ô chefs, le conseil le plus salutaire. Que nos écuyers retiennent les chevaux aux bords du fossé; nous, couverts de nos armes, marchons tous à rangs pressés sur les pas d'Hector : s'ils touchent au penchant de leur ruine,

les grecs ne soutiendront pas cette attaque.

Ainsi dit Polydamas. Hector, approuvant ce conseil, s'élance de son char avec ses armes; les troyens se précipitent de leurs chars à l'exemple du noble Hector. Tous ordonnent à leurs écuyers de retenir les coursiers rangés aux bords du fossé; et se partageant en cinq corps, ils suivent les pas de leurs chefs. Les uns marchent sous les ordres d'Hector et du sage Polydamas; c'est le corps le plus nombreux, le plus intrépide, et qui désire avec le plus d'ardeur de combattre près des vaisseaux, après avoir renversé le rempart. Cébrion accompagne les deux chefs, Hector ayant laissé le soin de son char à un écuyer moins vaillant. Pâris, Alcathoüs et Agenor, se distinguent à la tête de la seconde troupe. La troisième est commandée par deux fils de Priam, Hélénus, et Déiphobe qui le dispute aux dieux par sa beauté. Un héros, Asius, paraît auprès d'eux; Asius fils d'Hyrtacès, que des coursiers d'un blond éclatant et d'une haute taille, nourris sur les bords du Selléis, portèrent d'Arisbe aux combats. Le brave rejeton d'Anchise, Enée, conduit un autre corps; il est secondé des deux fils d'Anténor, Archiloque et Acamas,

savans dans l'art de la guerre. Enfin Sarpédon a sous ses ordres une troupe d'illustres alliés, et il s'est associé Glaucus et Astéropée, qui l'emportent sur leurs compagnons; il les effaçait tous par son courage. Ces légions, couvertes de leurs boucliers, s'avancent droit à l'ennemi avec une ardeur martiale. Il leur semble que les grecs ne pourront plus leur résister, et qu'ils vont se précipiter dans leurs vaisseaux.

Tous les troyens et leurs alliés avaient suivi le conseil de Polydamas; le seul Asius, fils d'Hyrtacès, et chef illustre des cohortes, n'avait pu se résoudre à abandonner ses chevaux et son écuyer, et courait avec eux vers la rive. Imprudent! ces chevaux, ce char dont il est si fier, ne le déroberont pas à la mort, et ne le ramèneront pas dans Ilion : entouré par le destin d'un nuage ténébreux, il tombera sous la lance du grand Idoménée. Il se précipite vers la gauche, où les grecs se retiraient en désordre avec leurs chars, et il se hâte de gagner une porte, dont les battants ouverts recevaient ceux qui fuyaient vers le rivage. C'est-là qu'enflé d'orgueil il pousse ses coursiers, suivi de ses troupes, qui percent l'air de leurs cris aigus, comptant qu'à ce choc les

grecs fuiront dans leurs vaisseaux; assurance insensée !

La porte était défendue par deux guerriers, descendans orgueilleux de la race belliqueuse des Lapithes : l'un le fils de Pirithoüs, l'intrépide Polypœtes; et l'autre, Léontée, pareil à l'homicide Mars. Placés à l'entrée de cette haute porte, tels que deux chênes qui, sur la cime d'une montagne, élevant leurs fronts jusques aux cieux, et poussant d'immenses racines dans le sein de la terre, bravent éternellement les vents et les tempêtes ; ces guerriers, étendant leurs bras nerveux, attendent de pied ferme Asius, qui s'avance. Tandis qu'Asius, Iamène, et Oreste, secondés d'Acamas, de Thoon et d'OEnomaüs, levant tous en l'air leurs boucliers brûlans, courent vers le mur avec des frémissemens terribles, les deux héros se tenant à leur poste animaient les grecs à défendre leurs vaisseaux. Mais lorsqu'ils voient de tous côtés les troyens se précipiter en foule contre le rempart, et les grecs fuir avec des cris de terreur, ils s'élancent hors des portes, et combattent, semblables à deux sangliers farouches, qui, dans les montagnes, soutiennent sans s'émouvoir l'approche tumultueuse des chiens et des chas-

seurs, et qui tout-à-coup se jetant de côté, déracinent autour d'eux les arbres, font entendre le grincement bruyant de leurs défenses, jusqu'à ce qu'une profonde blessure termine leur vie : ainsi ces guerriers, dont l'airain éclatant couvre la poitrine et retentit des coups portés de toutes parts, combattent avec un courage inébranlable, se reposant sur les troupes qui les secondent du haut de la muraille, et plus encore sur leur propre valeur. Les grecs lançaient des pierres du faîte de leurs tours pour défendre leurs vies, leurs tentes et leurs navires qui franchirent la mer. Comme la grêle abondante et rapide bat les campagnes, lorsque des tourbillons violens secouent les épaisses nuées, et la répandent du haut des cieux; ainsi se répandent par torrens les pierres et les traits lancés par les grecs et par les troyens : les casques et les boucliers, atteints comme de meules énormes, rendent un son rauque et lugubre.

A la vue de tant d'obstacles, Asius pousse des cris de fureur; et se frappant les genoux : O Jupiter, dit-il d'un ton indigné, es-tu donc aussi une divinité trompeuse? Jamais je ne me serais attendu que les grecs, malgré leur courage héroïque, eussent soutenu l'assaut de

notre bras invincible. Mais quoi ! plus terribles que des guêpes ou des abeilles irritées, qui, ayant bâti leur ruche dans un chemin escarpé, loin de quitter l'asile creux de leur rocher, s'acharnent à repousser leurs ennemis, à combattre pour leur demeure et leurs rejetons; ces deux guerriers s'obstinent seuls à ne point nous abandonner ces portes, jusqu'à ce qu'ils aient reçu la mort ou des liens. Il dit; et Jupiter, qui veut qu'Hector ait la gloire de cette journée, est sourd à ces vains murmures.

L'ardeur des combattans était égale autour des autres portes. Que ne puis-je, comme un dieu, décrire tous leurs exploits! Un feu martial s'allume des deux parts avec fureur le long de la muraille. Les grecs, malgré la douleur qui les dévore, forcés de combattre pour leurs vaisseaux, font des prodiges de valeur; et les dieux qui les protègent gémissent de ne pouvoir seconder leur audace.

Les deux Lapithes réunis ne cessent de signaler leur courage. Le fils de Pirithoüs, le terrible Polypœtes, frappe Damasus de sa lance à travers le casque d'airain, qui n'est pour ce chef qu'une vaine défense; la lance de fer s'enfonce, perce l'os, ensanglante la cer-

velle, et dompte le guerrier impétueux. Il renverse Ormène et Pylon : tandis qu'armé de son javelot, Léontée, digne rejeton de Mars, atteint au bouclier le fils d'Antimaque, Hippomachus, l'abat, et, faisant briller son glaive aigu, se jette au milieu des rangs, frappe Antiphate, l'étend à la renverse sur le sable, et immole Menon, Iamène et Oreste, qui tombent l'un sur l'autre entassés.

Pendant que les deux guerriers se chargeaient d'éclatantes dépouilles, la jeunesse la plus nombreuse, la plus vaillante, et qui désirait avec le plus d'ardeur détruire le mur et livrer les vaisseaux aux flammes, marchait sur les pas d'Hector et de Polydamas ; quand tout-à-coup elle délibère, non sans terreur, et s'arrête aux bords du fossé. Prête à le franchir, un prodige se manifeste à ses regards. Un aigle plane au haut des nues, étonne l'aile gauche de l'armée, portant entre ses serres un énorme dragon, ensanglanté, qui respire encore, ne renonce pas au combat, et, se repliant en arrière, blesse le cou de son ravisseur : l'aigle, saisi d'une douleur aiguë, jette sa proie, qui tombe au milieu des troupes, tandis que, perçant l'air de ses cris, il se perd dans les cieux sur les ailes des vents. Les

troyens frémissent d'épouvante à l'aspect de ce dragon couvert de taches livides, présage sinistre envoyé par Jupiter. Alors Polydamas s'adressant à l'intrépide Hector :

Mon frère, dit-il, quoique, dans nos conseils, tu repousses avec colère mes plus utiles avis, un citoyen ne doit, ni dans ces assemblées, ni au milieu des combats, trahir la vérité pour favoriser ton pouvoir; je dirai donc encore avec franchise ce que me semble exiger notre situation présente. Gardons-nous d'aller disputer aux grecs leurs vaisseaux. Voici le sort qui nous attend, si nous devons en croire l'augure qui vient de paraître au moment où tous brûlaient de franchir le fossé. Comme cet aigle planant au haut des airs, étonnant l'aile gauche de l'armée, et pressant entre ses serres un dragon énorme, ensanglanté et encore vivant, a lâché sa proie avant d'arriver à son aire tranquille, et n'a pu la porter à ses aiglons; ainsi, quand nos efforts réunis renverseraient les portes et la muraille des grecs, quand leurs troupes fuiraient encore devant nous, nous ne retournerons point sur nos pas des bords du rivage, nous y laisserons une foule de troyens, que les grecs auront immolés en combattant pour la défense

de leurs vaisseaux. C'est ainsi que te parlerait tout augure savant dans l'art d'interpréter les signes du ciel, et les peuples respecteraient son oracle.

Hector lui lançant des regards enflammés : Polydamas, répondit-il, ton discours me remplit d'indignation; j'attendais de toi un conseil moins timide. Si tes paroles sont l'expression fidèle de tes sentimens, les dieux t'ont déjà ravi la raison. Tu prétends que j'oublie les promesses de Jupiter tonnant, ces promesses qu'il a confirmées par un signe irrévocable, et tu oses m'exhorter à prendre pour guide les oiseaux déployant leurs ailes légères! Que m'importe leur vol; qu'ils le dirigent soit à droite où le soleil se lève, soit à gauche vers son couchant ténébreux? Nous, obéissons aux ordres de Jupiter qui règne sur les hommes et sur les immortels. Le meilleur augure est de combattre pour sa patrie. Mais pourquoi crains-tu les hasards où nous courons nous exposer? Quand nous rencontrerions tous la mort devant les vaisseaux ennemis, n'appréhende pas d'y périr, toi qui n'attendras pas le péril, et dont l'ame est si peu guerrière. Si cependant tu refuses de nous suivre, ou que tu cherches par tes discours à

ralentir le courage de quelqu'autre guerrier, je te déclare qu'atteint de cette lance tu ne pourras échapper au trépas.

Il dit, et part aussitôt à la tête de sa cohorte, qui le suit en poussant des cris terribles. Jupiter, la foudre en main, fait souffler des sommets d'Ida un vent impétueux, qui se porte vers les vaisseaux et les couvre d'un tourbillon de poussière. Ce dieu amollit le courage des grecs, tandis qu'il répand dans le cœur d'Hector et des troyens une noble confiance. Rassurés par ces prodiges et par leur propre audace, ils s'efforcent de rompre la vaste muraille. Ils arrachent les créneaux des tours, abattent les poutres, ébranlent du levier les parapets avancés, bâtis sur de solides fondemens pour soutenir le rempart; ils les ébranlent avec force, et se flattent de s'ouvrir bientôt un large passage. Mais les grecs demeurent encore fermes à leurs postes; et munissant d'un rang de boucliers le faîte des tours, ils lancent une nuée de traits sur les troyens qui s'avancent au pied de la muraille. Les deux Ajax, volant d'une tour à l'autre, réveillent de toutes parts l'ardeur guerrière des grecs; ils flattent l'un par des éloges, excitent l'autre par des reproches s'ils le voient renoncer au combat :

Amis, vous dont le nom est le plus fameux, et vous qui n'obtenez que la seconde place, ou qui descendez jusqu'à la dernière (car, hélas! nous ne sommes pas tous animés d'une égale valeur dans les batailles), voici le jour, vous ne l'ignorez pas, où vous pouvez tous participer au triomphe, et qui demande vos efforts réunis. Que personne donc, effrayé par des cris menaçans, ne cherche un refuge inutile dans nos vaisseaux. Sortez plutôt de nos remparts; et vous exhortant d'une voix mutuelle, méritez que Jupiter vous accorde la faveur de repousser l'ennemi, et de le poursuivre jusque dans ses murs.

A la voix éclatante de ces héros l'audace des grecs se ranime. Alors une grêle de pierres, lancée d'une part contre les troyens et de l'autre contre les grecs, vole avec fracas, se heurte dans les airs; tout le long du mur règne un horrible tumulte. C'est ainsi que dans la saison des frimats, quand Jupiter endort les Aquilons, et que, s'armant de ses traits, il ouvre tous les nuages, des torrens de neige descendent des cieux, jusqu'à ce qu'il en ait couvert les hauts sommets des montagnes, les coteaux, les champs fertiles, avec les travaux des humains, les ports et les rivages de la mer écumeuse; les flots, en se

brisant contre la terre, s'opposent seuls à ces torrens, tandis que la campagne en est blanchie, lorsque Jupiter les verse du haut des cieux.

Cependant, malgré tous leurs efforts, les troyens, guidés par leur illustre chef, n'auraient pu en ce moment se faire jour à travers ce rempart et ces portes munies de fortes barrières, si Jupiter n'avait poussé son fils Sarpédon à tomber sur les grecs comme un lion sur des taureaux aux cornes menaçantes. Ce guerrier porte devant lui son bouclier, qu'une main industrieuse forma de la dépouille de plusieurs taureaux, couvrit de l'airain ductile, et borda de grands cercles d'un or éclatant: portant devant lui ce bouclier, et agitant deux javelots, il s'avance d'un air intrépide. Tel un lion élevé dans les montagnes, et dévoré d'une longue faim, est poussé par son courage à tenter l'attaque d'une bergerie défendue de toutes parts; quoiqu'il y trouve les bergers armés de traits, et veillant avec leurs chiens fidèles autour de leurs troupeaux, il ne peut soutenir la honte d'être repoussé sans avoir fait l'essai de son courage; il s'élance avec furie et ravit sa proie, ou périt lui-même, frappé d'un trait déchirant: tel Sarpédon

court vers le rempart des grecs, et brûle de le renverser.

Ami, dit-il à Glaucus fils d'Hippoloque, pourquoi nous accorde-t-on dans la Lycie les hommages les plus distingués, les premières places dans les festins, la portion la plus exquise des victimes, tandis que le vin coule à grands flots dans nos coupes ? pourquoi nous honore-t-on comme des dieux, et nous a-t-on consacré, près des rives du Xanthe, le plus vaste et le plus beau terrain, couronné de bleds et de vignes? C'est pour occuper les premières places dans la lice des combats, pour voler dans la plus ardente mêlée; c'est pour faire dire à nos soldats chargés de leur armure : Nos princes sont dignes de commander à la Lycie : ils immolent les plus belles victimes, et s'abreuvent de nectar; mais leur courage est inébranlable quand ils combattent à la tête des lyciens. Cher ami, si nous étions sûrs, en évitant les périls qui nous assiègent, d'être pour jamais à l'abri de la vieillesse et du trépas, moi-même je pourrais ne point combattre aux premiers rangs, et ne point t'exciter à chercher la gloire dans ces combats. Mais puisque mille chemins conduisent à la mort sans qu'il soit possible aux humains de

l'éviter, marchons d'un pas intrépide; allons illustrer un héros, ou triompher de sa chute.

Il dit; et Glaucus partageant ce noble feu, ils marchent, suivis des troupes nombreuses des lyciens. Le fils de Pétéus, Ménesthée, frémit de crainte en les voyant porter leur attaque formidable vers la tour qu'il défendait. Il jette de tous côtés ses regards parmi les grecs, pour découvrir quelqu'un des chefs qui puisse garantir ses compagnons de la mort. Il aperçoit les deux Ajax soutenant le combat d'un bras infatigable, et près d'eux le jeune Teucer qui venait d'accourir de sa tente. Mais eût-il élevé la voix, il n'aurait pu la faire entendre à ces chefs, tant il régnait de tumulte: les boucliers, les casques et les tours, frappés à coups redoublés, faisaient retentir les cieux d'un son grondant, épouvantable; car les ennemis attaquaient à-la-fois toutes les portes, et, s'y rassemblant en foule, réunissaient tous leurs efforts pour les rompre et y pénétrer. Dans ce péril, Ménesthée ordonne au héraut Thoos de se rendre vers les Ajax:

Va, noble Thoos, cours appeler les fils de Télamon et d'Oïlée; presse-les de venir tous deux s'opposer au carnage qui nous menace: les chefs des lyciens vont nous accabler de tout

le poids de leurs forces, eux qui se précipitent avec fureur dans les ardens combats. Si ces deux héros sont eux-mêmes environnés de périls, que l'intrépide fils de Télamon accoure, accompagné de Teucer, dont l'arc est redouté.

A peine Thoos a-t-il entendu cet ordre, qu'il s'élance le long du mur à travers les rangs armés des grecs. Il arrive devant les Ajax; et prenant la parole:

Chefs de cohortes belliqueuses, dit-il, le fils de Pétéus vous conjure de le joindre, et de partager quelques instans ses dangers: daignez venir tous deux vous opposer au carnage qui le menace; les chefs des lyciens vont l'accabler de tout le poids de leurs forces, eux qui se précipitent avec fureur dans les ardens combats. Si vous êtes vous-mêmes environnés de périls, que l'intrépide fils de Télamon accoure, accompagné de Teucer, dont l'arc est redouté.

Le grand Ajax se tournant aussitôt vers son frère: Fils d'Oïlée, dit-il avec rapidité, et toi, brave Lycomède, enflammez ici le courage des grecs, tandis que je vais où l'on m'appelle affronter de plus grands hasards. Dès que j'aurai secouru Ménesthée, je reviens au milieu de vous.

En disant ces mots il s'éloigne, avec son frère Teucer, et Pandion portant l'arc recourbé de ce jeune héros. Ils marchent derrière le mur, arrivent près de la tour que défendait le brave Ménesthée, à l'instant où le danger était le plus imminent. Déjà, semblables à une noire tempête, les chefs impétueux des lyciens avaient gagné le haut du rempart; on repoussait cette attaque; des cris s'élevaient. Ajax immole la première victime, le magnanime Epiclès, l'ami de Sarpédon. Il l'atteint d'une roche immense, raboteuse, qu'il saisit près des créneaux de la muraille, et qu'un homme, tel que ceux de nos jours, pourrait à peine soulever, même dans sa plus florissante jeunesse : le héros la jette de toute la hauteur où il l'a élevée; elle brise le casque à quatre cônes, et fracasse à-la-fois tous les os de la tête du guerrier. Tel qu'un plongeon, il tombe du haut de la tour, tandis que son ame s'envole.

Teucer, au moment où Glaucus, fils vaillant d'Hippoloque, s'élançait au sommet du mur, l'atteint d'une flèche au bras, qu'il voit découvert, et le force à quitter le combat. Glaucus saute à terre, se coule dans les rangs, de peur que l'ennemi n'aperçoive sa blessure

et n'insulte à sa défaite. Sarpédon, qui se voit abandonné de Glaucus est pénétré de douleur; mais loin que son courage se ralentisse, il fait de nouveaux efforts. Il atteint de sa pique le flanc d'Alcmaon, fils de Thestor, l'y enfonce, et, la retirant, entraîne le guerrier, qui du haut du rempart tombe sur le front, pendant qu'autour de lui mugissent ses armes. Alors Sarpédon, embrassant de ses bras nerveux un des créneaux de la muraille, l'ébranlé, l'arrache tout entier, et, découvrant le haut du mur, ouvre un chemin à de nombreux combattans. Ajax et Teucer le frappent au même tems. Teucer, de sa flèche, lui perce, sur le sein, le baudrier éclatant de son immense bouclier; mais Jupiter défend les jours de son fils, et ne veut pas qu'il tombe devant les vaisseaux. Ajax s'élance, atteint le bouclier de Sarpédon; le javelot pénètre à travers l'armure entière, et repousse avec force le guerrier plein de furie, qui se retire quelques pas, sans abandonner le rempart. Son cœur espère encore de vaincre; il se tourne vers ses braves cohortes, et les anime en s'écriant: O lyciens, pourquoi laissez-vous ralentir votre ardeur guerrière? J'ai renversé ce mur: mais il me serait difficile, quelle que soit mon

audace, de vous ouvrir seul une route jusques aux vaisseaux. Suivez mes pas : les forces réunies triomphent de tous les obstacles.

Telles sont ses paroles. Ils respectent ces reproches, et se pressent avec un nouveau courage autour de leur roi. De leur côté les grecs serrent leurs phalanges, et font les derniers efforts pour défendre ce poste. Les hardis lyciens ne peuvent, à travers la brèche, se frayer un chemin jusques aux vaisseaux; et les grecs, malgré leur valeur, ne peuvent repousser les lyciens, maîtres du mur. Mais tels que deux villageois qui, la toise à la main, contestent leurs limites à l'extrémité commune de leurs champs, et s'opiniâtrent, dans un espace étroit, à ne pas céder un pouce de terre; tels les assiégeans et les assiégés se disputent le terrain, séparés seulement par les créneaux de la muraille. Sur ces créneaux, ils frappent de coups mutuels les boucliers pesans et les écus légers : la plupart, soit en tournant le dos pour fuir, soit en combattant, sont atteints de l'airain cruel, même à travers l'épaisseur du bouclier. Le sang des troyens et des grecs coule par torrens des deux côtés de ces tours et de tout ce rempart.

Cependant les troyens ne pouvaient mettre leurs ennemis en fuite. Comme une femme laborieuse, équitable, tient la balance, pèse la laine qui la fait subsister, attentive à égaliser les bassins, afin de pouvoir donner à ses enfans un faible secours, prix d'un pénible travail: ainsi le combat est dans un parfait équilibre, jusqu'à ce qu'enfin le moment approche où Jupiter veut qu'Hector se couvre de gloire, et se précipite le premier dans le camp des grecs. Il crie d'une voix terrible : Venez, courageux troyens, enfoncez cette muraille, et portez aux vaisseaux les flammes dévorantes. Ils l'entendent, ils courent à flots pressés à l'assaut, et, les piques acérées à la main, ils montent sur les créneaux du mur. Hector saisit une roche pointue, d'une grosseur énorme, qui était devant les portes; deux hommes des plus robustes de nos jours pourraient à peine la soulever pour en charger un char : il l'agite seul, sans effort; Jupiter en allège le poids à ce héros. Comme un berger porte d'une main la toison d'un belier sans que ce léger fardeau ralentisse sa course; tel Hector, levant en l'air cette roche, s'avance contre les hautes portes, dont les solides battants sont encore soutenus de deux lourdes barres, et fermés

par une forte serrure. Près de ces portes, écartant les pieds, roidissant les genoux, et rassemblant toutes ses forces pour ne pas frapper un coup inutile, il lance la roche au milieu des battants. Les gonds se brisent, les barres ne font point de résistance, les battants sautent çà et là par la force du choc ; la masse énorme tombe entre les portes, qui rendent un mugissement épouvantable. Hector s'élance, semblable à la nuit sombre et soudaine : ses armes d'airain jettent une lueur effrayante ; il agite deux javelots. Un dieu seul peut aller à sa rencontre et l'arrêter, en ce moment où d'un élan il traverse les portes ; dans ses yeux brûle une flamme terrible. Se tournant vers les cohortes des troyens, il leur ordonne de franchir le rempart. Ils obéissent à sa voix : soudain les uns franchissent le rempart, tandis que les autres inondent les portes. Alors les grecs se précipitent vers leurs vaisseaux, et le tumulte et l'horreur règnent sur le rivage.

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT DOUZIÈME.

### (Page 195. Mais, lorsque tous les chefs valeureux.)

Le poëte, sans déranger son plan, annonce ici, en peu de mots et en forme de prophétie, quelle sera l'issue du siége de Troie. Neptune et Apollon désignent une inondation causée par le débordement des fleuves et par de longues pluies. Ces fleuves, enflés de tant de débris, se répandent avec impétuosité.

. . . Ubi tot Simoïs correpta sub undis
Scuta virûm galeasque et fortia corpora volvit.
ÆNEID. LIB. I.

Toute cette description est non-seulement poétique, mais forme aussi un court épisode.

### (Page 196. Et les poutres des tours retentissent.)

Clarke a montré que madame Dacier n'a pas bien saisi le sens de cet endroit, et qu'il ne s'agit point ici du sifflement des javelots.

### (*Ibid.* Le bras terrible de Jupiter.)

Littéralement LE FOUET. Cette expression répond à celle des VERGES dont l'écriture arme quelquefois la divinité.

(Page 197. Son courage le perdra.)

Le poëte fait entrevoir la destinée d'Hector.

(Page 198. Espace étroit.)

C'est le chemin étroit qui est entre le fossé et la muraille. Les troyens n'auraient pu s'y servir de leurs chars, ni s'étendre pour combattre. (Madame Dacier.)

Le texte original est fort concis; j'ai cru devoir le développer dans la traduction, en faveur de la clarté.

(Page 199. D'Arisbe.)

Ville de Troade.

(Page 200. Dont les battants ouverts recevaient ceux qui fuyaient vers le rivage.)

Virgile, nourri d'Homère, a imité cet endroit, et il compare aussi Pandarus et Bitias à deux chênes:

Quales aëria, liquentia flumina circum,
Sive Padi ripis, Athesin seu propter amœnum,
Consurgunt geminæ quercus, intonsaque cœlo
Attollunt capita, et sublimi vertice nutant.

ÆNEID. LIB. IX.

(Page 202. Lorsque des tourbillons violens secouent les épaisses nuées.)

On remarquera la force de cette description.

Quantus ab occasu veniens pluvialibus hædis
Verberat imber humum; quàm multâ grandine nimbi
In vada præcipitant, cùm Jupiter horridus austris
Torquet aquosam hyemem, et cœlo cava nubila rumpit.

ÆNEID. LIB. IX.

Virgile a imité cette comparaison en grand maître. CES TOURBILLONS VIOLENS ont fait naître l'image encore plus forte et plus pittoresque de JUPITER HORRIDUS AUSTRIS.

(*Ibid.* Les casques et les boucliers atteints comme de meules énormes.)

. . . Strepit assiduo cava tempora circum
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt.
ÆNEID. LIB. IX.

On voit que Virgile a pris d'Homère l'idée de ce tableau, mais qu'il se l'est rendu propre en s'attachant sur-tout à peindre le bruit non interrompu des javelots qui heurtent les casques.

(*Ibid.* Es-tu donc aussi une divinité trompeuse.)

Son insolence sera punie. Il parle ainsi, dit madame Dacier, à cause des signes favorables que Jupiter avait envoyés aux troyens, et elle cite la comparaison des abeilles, qui se trouve aussi dans le premier chapitre du Deutéronome.

(Page 203. Que ne puis-je, comme un dieu, décrire tous leurs exploits.)

Il y a beaucoup d'enthousiasme dans ce trait. Le poëte succombe sous la multitude des choses qu'il doit décrire; il s'interrompt, et il en donne une grande idée en un mot.

(*Ibid.* Et les dieux qui les protègent gémissent.)

Ce peuple est digne au moins de la protection des

dieux. Ainsi Homère nous intéresse en sa faveur, et élève l'imagination lors même qu'il écarte le merveilleux.

(Page 206. C'est ainsi que te parlerait tout augure.)

Polydamas n'était pas augure de profession; mais il tenait de son père Panthoüs cette science des auspices. Panthoüs était de Delphes; venu à Troie pour y expliquer quelque oracle, il s'y établit. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Toi qui n'attendras pas le péril.)

Ce trait piquant était bien propre à le lui faire braver, et à décréditer son oracle dans l'esprit des troupes.

(Page 207. Et munissant d'un rang de boucliers.)

Ce pouvaient être aussi de simples peaux.

(Page 208. Où vous pouvez tous participer au triomphe.)

Il n'y a rien de plus adroit que cette exhortation mêlée de louanges et de reproches, et rien de plus capable de relever les courages les plus abattus, que de leur faire entendre qu'ici les plus faibles peuvent rendre service comme les plus forts; car, pendant que les plus vaillans soutiendront l'ennemi à coups de main, les autres peuvent le repousser en tirant de dessus les remparts, et contribuer ainsi à la victoire. (Madame Dacier.)

(Page 209. D'un or éclatant.)

L'or était, dans ce tems, encore assez rare parmi les grecs.

## (Page 210. Cher ami.)

L'immortalité avec une éternelle jeunesse vaudrait mieux que la gloire achetée par la mort ; mais la gloire vaut mieux que la vie bornée, et qui tôt ou tard doit finir. Cet endroit a été imité par Démosthène.

Sarpédon parle, dans ce discours, des terres que l'on consacrait aux héros, et qu'on appelait τεμένη, c'est-à-dire, χωρία τετμημένα, DES TERRES RETRANCHÉES. On n'en consacrait originairement qu'aux dieux ; mais la reconnaissance et ensuite la flatterie, portèrent les peuples à honorer ainsi les princes. Dans les premiers tems, on regardait les rois comme des généraux d'armée. C'est ce qui fonde ce discours de Sarpédon, plein de générosité et de noblesse : « Nous sommes, dit-il, « regardés comme des dieux ». Et qu'y a-t-il de plus injuste que d'être honoré comme un dieu, lorsqu'on n'est pas même un homme ? (Madame Dacier.)

## (Page 214. L'ébranle, l'arrache tout entier.)

Le poëte élève le caractère et la valeur de Sarpédon pour donner plus d'éclat au combat que Patrocle lui livrera.

## (Page 215. Mais tels que deux villageois.)

Le petit espace qui sépare les combattans, a une parfaite ressemblance avec cette petite mesure de terrain long et étroit qui est contesté entre deux voisins. Les piques de ces guerriers ne ressemblent pas mal à la toise, et le mur qui sépare les deux armées donne l'idée de ces grosses pierres qu'on mettait anciennement pour bornes. Les comparaisons ne font jamais un effet plus surprenant et plus agréable que lorsqu'elles

sont empruntées d'un art fort opposé à celui auquel on en fait l'application. Or il n'y a rien de plus opposé à la guerre que l'arpentage. (Madame Dacier.)

(Page 216. Comme une femme laborieuse, équitable.)

. . . . . Cùm femina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minervâ,
. . . . famulasque ad lumina longo
Exercet penso; castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos.

ÆNEID. LIB. VIII.

On voit ici, ainsi qu'en d'autres endroits de l'Enéide, que si Virgile est resté quelquefois au-dessous de son modèle, il a quelquefois aussi embelli les tableaux qu'il lui empruntait. L'éloge de la chasteté de cette femme, et l'épithète de PARVOS donnée à ses enfans, ajoutent à la beauté de cette comparaison. Homère, entraîné par l'abondance et le feu de ses idées, a produit néanmoins une foule de tableaux achevés: Virgile, moins admirable par la perfection de l'ensemble, par la richesse de l'invention, et par l'intérêt de son sujet, semble s'être attaché à la perfection des détails. Homère embrasse un plus vaste champ: Virgile, plus calme, a le loisir d'observer avec une attention durable les objets qui se présentent sur sa route moins étendue. L'un a une imagination plus forte: celle de l'autre paraît être plus sensible. Le premier crée: le second, tout en imitant, sait encore être créateur; et ne pouvant balancer la gloire de son rival par la majesté de l'édifice entier qu'il érige, il la balance par la perfection de diverses parties. On sent qu'Homère doit pres-

que tout à la nature, et on ne sait à qui Virgile doit le plus ou de la nature ou d'Homère. Nous ne pousserons pas plus loin ce parallèle épuisé par plusieurs écrivains. Quoiqu'il soit difficile de fixer précisément les rangs entre ces deux grands poëtes, l'étude assidue de l'un doit nous rendre l'ami de l'autre : ils ont trop de côtés ressemblans, et parlent trop le même langage, pour qu'on puisse raisonnablement admirer Virgile et estimer faiblement la source où il a puisé tant de beautés ; ou admirer Homère, et ne pas rendre toute la justice due au plus heureux de ses interprètes, inspiré par un génie semblable. Les amis de ceux que nous aimons beaucoup n'ont pas de peine à devenir les nôtres. Assurément la poésie nous représenterait Homère et Virgile, dans les champs élysées, unis d'une étroite amitié.

Quant à la comparaison de cette femme laborieuse, elle est d'une grande justesse. Eustathe observe que rien ne marque un plus parfait équilibre que la balance, et il loue Homère de n'avoir pas mis ici une femme de condition, moins intéressée à être exacte, ni une esclave, peu attentive d'ordinaire au bien de ses maîtres. Selon une ancienne tradition, rapportée par l'auteur de la vie d'Homère, ce poëte a voulu représenter ici sa propre mère : si cela était, cette comparaison acquerrait un nouveau prix à nos yeux.

Madame Dacier a lu ἀειδέα μισθὸν, , VIL PRIX. Mais dans l'édition de Clarke on lit ἀεικέα.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XII.

## CHANT XIII.

JUPITER ayant conduit Hector et ses cohortes près des navires, les y abandonne à une suite non interrompue de travaux : il détourne ses yeux éclatans, et les arrête sur la terre des thraces abondante en coursiers, sur les mysiens, et sur la race fameuse des hippomolgues, les plus justes des hommes, qui ne vivaient que de lait, et parvenaient aux dernières bornes de la vie humaine. Il ne porte plus ses yeux sur Ilion, et il pensait qu'aucun des immortels n'oserait secourir ni les troyens ni les grecs.

Mais Neptune n'épia point envain ce moment favorable. Il contemplait d'un œil étonné le combat et la déroute des grecs, assis sur le sommet de la plus haute montagne de la verte Samothrace, d'où il découvrait le mont entier d'Ida, ainsi que la ville de Priam et les vaisseaux qui bordaient le rivage. Sorti de la mer, enflammé d'indignation contre Jupiter, il déplorait le sort de ce peuple vaincu par les troyens. Aussitôt il descend avec rapidité de la montagne escarpée; le mont et la forêt entière tremblent sous les pieds immortels de

Neptune qui s'avance. Il fait trois pas, et au quatrième il arrive au terme, devant Aigues: c'est-là qu'au fond des mers s'élève son palais superbe, éblouissant, et d'une éternelle durée. Au même instant il conduit sous le joug ses coursiers à la corne d'airain et au vol impétueux, ornés d'une longue crinière d'or. Une armure d'or le couvre; il prend un fouet industrieusement formé; et montant sur son char, il rase la plaine liquide. Les baleines, sorties du fond des abîmes, sautent autour de lui, et reconnaissent leur roi. L'océan triomphe, ouvre çà et là devant lui ses ondes: le char vole avec légèreté, sans que l'aissieu d'airain soit mouillé par les flots. Les coursiers, aux élans agiles, portent ce dieu vers les vaisseaux des grecs. Entre l'île de Ténédos et le rocher escarpé d'Imbre est une vaste caverne creusée dans la profonde mer: là, Neptune arrêtant ses coursiers, les détache du char, leur présente leur divine ambroisie; et environnant leurs pieds d'entraves d'or qu'on ne peut rompre, pour qu'ils attendent le retour de leur maître, il se rend au camp des grecs.

Les troyens, remplis d'une ardeur indomptable, pareils à la flamme ou à la tempête, se

pressaient en foule sur les pas d'Hector avec de longs frémissemens et des cris terribles, impatiens de s'emparer des vaisseaux et d'immoler dans ce dernier asile toute l'armée ennemie : quand le dieu qui ceint et ébranle la terre, sorti du fond des mers, prend les traits, la forte voix de Calchas, et vient ranimer le courage des grecs. Il s'adresse d'abord aux deux Ajax, déjà brûlans d'une flamme belliqueuse :

Ajax, recourez à votre valeur, non à la fuite périlleuse, et vous serez le salut de l'armée. Je crains moins ailleurs le courage effréné des troyens qui inondent notre camp ; nos braves guerriers y balanceront leurs assauts : mais je tremble qu'ici nous ne recevions un échec funeste, ici où plein de rage, aussi terrible que la foudre, Hector conduit l'attaque, lui qui se vante d'être issu du grand Jupiter. Cependant si quelque dieu vous engageait à lui opposer votre audace, et à réveiller celle de vos troupes, vous pourriez encore, malgré toute sa furie, l'écarter de nos vaisseaux, dût le maître de l'olympe le pousser au combat.

Il dit, et de son sceptre il touche les deux guerriers. Une force divine se répand dans

tous leurs membres ; leurs pieds sont plus légers, leurs mains plus vaillantes. Aussitôt le dieu des mers s'éloigne avec l'impétuosité de l'épervier aux ailes rapides, qui de la cime escarpée d'un haut rocher fond sur sa proie volant dans la plaine.

Le fils agile d'Oïlée aperçoit ce prodige ; et se tournant vers le fils de Télamon : Ajax, dit-il, ce n'est point là Calchas, l'interprète du vol des oiseaux : mais l'un des habitans des cieux a pris la forme de cet augure vénérable pour nous encourager à la défense des vaisseaux ; je l'ai reconnu, comme il s'éloignait, à sa démarche, aux traces de ses pas : envain les immortels veulent nous dérober leur présence. Mon cœur, animé d'une ardeur plus vive, ne respire plus que les périls ; mes pieds m'entraînent dans la mêlée, mes mains sont impatientes de combattre.

Je sens aussi, répartit le fils de Télamon, mes mains guerrières s'agiter autour de ma lance, mon courage s'embraser, mes pieds me précipiter au combat. J'aspire à soutenir seul l'attaque de l'indomptable Hector. Ainsi s'entretenaient ces deux guerriers, remplis du feu que ce dieu vient de répandre dans leur ame.

Cependant Neptune court ranimer les derniers rangs des grecs, qui reprenaient haleine près des vaisseaux. Leurs membres étaient accablés de fatigue, et leur esprit était plongé dans une amère douleur à l'aspect des troyens qui venaient de franchir en tumulte le rempart élevé; l'œil attaché sur eux, ils versaient des larmes, et ne se flattaient plus d'échapper à la mort. Mais le dieu des mers, se montrant à leurs regards, enflamme sans peine ces fortes phalanges. Il va trouver Teucer, Léite, le héros Pénélée, Thoas, Déipyre, Mérion et Antiloque, nourris dans les hasards; et il leur adresse rapidement ces paroles:

O honte! ô fils de la Grèce, à la fleur de l'adolescence! Si vous combattez, je n'en doute point, nos vaisseaux sont en sûreté; mais si vous vous dérobez aux périls, voici le jour où nous serons exterminés par les troyens. Ciel! quel est le prodige inoui que j'aperçois, qui m'indigne, auquel je ne me serais jamais attendu! Les troyens s'approchent aujourd'hui de nos vaisseaux. Naguère, semblables à des cerfs tremblans, la proie des loups ou des léopards, et qui, errant dans les forêts d'un pas timide, fuient les combats, ils n'osaient soutenir notre attaque impétueuse:

maintenant, loin de leur ville, enhardis par la faiblesse du chef et plus encore par la nonchalance des grecs qu'il a irrités, ils combattent devant nos vaisseaux; et le soldat, au lieu de les défendre, s'y laisse immoler. Mais s'il est vrai qu'Agamemnon ait abusé de sa puissance en traitant avec ignominie le valeureux Achille, nous est-il permis d'abandonner le combat? Hâtons-nous d'effacer cette honte; les ames généreuses corrigent promptement leurs erreurs. Vous ne pouvez sans opprobre renoncer à votre gloire, vous tous les plus vaillans de l'armée. Je ne me courrouce point contre le lâche qui fuit le péril; mais je suis enflammé d'indignation contre vous jusqu'au fond de l'ame. O guerriers amollis! vous allez par cette indolence aggraver le poids accablant de vos disgraces. Que chacun réveille en soi les sentimens de l'honneur et de la honte. Il se livre le plus terrible combat: Hector attaque vos navires; plein d'un courage féroce, il a forcé les portes et leurs énormes barrières.

Ainsi Neptune enflamme les grecs. On voit se rallier autour des deux Ajax leurs phalanges intrépides, dont l'ordre eût étonné et Mars, et Pallas qui excite les peuples aux

combats. Les plus vaillans, placés à la tête de la cohorte, attendent les troyens et le redoutable Hector : les javelots soutiennent les javelots, les boucliers appuient les boucliers, les casques joignent les casques, le soldat touche le soldat, et sur les cônes radieux et menaçans se confondent les aigrettes flottantes ; tant ils ont serré leurs rangs.

Ils marchent à l'ennemi, balançant leurs javelots d'une main hardie, et brûlant de combattre. Mais les troyens nombreux commencent la charge, précédés d'Hector volant à l'attaque. Tel qu'un roc funeste dans sa chute, qui, arraché, par un torrent enflé de longues pluies, du sommet sourcilleux d'une montagne, descend à bonds élevés, fait retentir sous lui la forêt, et roule incessamment jusque dans la plaine, où il s'arrête malgré sa course précipitée : tel Hector, semant toujours le carnage, menaçait de parvenir, sans obstacle, jusques aux tentes et aux vaisseaux qui bordent la mer, lorsque, tombant sur ces phalanges serrées, il s'arrête au milieu de ce choc, et se consume, pour les rompre, en vains efforts. Les grecs le frappant de leurs glaives et de leurs javelots, le repoussent loin de leurs cohortes. Il recule assailli de toutes

parts; et adressant aux siens une voix terrible : Troyens, s'écrie-t-il, guerriers de Lycie, et vous nés pour braver l'ennemi, dardaniens, soyez inébranlables : quelque serré que soit le carré formidable de ces légions, elles ne soutiendront pas long-tems mon attaque; elles seront mises en fuite par cette lance, s'il est vrai que le plus puissant des dieux, l'époux tonnant de Junon, m'excite au combat.

Ce discours provoque leur ardeur guerrière. Parmi eux le fils de Priam, Déiphobe, poussé par le désir de la gloire, sort des rangs, tenant devant lui son bouclier, à l'ombre duquel il s'avance d'un pas agile. Mérion dirige contre lui sa pique, frappe le bouclier, peau luisante des taureaux; mais, loin de le percer, la longue pique se rompt près du fer. Déiphobe, redoutant l'arme d'un tel adversaire, tenait son bouclier éloigné de son sein. Mérion rentre dans sa troupe, outré de se voir privé à-la-fois et de la victoire, et de sa pique qu'il a brisée, et il court le long des vaisseaux chercher dans sa tente un javelot plus formidable.

Cependant on combat, et des cris épouvantables s'élèvent dans les airs. Teucer,

digne fils de Télamon, triomphe du vaillant Imbrius issu de Mentor, possesseur de riches haras. Ce guerrier, avant l'arrivée des grecs, habitait Pédase, avec Médésicaste son épouse, née des amours de Priam: mais, dès que leurs rapides vaisseaux parurent devant Troie, il y vola pour la défendre; et s'y distinguant par sa valeur, il demeurait dans le palais du roi, qui le chérissait comme ses propres fils. Teucer lui plonge son javelot sous l'oreille, le retire: le guerrier tombe. Ainsi qu'un jeune frêne, sur le sommet d'une montagne qui domine sur l'horizon, est abattu par l'acier tranchant, et penche vers la terre son tendre feuillage; tel Imbrius est renversé avec ses riches armes, qui rendent un son terrible. Teucer accourait, impatient de s'en emparer, lorsqu'Hector lance son javelot contre le guerrier ardent, qui, l'ayant aperçu, se détourne et l'évite: le javelot perce le sein d'Amphimaque, qui, né de Ctéate et petit-fils d'Actor, courait aux combats; il tombe couvert de ses armes retentissantes. Hector volait pour ravir le casque aux tempes du magnanime Amphimaque; mais, au milieu de ce vol impétueux, Ajax, à son tour, lui lance sa pique: il ne peut blesser le héros, garanti par son armure, hérissé

de l'airain formidable ; la pique frappe le globe du bouclier, et repousse avec force Hector, qui abandonne les deux cadavres. Alors ils sont enlevés par les grecs : Stichius et Ménesthée, chefs des athéniens, se rendent, avec le corps d'Amphimaque, vers leurs troupes; et les deux Ajax, pleins d'intrépidité, s'emparent d'Imbrius, semblables à deux lions, qui, arrachant une biche à la dent aiguë d'une meute furieuse, courent à travers les épaisses bruyères, la portant loin de terre dans leur gueule cruelle : ainsi ces guerriers, élevant le corps de leur ennemi, l'emportent, le dépouillent de son armure, et le fils d'Oïlée lui sépare la tête du cou encore tendre. Courroucé du trépas d'Amphimaque, il la jette comme un globe roulant au milieu des troyens; elle tombe dans la poussière aux pieds d'Hector.

Le dieu des mers, irrité qu'Amphimaque, descendu de lui, ait péri dans le feu du combat, court le long des tentes exciter les grecs au carnage, résolu de faire ruisseler le sang des troyens. Il rencontre le brave Idoménée qui venait de quitter un ami atteint d'une blessure dangereuse, et emporté hors de la mêlée par ses compagnons; le roi de Crète

l'avait remis aux soins des enfans d'Esculape, et il sortait de sa tente d'un pas rapide, désirant aller encore à la rencontre des périls. Neptune ayant pris les traits et la voix du fils d'Andrémon, Thoas, qui régnait dans l'Etolie sur tout le territoire de Pleurone et sur les murs élevés de Calydon, et que l'on révère comme une divinité, lui parle en ces mots : Idoménée, chef des crétois, que sont enfin devenues les menaces que les grecs adressaient si hautement aux troyens ?

O Thoas, répondit Idoménée, autant que je puis le connaître, aucun de nous en ce jour n'est coupable ; nos cœurs ne sont ni glacés par la crainte, ni amollis par l'indolence ; personne, parmi nous, ne cherche à dérober sa tête au trépas : mais le fils terrible de Saturne voit avec une satisfaction cruelle les grecs ensevelis sans gloire, loin de leur patrie, sur ces bords. Thoas, toi qui montrais auparavant un courage si ferme, toi qui sans cesse exhortais ceux dont tu voyais le zèle se ralentir, ne laisse pas, en ce danger pressant, éteindre ton ardeur, et cours animer chacun de nos combattans.

Idoménée, répartit Neptune, si dans ce jour quelqu'un abandonne le combat par

lâcheté, puisse-t-il ne revenir jamais d'Ilion, et servir de pâture et de jouet aux animaux sur ce rivage! Va prendre tes meilleures armes, et viens promptement me rejoindre; concertons nos desseins : si tu associes ta valeur à la mienne, peut-être serons-nous de quelque secours à nos troupes. Les efforts réunis, même des moins braves, ont de puissans effets : et nous, nous avons toujours affronté les plus vaillans adversaires.

En disant ces mots, le dieu se replonge au milieu des combattans. Idoménée, arrivé dans sa tente, revêt sa formidable armure, et se précipite sur les pas de Neptune, semblable à la foudre que le fils de Saturne lance de l'olympe en feu, signe effrayant qui trace de longs sillons de lumière; ainsi l'airain dont ce chef est couvert brillait dans sa course rapide.

Idoménée n'était pas éloigné de sa tente lorsqu'il rencontra son fidèle Mérion qui venait y chercher une lance : Fils de Molus, lui dit-il, toi qui voles toujours aux périls, toi le plus cher de mes amis, pourquoi abandonnes-tu l'ardente mêlée? serais-tu blessé? porterais-tu encore le trait douloureux dans la plaie? ou viendrais-tu me donner quelque

avis ? Tu le vois, je n'aspire pas à me reposer, mais à combattre.

Chef des braves crétois, répondit Mérion, je vais dans ta tente prendre une lance, s'il t'en reste encore. J'ai brisé la mienne contre le bouclier de l'audacieux Déiphobe.

Va, répartit le roi, tu trouveras dans ma tente vingt lances troyennes qui décorent la cloison, dépouilles de ceux que j'ai immolés. Car je combats toujours l'ennemi de près; aussi possédé-je un grand nombre de javelots, de boucliers, de casques et de cuirasses éclatantes.

J'ai comme toi, dans ma tente, reprit Mérion, un grand nombre de dépouilles troyennes; mais elle est trop éloignée pour y chercher un javelot. Je ne crois pas avoir oublié non plus les leçons de la valeur, et l'on me voit toujours au premier rang dans les champs glorieux où s'allume la fureur martiale. Je puis, en suivant cette ardeur, échapper aux regards des autres grecs; tu dois la connaître.

Je sais quelle est ta valeur, répond Idoménée; pourquoi me tenir ce discours? C'est dans une embuscade que le courage se montre dans tout son lustre, et qu'on distingue d'a-

bord la bravoure de la timidité : le lâche y change à tout moment de couleur, il ne peut rester debout ni tranquille, ses genoux s'affaissent ; incliné sur ses pieds, et la mort devant les yeux, son cœur palpite avec force et ses dents s'entre-choquent : le vaillant, depuis qu'il s'est déterminé à occuper ce poste, conserve la même couleur, ressent peu de trouble, et ne peut attendre l'instant de se jeter dans l'ardente mêlée. Si nous tous qui avons le plus de bravoure, nous étions choisis pour une telle entreprise, aucun de nous ne t'accuserait de manquer d'audace. Que tu sois atteint d'un trait ennemi, il ne te frappera pas le dos, mais le sein, et il te rencontrera lorsque tu t'élanceras aux premières lignes des combattans. Mais de peur d'encourir le blâme, ne prolongeons point de semblables discours, ainsi que des hommes vains ; cours dans ma tente t'armer d'une forte lance.

Mérion vole dans la tente, saisit un javelot, et, brûlant d'ardeur, a rejoint Idoménée. Comme le dieu de la guerre marche au combat, accompagné de son rejeton la Terreur, qui, animée de force et d'audace, épouvante l'ame la plus intrépide ; armés, ils accourent du fond de la Thrace contre les peuples d'E-

phyre ou contre les magnanimes phlégyens; implorés par les deux partis, ils n'accorderont qu'à l'un d'entr'eux la victoire: tels Idoménée et Mérion, chefs des cohortes, marchent au combat couverts de l'airain flamboyant.

Mérion prenant la parole: Fils de Deucalion, dit-il, de quel côté veux-tu pénétrer dans la mêlée? soutiendrons-nous l'aile droite, ou le centre, ou l'aile gauche des combattans? car c'est là sur-tout que les grecs ont le plus pressant besoin de notre secours.

D'autres guerriers, répondit Idoménée, défendent le centre; les deux Ajax, et Teucer le plus adroit des grecs à lancer la flèche, exercé aussi à combattre de près. Quelle que soit la vaillance d'Hector, ils sauront lui résister; dût-il tomber sur eux avec toute sa furie, il lui sera difficile de triompher de leur courage et d'embraser les vaisseaux, à moins que Jupiter lui-même n'y jette une torche ardente. Ajax, né de Télamon, ne cédera point la victoire à un mortel nourri du fruit de Cérès, pénétrable aux coups de l'airain et succombant au choc de pierres énormes; dans les combats de pied-ferme, il ne reculerait pas même devant le terrible Achille,

inférieur à lui dans l'impétuosité de la poursuite. Marchons donc vers l'aile gauche, et sachons si quelque guerrier triomphera de nous, ou s'il nous couronnera de gloire.

Il dit, et Mérion porte ses pas où son chef lui ordonne de le suivre. A peine les troyens ont-ils vu Idoménée, semblable à la flamme, et à côté de lui son écuyer chargé d'armes redoutables, que, s'exhortant les uns les autres, ils s'avancent et réunissent contre eux tous leurs efforts : les deux partis se mêlent, et le combat est quelque tems en équilibre près des navires. Ainsi que, dans ces jours brûlans où les routes sont couvertes d'un sable aride, des tourbillons se confondent avec des sifflemens aigus, élèvent et arrêtent dans les airs un nuage immense de poussière; ainsi fondent à-la-fois l'un sur l'autre ces combattans enflammés du désir de s'immoler dans la mêlée. Le champ meurtrier de la bataille est hérissé de longs javelots qu'ils ont enfoncés dans le sein de leurs ennemis; l'œil ne peut soutenir l'éclat des flammes qui jaillissent des casques polis, des cuirasses et des boucliers de ces guerriers qui s'entre-choquent. Celui qui verrait sans trouble ce formidable combat, aurait l'ame la plus intrépide.

Les deux fils puissans de Saturne, divisés d'intérêt, ont allumé dans le cœur de ces héros cette rage fatale. D'un côté, Jupiter favorise Hector et les troyens, non qu'il veuille perdre entièrement les grecs devant Ilion, mais pour honorer avec éclat Thétis et son magnanime fils. De l'autre, Neptune, sorti secrètement des ondes écumeuses, enflamme les grecs par sa présence, touché de leur défaite, et saisi d'indignation contre le maître des dieux. Quoique leur origine soit la même, Jupiter a vu le premier le jour; sa science est plus vaste et plus profonde. Aussi Neptune n'ose-t-il secourir ouvertement les grecs; mais il les encourage sous une forme mortelle. Ces dieux tirent tour-à-tour à eux la chaîne funeste de la discorde et des combats, dont ils ont environné les deux peuples, chaîne qu'on ne peut ni détacher, ni rompre, et qui fut la perte d'une foule de guerriers.

Idoménée, à demi-blanchi par les ans; exhorte les grecs, et s'élançant au milieu des troyens, les met en fuite, et ravit le jour au fier Othryonée, qui, attiré par le bruit de cette guerre, était nouvellement venu de Cabésus dans Ilion. Il avait demandé à Priam Cassandre la plus belle de ses filles. Au lieu

d'offrir les dons accoutumés, il s'était engagé à l'entreprise pénible de repousser les grecs loin des bords de Troie ; et le vieillard lui avait promis de contenter ses vœux. Animé par cette promesse, il combattait, lorsque le javelot d'Idoménée frappe le guerrier marchant d'un pas superbe, et s'enfonce à travers sa forte cuirasse au milieu des entrailles. Il tombe avec un bruit terrible, et le vainqueur lui fait entendre cette raillerie amère : Othryonée, je te déclare le premier des mortels, si tu remplis tous les engagemens que tu as pris avec Priam, qui, de son côté, t'a promis sa fille. Nous formerons, si tu le veux, un même accord, et nous te donnerons la plus belle des filles d'Atride, que nous ferons venir d'Argos pour t'épouser, si tu nous aides à détruire les remparts d'Ilion. Suis-nous, pour que nous dressions dans notre camp les conditions de cette alliance : nous nous piquons aussi d'être des pères généreux. Il dit, et entraînait le corps d'Othryonée à travers les combattans.

Voulant le venger, Asius s'avance à la tête de son char ; son écuyer était attentif à le conduire sur ses pas, et les coursiers ardens soufflaient à ses épaules. Plein de fureur, il est près de frapper Idoménée, qui le pré-

vient, et lui portant son javelot sous le menton, l'enfonce dans la gorge. Asius tombe comme un chêne, ou un peuplier, ou un pin superbe, que des artisans, sur le sommet d'une montagne, abattent de leurs haches tranchantes, pour former un navire; tel ce guerrier est étendu devant son char, grinçant des dents, pressant de ses mains la poussière ensanglantée. Son écuyer éperdu ne peut plus rappeler son courage, n'ose pas même tourner ses coursiers pour échapper à l'ennemi; lorsqu'Antiloque le perce de sa pique à travers la cuirasse d'airain qui ne peut le garantir de la mort; il roule du beau char en expirant; et le fils du magnanime Nestor conduit les coursiers au milieu des phalanges grecques.

Irrité de la mort d'Asius, Déiphobe s'avance vers Idoménée, et lance son javelot. Idoménée, l'ayant aperçu, évite le coup, se baisse et se courbe derrière son vaste et solide bouclier qui retentit effleuré par l'airain rapide. Déiphobe ne l'a pas fait voler en vain de sa main guerrière; il frappe le roi Hypsénor, fils d'Hippase, et lui perçant le foie, le renverse au même instant. Asius, s'écria Déiphobe d'une voix triomphante, n'est pas couché parmi les morts sans être vengé; en

descendant aux portes redoutables et éternelles des enfers, il se réjouira d'être accompagné d'une telle ombre.

A ce discours les grecs sont frappés de consternation ; le brave Antiloque sur-tout est ému jusqu'au fond de l'ame. Mais, quelle que soit sa douleur, il n'abandonne pas le corps de son ami : il accourt, et le couvre de son bouclier, tandis que deux des plus chers compagnons d'Hypsénor, Mécistée, fils d'Echius, et le noble Alastor, le portent vers sa tente en poussant des gémissemens lugubres.

Cependant Idoménée ne laissait pas ralentir son courage ; il désirait toujours ou d'environner quelqu'un des troyens de la sombre nuit du trépas, ou de faire retentir la terre de sa propre chûte, pourvu qu'il sauvât les grecs de leur ruine. Il marche contre le héros Alcathoüs, fils chéri d'Æsyète que favorisa Jupiter. Gendre d'Anchise, il avait épousé l'aînée de ses filles, Hippodamie, qui, adorée de son père et de sa mère dans leur palais, surpassait toutes ses compagnes par sa prudence, par sa beauté et par l'industrie de ses mains, qualités qui lui donnèrent pour époux l'homme le plus illustre qu'eût Troie dans sa vaste enceinte. Neptune fait triompher Ido-

ménée de ce guerrier, répand un nuage épais sur ses yeux perçans, et enchaîne ses membres pleins de grâce et de souplesse : Alcathoüs ne peut ni reculer ni s'incliner pour éviter le péril ; immobile comme une colonne ou comme un arbre qui déploie un immense feuillage, il est frappé de la pique du roi de Crète, à travers la cuirasse d'airain qui jusqu'alors l'avait garanti du trépas ; maintenant, déchirée par le coup, elle rend un son rauque et sourd. Il tombe avec un bruit énorme, le fer plongé dans son cœur, qui, palpitant, fait trembler la pique jusqu'à ce qu'enfin elle ait perdu la furie de Mars dont elle était animée.

Alors Idoménée se glorifiant sans frein : Déiphobe, dit-il à haute voix, toi qui éclates en vaines bravades, ne conviendras-tu pas que c'est assez d'immoler trois victimes pour un seul guerrier ? Approche, viens toi-même à ma rencontre, valeureux combattant : apprends que c'est la race de Jupiter que signale ici mon courage. Il donna le jour à Minos, cet appui de la Crète, duquel descendit le fameux Deucalion qui me fit naître pour régner sur les peuples nombreux de cette île immense ; et mes vaisseaux m'ont porté main-

tenant sur ces bords pour ta perte, pour celle de ton père et d'une foule de troyens.

Il dit; et Déiphobe délibère s'il appellera l'un de ses plus intrépides compagnons, ou s'il tentera d'attaquer seul un tel combattant. Il se détermine à se rendre vers Enée, qu'il trouve derrière les rangs. Ce héros, célèbre par sa valeur, était toujours irrité contre Priam, qui ne l'honorait pas au gré de ses désirs. Enée, chef des troyens, lui dit rapidement Déiphobe, s'il est des liens que tu respectes, apporte quelque secours à l'époux de ta sœur; suis-moi, n'abandonnons pas à l'ennemi les restes d'Alcathoüs qui éleva ton enfance dans son palais; le javelot terrible d'Idoménée vient de l'immoler.

A ces mots Enée, vivement ému, marche contre le roi de Crète, et, plein d'ardeur, ne songe plus qu'à combattre. Idoménée n'a point recours à la fuite comme un enfant timide; il reste à son poste de pied ferme, tel que sur une montagne un vieux sanglier, connaissant sa force, attend en un lieu désert la bruyante arrivée des chasseurs; son poil se hérisse sur son dos, ses yeux dardent des flammes, il aiguise ses défenses, impatient de repousser et les chasseurs et leur meute: ainsi Idomé-

née, sans reculer, voit le fils d'Anchise voler aux combats. Il appelle à haute voix les siens à son secours, arrêtant l'œil tour-à-tour sur Ascalaphe, Apharée, Déipyre, Mérion et Antiloque, exercés à lutter contre les périls. Accourez, mes amis, leur dit-il; venez me défendre: j'ai seul à soutenir l'attaque d'Enée qui se précipite contre moi; ses coups ravagent les rangs, et, ce qui anime la valeur, il est dans la vigueur de la jeunesse. Si, dans le feu qui m'embrase, j'étais comme lui à la fleur de l'âge, nous déciderions bientôt seuls qui de lui ou de moi remporterait une gloire éclatante.

Aussitôt tous ces guerriers, comme s'ils n'avaient qu'une même ame, s'avancent, le bouclier incliné sur leurs épaules. Enée appelle aussi du secours, portant ses regards sur Déiphobe, Pâris, et le noble Agénor, placés, ainsi que lui, à la tête des troyens. Leurs bataillons arrivent, comme des troupeaux suivent un belier qui les conduit des pâturages aux bords d'un ruisseau; à cet aspect le cœur du berger éprouve un tressaillement de joie: telle est la joie d'Enée lorsqu'il voit ces bataillons marcher sur ses pas. Les troupes, armées de javelots, s'échauffent

au combat autour du corps d'Alcathoüs ; le fer des guerriers se frappant dans la mêlée, retentit sur leur sein avec un bruit épouvantable. Deux héros distingués parmi tous ces combattans, Enée et le roi de Crète, tels que les dieux de la guerre, brûlaient sur-tout de se porter l'un à l'autre le coup mortel. Le fils d'Anchise lance son javelot contre son assaillant, qui l'évite ; et le trait, parti vainement d'une main vigoureuse, s'enfonce dans la terre et tremble. Idoménée frappe Œnomaüs au creux de la cuirasse, et lui perce les entrailles, qui soudain se répandent ; le guerrier abattu serre le sable de sa main mourante. Le roi retire sa longue lance du cadavre ; mais, pressé de tous côtés par les traits, il ne peut le dépouiller de son armure. Il n'avait plus la vigueur avec laquelle il s'élançait autrefois pour reprendre son javelot, ou pour échapper à celui de l'ennemi ; habile encore à repousser la fatale mort en combattant de pied ferme, il ne pouvait plus se retirer avec célérité hors de la mêlée. Déiphobe, qui le voit s'éloigner à pas lents, lui lance son javelot, enflammé contre lui d'une haine ancienne. Mais il le manque encore ; et atteignant Ascalaphe, fils de Mars, le rapide

javelot perce l'épaule du guerrier, qui tombe, et imprime sa main dans la poussière. Ce dieu féroce, assis sur des nuages d'or au sommet de l'olympe avec les autres immortels qui n'osaient participer au combat, ignore que son fils vient d'être couché dans la plaine sanglante.

C'est maintenant autour du corps d'Ascalaphe que s'allume le carnage. Déiphobe lui enlevait un casque brillant, lorsque Mérion s'élance avec fureur, et de son javelot l'atteint au bras; le casque oblong tombe de la main du guerrier, frappe la terre, et retentit avec éclat. Mérion s'élance une seconde fois, comme un vautour, arrache son pesant javelot, et se retire au milieu de ses compagnons. Polite jetant ses bras autour de son frère Déiphobe, le conduit hors de la furieuse mêlée, jusqu'à ses coursiers rapides placés derrière les rangs avec leur conducteur et leur char: ils le ramènent dans Troie, accablé de douleurs cuisantes, poussant de profonds gémissemens; le sang ruisselait de sa plaie récente le long de sa main.

Cependant l'on combat, et il s'élève un tumulte épouvantable. Enée accourt, plonge sa pique dans la gorge du fils de Calétor, Apha-

rée, qui s'avançait contre lui; sa tête avec son casque s'incline, suivie du bouclier, et les ombres fatales de la mort l'environnent. Antiloque apercevant Thoon qui se tournait pour fuir, vole à lui, le frappe, et lui coupe la veine qui s'étend le long du dos jusqu'à la tête; le guerrier tombe à la renverse dans le sable tendant les bras à ses compagnons. Antiloque se précipite sur lui; et portant l'œil de tous côtés, il lui enlève son armure. Aussitôt les troyens l'entourent, et percent à l'envi son large bouclier: mais ils ne peuvent même effleurer du fer cruel le jeune Antiloque; Neptune défend les jours du fils de Nestor au milieu de tant de traits. Ce guerrier, toujours dans les périls, marche au sein des bataillons ennemis; son javelot, loin d'être immobile, s'agite dans sa main avec force, et il brûle ou de le lancer, ou de frapper de près son ennemi. Comme il se livrait à cette ardeur dans la mêlée, il est aperçu d'Adamas, fils d'Asius, qui, se jetant sur lui, perce le globe de son bouclier. Mais le dieu des mers ne lui permettant pas d'immoler Antiloque, rompt la pique: la moitié, semblable à un pieu durci aux flammes, demeure engagée dans le bouclier, et l'autre moitié tombe à

terre. Adamas se retirait pour éviter le trépas : Mérion le suit, et lui enfonce sa pique sous le nombril, où les atteintes de Mars sont fatales aux malheureux mortels ; c'est-là qu'il le frappe. Son ennemi terrassé se débat en palpitant autour de la pique, comme, dans les montagnes, un taureau entraîné par les bergers qui l'ont chargé de liens ; ainsi il se débat. Mais il ne lutte pas long-tems contre la mort : Mérion accourt, arrache son javelot ; et les yeux d'Adamas s'obscurcissent.

Hélénus, de son glaive énorme, forgé dans la Thrace, décharge un coup violent sur la tempe du brave Déypire, brise le casque, qui saute loin d'eux à terre, et que relève quelqu'un des grecs qui le voit rouler entre les pieds des combattans : la nuit de l'Erèbe l'environne. La douleur pénètre l'ame de Ménélas. Il s'avance contre le héros avec une voix menaçante, il agite sa lance ; Hélénus courbe son arc : ils accourent avec une égale ardeur, impatiens de lancer l'un son javelot, l'autre sa flèche. Le fils de Priam atteint Ménélas au creux de la cuirasse, mais la flèche est repoussée et s'envole. Comme dans une aire spacieuse, on voit les noires fèves ou les pois rejaillir du large van au choc de celui

qui le secoue et au souffle impétueux de l'air; ainsi le trait vole loin du noble Ménélas. Ménélas perce aussitôt de sa lance la main de son ennemi, et l'attache à l'arc dont elle était armée. Hélénus se rend au milieu de sa troupe, se dérobe au trépas, traînant de sa main suspendue la lance pesante. Le magnanime Agénor, l'ayant retirée, bande la blessure avec une fronde, tissu ferme d'une toison, et que son écuyer portait à ses côtés.

Mais Pisandre marche avec audace vers le héros triomphant: un noir destin le pousse à ta rencontre, ô Ménélas, pour être vaincu dans ce combat terrible. Lorsqu'ils sont en présence, Ménélas porte d'abord un coup inutile; le javelot se détourne: Pisandre atteint le bouclier du roi de Sparte, sans pouvoir en percer l'airain; le vaste bouclier résiste, le bois du javelot se rompt. Cependant son cœur se livrait à des transports de joie; il se flattait d'avoir remporté la victoire; quand Ménélas, tirant son épée étincelante, s'élance sur lui: aussitôt Pisandre saisit sous son bouclier sa hache d'airain, embellie d'un long manche d'olivier poli; ils s'attaquent en même-tems. Pisandre dirige son coup sur le casque de son ennemi près des crins épais du

panache ; Ménélas frappe au bas du front le guerrier qui vient l'assaillir : l'os se rompt avec fracas, ses yeux sanglans roulent dans la poussière ; son corps fléchit, il tombe. Le roi lui pressant du genou le sein, lui ravit ses armes, et s'applaudit en ces mots de sa victoire :

C'est ainsi que vous abandonnerez enfin les vaisseaux des grecs valeureux, troyens perfides, insatiables de combats ! C'est peu, ô race injuste, arrogante, c'est peu de l'outrage et de la trahison dont vous vous êtes rendus coupables envers moi, sans craindre le courroux terrible de celui qui fait éclater son tonnerre, de Jupiter vengeur de l'hospitalité, qui réduira un jour en cendres votre ville superbe; c'est peu de m'avoir ravi, sans que nous vous eussions provoqués à cette insulte, mon épouse et mes trésors, après avoir été reçus par elle sous notre toit : vous êtes encore dévorés du désir de livrer aux flammes nos vaisseaux qui ont volé sur les mers, et d'exterminer tous les héros de la Grèce ! Mais quelle que soit la fureur qui vous précipite aux combats, elle sera tôt ou tard réprimée. Grand Jupiter, ta sagesse est supérieure à celle des mortels et des dieux ; cependant tu autorises

ces attentats, tu favorises un peuple pervers, dévoué à la violence, aux forfaits, et qui ne se plaît que dans la guerre, ce fléau barbare des humains! Quoi! les plus doux plaisirs, le sommeil, l'amour, le chant flatteur et la noble danse, ces plaisirs où l'on se livre souvent avec plus d'ardeur encore qu'aux combats, nous font éprouver enfin de la satiété, et les troyens ne se lasseront jamais de carnage!

En disant ces mots, il s'empare des armes sanglantes du guerrier, et les remet entre les mains de ses compagnons; il reporte ses pas au plus fort de la mêlée. Le fils du roi Pylæmènes, Harpalion, court l'attaquer: il était venu sur les traces de ce père chéri combattre devant Troie, et il ne retourna pas dans sa patrie. Il frappe en ce moment de sa pique le bouclier de Ménélas; et n'ayant pu le percer, il fuit dans les rangs pour échapper à la mort, jetant l'œil de tous côtés, craignant d'être atteint d'un fer ennemi, lorsqu'un trait lancé par Mérion le poursuit, le blesse au dos, pénètre sous l'os près de la vessie. Il tombe sur ses genoux; et rendant l'ame entre les bras de ses compagnons, il s'étend à terre comme un reptile, tandis qu'un sang noir coule de sa blessure et inonde le sable. Les

magnanimes paphlagoniens s'empressent à le placer sur son char, et le conduisent à Troie, plongés dans la douleur. Son père marche au milieu d'eux, versant un torrent de larmes; il n'a pas même eu la consolation de venger le trépas de son fils.

Pâris, lié par des nœuds d'hospitalité au malheureux Harpalion parmi les nombreux paphlagoniens, est vivement courroucé de ce trépas, et, dans l'ardeur de ce courroux, il tire une flèche. Il y avait dans les rangs ennemis un guerrier nommé Euchénor, fils du devin Polyide; aussi riche que vaillant, ses maisons s'élevaient dans Corinthe, et, lorsqu'il entra dans son vaisseau, il n'avait pas ignoré le sort fatal qui l'attendait devant Ilion; Souvent Polyide, vieillard dont l'œil pénétrait dans l'avenir, lui avait annoncé qu'il pouvait choisir ou de terminer sa carrière dans sa demeure par une maladie lente et cruelle, ou de tomber près des vaisseaux des grecs, sous les coups des troyens; il ne put supporter la pensée de subir à-la-fois la peine, prix de sa lâcheté, et les douleurs d'une longue maladie. La flèche de Pâris lui perce la gorge; soudain son ame s'envole, il est enveloppé de l'affreuse nuit du trépas.

Tandis que ces guerriers combattaient avec l'impétuosité des flammes, Hector, ce favori de Jupiter, ignorait qu'à l'aile gauche les grecs ravageaient ses cohortes, qu'ils étaient près de remporter la victoire, tant Neptune les animait et secondait leur courage; mais ce héros demeurait ferme sur le terrain où il avait franchi les portes et le mur, et rompu les rangs munis de boucliers. C'est-là que les vaisseaux d'Ajax et de Protésilas bordaient le rivage, où le rempart était le moins élevé, et où se réunissaient les hommes et les coursiers les plus vaillans: là les béotiens, les combattans d'Ionie aux robes flottantes, ceux de Locres, de Phthia, et les illustres épéens, soutenaient, sans pouvoir la repousser, l'ardente attaque d'Hector. L'élite des athéniens, conduite par Ménesthée, Phidas, Stichius, et le redoutable Bias, occupait le poste le plus avancé; les épéens avaient pour chefs le digne fils de Phylée, Mégès, Amphion et Dracius; tandis que les guerriers de Phthia étaient commandés par Médon et Podarcès infatigables dans les combats; Podarcès, né d'Iphiclus; Médon, fils naturel d'Oïlée et du même sang qu'Ajax; vivant à Phylacé, loin du lieu de sa naissance, pour avoir eu le malheur de ravir

le jour au frère d'Eriopis, épouse d'Oïlée : ces deux héros, à la tête des magnanimes guerriers de Phthia, combattaient pour les vaisseaux avec les béotiens.

Mais Ajax, fils agile d'Oïlée, ne s'éloigne pas un instant du fils de Télamon. Comme deux vigoureux taureaux, animés d'une ardeur égale, traînent la forte charrue dans une terre durcie par un long repos; des flots de sueur jaillissent autour de la racine de leurs cornes; ils ne sont séparés que par le joug luisant, et s'avancent le long des noirs sillons, déchirant profondément le sein de la campagne : ainsi ces deux guerriers, n'ayant qu'une même ame, unissent leurs travaux. Le grand Ajax est suivi d'une troupe nombreuse et vaillante, qui reçoit son bouclier, quand il est épuisé de fatigue et inondé de sueur. Les locriens, non exercés aux combats où l'on attend l'ennemi de pied ferme, ne marchent point sur les pas du noble fils d'Oïlée; leurs fronts ne sont pas couverts de casques pesans et chargés de longs panaches; leurs bras ne portent point de boucliers ni de frênes formés en javelots. Ils sont venus devant Ilion, se confiant dans leur arc et dans leur fronde, dont ils lancent une grêle

de traits et de pierres, et rompent les phalanges. Ainsi, tandis que les premiers, revêtus d'une superbe armure, combattaient de près les troyens et résistaient même au choc d'Hector étincelant d'airain; ceux-ci, placés derrière eux, ne cessent de fendre l'air de leurs traits, portent le désordre dans les rangs ennemis, qui voyaient déjà s'évanouir leur ardeur guerrière. Les troyens allaient être repoussés avec une terrible perte, loin des tentes et des vaisseaux, jusque dans la haute citadelle d'Ilion, si Polydamas n'eût adressé ces mots au vaillant Hector:

Hector, n'écouteras-tu jamais nos avis? parce que les dieux t'ont distingué par l'éminence de ta valeur, penses-tu nous surpasser tous en prudence? Tu ne peux réunir tous les dons: Jupiter accorde à l'un les vertus guerrières, à l'autre l'art de chanter, de tirer des sons de sa lyre, ou de cadencer des pas; il met dans le cœur d'un autre la sagesse, qui fait le bonheur des mortels, qui sauve les villes, et dont le sage connaît seul tout le prix. Souffre donc que je te propose le parti qui semble le plus utile. De tous côtés s'allume autour de toi le feu de la guerre: les troyens, après avoir franchi le rempart avec tant de

valeur, ou se retirent, quoique les armes à la main, ou, dispersés autour des vaisseaux, sont près d'être accablés par le nombre. Rassemble ici les chefs les plus intrépides; nous délibérerons avec rapidité s'il faut attaquer les vaisseaux dans l'espoir qu'un dieu propice couronnera nos efforts, ou songer à la retraite tandis que nous pouvons encore ramener nos troupes. Je crains que les grecs n'acquittent la dette immense qu'hier nos exploits leur firent contracter. Ils ont encore au milieu d'eux un guerrier terrible, qui ne pourra forcer plus long-tems son courage à renoncer aux combats.

Hector consent à prendre le parti le plus salutaire; et sautant de son char: Polydamas, s'écrie-t-il, retiens ici les plus vaillans, tandis que je vais m'opposer à l'ennemi et rallier nos troupes. Dès que je leur aurai donné mes ordres, tu me reverras auprès de toi. Il dit, et se précipite, en jetant de grands cris, entre les rangs des troyens et des alliés, semblable à une montagne dont la cime est couverte d'une neige éclatante.

A la voix d'Hector, tous les chefs accourent autour de Polydamas, soutien de la valeur. Mais le fils de Priam allait çà et là aux pre-

miers rangs, cherchant des yeux Hélénus, Déiphobe, Asius, Adamas, et d'autres chefs. Il se flatte en vain de les revoir tous : les uns, renversés par les coups des grecs devant les vaisseaux, avaient rendu le dernier soupir ; d'autres avaient été atteints de traits mortels en attaquant le rempart. Il rencontre à l'aile gauche Pâris encourageant les troupes et les animant au combat; et, dans le courroux qui l'anime, il l'accable de ces reproches : Funeste Pâris, toi dont la beauté fait tout l'ornement, guerrier livré aux femmes, séducteur, où sont Hélénus, Déiphobe, Asius fils d'Hyrtacès, et Adamas ? qu'est devenu Othryonée? Maintenant Troie entière s'écroule de son faîte élevé jusque dans un profond abîme; tu ne saurais échapper plus long-tems à ta perte.

C'est à tort qu'aujourd'hui tu me blâmes, répondit Pâris : j'ai quelquefois montré moins d'ardeur; mais Hécube, en moi, n'a pas mis au jour un lâche. Depuis le combat que tu as excité près des vaisseaux, je n'ai cessé d'attaquer l'ennemi. Les guerriers que tu me nommes sont victimes du trépas : Hélénus et Déiphobe seuls, garantis par Jupiter de la parque, sont rentrés dans Ilion, la main per-

osée d'énormes javelots. Conduis-moi où t'entraîne ton audace, je vole à l'instant sur tes pas; tu n'auras pas à désirer en moi plus de valeur, et je la signalerai autant que me le permettront mes forces. Quelque fier que soit notre courage, il n'est pas dans notre pouvoir de passer ce terme. Hector étant adouci par ce discours, ils se rendent où l'on combattait avec le plus de furie, où s'étaient rassemblés Polydamas, Cébrion, Phalcès, Orthéus, Polyphœtes, Palmys, et les fils d'Hippotion, Ascagne et Morys, qui, le jour précédent, étaient venus à leur tour de la fertile Ascanie pour secourir Priam, conduits par Jupiter aux combats.

Telles qu'un tourbillon impétueux, qui, né de la foudre de Jupiter, fond dans les campagnes, court se mêler à l'océan avec un tumulte horrible; les flots bouillonnans de la mer mugissante, enflés, blanchissans, se poussent l'un l'autre jusques au rivage : telles, parmi les troyens, les phalanges dont les armes jettent un vif éclat, suivent, pressent les phalanges sur les pas de leurs chefs. Hector les précède, pareil au formidable Mars, Hector fils de Priam, tenant devant lui son bouclier dont la surface est luisante, formé de peaux

nombreuses, et chargé d'un airain épais; autour de ses tempes s'agite son casque éblouissant. Il cherche de toutes parts à pénétrer dans les rangs ennemis, espère les mettre en fuite, s'avançant à l'ombre de ce bouclier: mais il ne peut répandre le trouble dans l'ame des grecs. Ajax, marchant à grands pas, ose le premier défier cet adversaire:

Approche, vaillant guerrier! pourquoi cherches-tu à épouvanter nos troupes? Expérimentés dans les combats, nous ne sommes domptés que par le bras de Jupiter, armé de verges dont il nous châtie. Tu te flattes de réduire nos vaisseaux en cendres: mais nous avons des mains valeureuses pour repousser ta furie; et avant que tes vœux soient comblés, ta propre ville, avec ses nombreux habitans, sera prise, ravagée par les grecs. Le tems n'est pas éloigné où tu supplieras toi-même, au milieu de ta fuite, Jupiter et tous les immortels, que les coursiers qui, la crinière éparse, te porteront dans Troie, à travers un nuage de poussière élevé sous leurs pas, devancent l'épervier dans leur vol rapide.

Pendant qu'il parlait, vole à sa droite un aigle planant dans les nues; tous les grecs font retentir leurs acclamations, enhardis par

cet augure favorable ; quand l'illustre Hector prenant la parole : Discoureur téméraire, vain géant, dit-il, d'où partent ces menaces ? Plût au ciel que, fils de Jupiter et de Junon, l'on m'accordât les honneurs que reçoivent Apollon et Minerve, comme il est certain que ce jour sera la perte entière de tous les grecs ! Et toi, tu seras couché dans la foule des morts, si tu oses attendre ma lance redoutable ; elle déchirera ton sein, et tu rassasieras de ta chair et de ton sang les animaux voraces de Troie, terrassé devant les vaisseaux des grecs.

En disant ces mots il s'avance à la tête de sa troupe. Elle le suit avec des cris furieux, que répète derrière eux toute l'armée. Les grecs, de leur côté, élèvent leurs voix terribles, et rappelant leur intrépidité, soutiennent, sans s'ébranler, le choc des plus hardis troyens. Ces cris des deux peuples fendent la voûte céleste, et parviennent jusques aux palais radieux de Jupiter.

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT TREIZIÈME.

### (Page 225. Il détourne ses yeux éclatans.)

Les mysiens d'Asie étaient descendus des mysiens de Thrace. Les HIPPOMOLGUES sont les scythes nomades, qui buvaient du lait de jument. J'ai suivi de bons interprètes pour le sens du mot ἀίσσω. Le poëte, en faisant reposer les yeux de Jupiter sur de plus doux tableaux, donne un moment de repos au lecteur.

### (*Ibid.* Mais Neptune n'épia point en vain.)

Cette armée s'étant rendue heureusement par mer devant Troie, Neptune paraissait devoir être leur dieu tutélaire. Clarke explique ainsi l'allégorie : les grecs, repoussés jusqu'aux bords de la mer, étaient forcés par cet élément à combattre.

### (*Ibid.* Sous les pieds immortels de Neptune qui s'avance.)

Ποσσὶν ὑπ' ἀθανάτοισι Ποσειδάωνος ἰόντος.

Le mot ἰόντος, QUI S'AVANCE, semble superflu, parce qu'Homère a déjà dit, IL DESCEND. Cette espèce de répétition, qui est propre à notre auteur, n'est pas

absolument nécessaire, mais elle rend la peinture plus animée. Pope y a fait attention.

Fierce as he past, the lofty mountains nod,
The forests shake : earth trembled as he trod,
And felt the footsteps of th' immortal god.
From realm ro realm three ample strides he took;
And, at the fourth, the distant Ægæ shook.

Les trois premiers vers sont admirables. Je ne sais si le quatrième, où il ajoute au texte d'Homère, FROM REALM TO REALM, « de royaume en royaume », n'allonge pas un peu une image que ce poëte présente d'une manière très-rapide. On voit dans Pope chaque pas de Neptune : dans Homère il semble que les trois premiers pas de ce dieu n'en soient qu'un seul, tant ils sont précipités.

On est surpris, comme Pope l'a déjà montré, que madame Dacier, dont la traduction passe pour si fidèle, ait mutilé cet endroit. C'est malgré moi que je relève ces négligences, et je me borne à en rapporter de tems en tems quelques exemples; car ce serait un travail trop long et trop fastidieux que d'en tenir un compte exact. Elle traduit ici : « Les montagnes et les forêts « tremblent sous ses pas; dans un moment il arrive à « la ville d'Aigues ». Ainsi elle omet cette vive peinture, IL FAIT TROIS PAS, et substitue une phrase languissante au tour le plus animé. Assurément Longin, qui a cité ce passage d'Homère comme un modèle du sublime, l'aurait trouvé détruit dans la traduction que je viens de citer.

On rapporte que Neptune avait un temple dans

Aigues, ville de l'Eubée. Wood, témoin des lieux mêmes, a tracé le détour que Neptune prend pour se cacher aux yeux de Jupiter.

## (Page 226. Il rase la plaine liquide.)

Il est impossible de ne pas sentir l'extrême rapidité des trois vers d'Homère, qui expriment le vol de Neptune sur les eaux :

. . . Manibusque omnes effundit habenas.
Cæruleo per summa levis volat æquora curru :
Subsidunt undæ, tumidumque sub axe tonanti
Sternitur æquor aquis. . . . . .
Tum variæ comitum facies, immania cete.
ÆNEID. LIB. V.

De bons critiques trouvent ici Homère supérieur à Virgile. Fénélon, au quatrième livre du Télémaque, a fait une belle imitation de cet endroit du poëte grec. Sa description est plus riche et plus détaillée : il représente le spectacle d'Amphitrite traînée par des chevaux marins, et se promenant sur les ondes. Ici Neptune est pressé d'arriver.

## (*Ibid.* Aux élans agiles.)

ὠκυπόδεσσι.

## (Page 227. Et vous serez le salut de l'armée.)

On a fort bien dit que rien n'était plus glorieux pour ces guerriers, et plus propre à enflammer leur courage.

que de leur faire entendre que leur défaite entraînerait celle de toute l'armée.

(Page 228. A sa démarche.)

Et vera incessu patuit dea.

ÆNEID. I.

(*Ibid.* Je sens aussi mes mains guerrières s'agiter autour de ma lance.)

Madame Dacier a supprimé cette forte image. On a demandé pourquoi Ajax fils d'Oïlée s'aperçoit le premier du changement opéré par Neptune. Eustathe répond que le grand Ajax était d'une compréhension lente, et que, naturellement plus vaillant que ce chef, il est le dernier à remarquer cet accroissement de courage.

(Page 231. Les javelots soutiennent les javelots.)

Concurrunt; hæret pede pes, densusque viro vir.

ÆNEID. LIB. X.

Croirait-on que madame Dacier ait inséré ici une comparaison dont il n'y a pas un mot dans Homère? « Comme les cimes touffues des arbres d'une forêt, « quand agitées du vent elles se mêlent et se con- « fondent. »

(*Ibid.* Il descend à bonds élevés, fait retentir sous lui la forêt.)

Pope fait très-bien sentir que la justesse et la beauté

frappantes de la comparaison n'ont été que faiblement imitées par Virgile au douzième livre de l'Enéide, et par le Tasse au dix-huitième de la Jérusalem délivrée.

## (Page 232. Et il court le long des vaisseaux.)

C'est la seule occasion, dans l'Iliade, où l'on voie un guerrier, après avoir brisé sa lance, en aller chercher une autre dans sa tente. Les grecs s'étant formés en phalanges pour repousser les troyens, Mérion devenait inutile dans un pareil combat sans le secours d'une lance. (Pope.)

La remarque de Pope est juste, mais cet endroit mérite quelque discussion. On voit dans Homère, quoique rarement, des chefs accompagnés d'un serviteur qui les décharge de tems-en-tems de leurs armes; mais d'ordinaire ce serviteur ne porte pas d'armes en réserve pour son maître. Les écuyers étaient eux-mêmes des guerriers distingués. Mérion n'était pas assurément un des moindres d'entr'eux, et il n'a personne auprès de lui qui puisse lui aller quérir une lance. La simplicité de ces mœurs est remarquable, ainsi que le peu d'ordre qui régnait dans une bataille. Tout cela devait bien les prolonger. On dira que Mérion aurait pu emprunter l'arme d'un soldat, auquel il aurait commis le soin dont il se charge ici lui-même. Mais nous voyons souvent que dans ces tems il y avait une grande différence d'arme à arme, et qu'on apportait une attention singulière dans leur choix; chacun pouvait seul juger de celles qui lui convenaient. Quand Achille a perdu ses armes, il dit qu'il ne peut combattre. C'est

qu'on employait alors dans les combats la force encore plus que l'adresse, qui aurait pu suppléer au défaut d'une bonne armure.

Homère paraît ne point se lasser à décrire des combats. Il y a des lecteurs que ces détails peuvent rebuter; mais il y en a d'autres qui jugeront qu'il n'est point de poëte qui ait su rendre ces descriptions plus intéressantes, et qui ait mieux réussi à les varier par la richesse des images et des épisodes. Tel est son feu, que l'on croit assister à ces combats, et que l'on pourrait ici appliquer ces vers de Lucrèce:

Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tuâ sine parte periculi.
LIB. II.

Quant aux épisodes, le genre des anciens combats, plus prolongés que les nôtres, permettait souvent à Homère de suspendre sa narration. Un poëte qui traiterait un sujet plus moderne, n'aurait pas le même avantage.

## (Page 234. La portant loin de terre.)

ὑψι ἐπὶ γαίης. Madame Dacier n'aurait pas dû omettre cette image qui peint le triomphe de ces guerriers.

## (*Ibid.* Qui venait de quitter un ami.)

On a fait voir qu'Idoménée sortait de la tente de cet ami, et courait dans la sienne prendre d'autres armes. Voici dans ce chant le second exemple d'un chef qui

s'écarte de son poste avant la fin du combat. L'art de la guerre était en son enfance. Telle était apparemment l'opinion avantageuse que l'on avait du courage de ces chefs, qu'on ne leur faisait point une loi expresse de ne pas s'écarter, tant on était sûr qu'ils ne saisiraient aucun prétexte pour fuir le péril. Plus on entrera dans la manière dont on combattait alors, moins l'on sera choqué de voir, au sixième chant, Hector abandonner la bataille pour un peu de tems. J'ajouterai ici à ce que j'ai déjà dit à ce sujet, qu'il aurait été indécent qu'Hector adressât à Pâris les reproches dont il l'accable, s'il avait pu lui-même en mériter pour s'être absenté du combat durant quelques momens. Quant à Idoménée, ni l'amitié ne serait aujourd'hui son excuse, ni le ralentissement du combat, dont Jupiter a détourné les yeux, suspendant la protection qu'il accordait aux troyens.

## (Page 237. J'ai comme toi dans ma tente.)

Madame Dacier condamne sans ménagement ces discours. C'est, je pense, la seule fois de sa vie qu'elle ait critiqué Homère; encore est-ce sur la foi d'Eustathe. Pope fait ici l'apologie du poëte grec: il montre qu'il s'agissait pour Mérion du point d'honneur; qu'Idoménée l'ayant blessé, était tenu à quelque réparation; et d'ailleurs que ces discours ne pouvaient occuper que deux ou trois minutes dans un tems où les Ajax réprimaient l'attaque d'Hector, et où, en général, le combat n'était pas fort opiniâtre. Idoménée s'aperçoit enfin lui-même qu'il s'arrête trop long-tems, et il rompt tout-à-

coup l'entretien. Les grecs, (je ne sais si la beauté de leur langue y a quelque part) ont goûté plus qu'aucune autre nation le plaisir de parler ; et Homère, qui paraît n'être rien moins qu'indifférent à ce plaisir, les a peints au naturel.

## (Page 238. Ressent peu de trouble.)

Plutarque a remarqué qu'Homère ne représente pas ici l'homme vaillant dénué de toute crainte, mais sachant la dompter. Ce poëte n'outre pas la nature. Pope ne l'a pas rendu fidèlement en cet endroit; car il peint le brave n'étant susceptible d'aucune appréhension :

. . . . Still dauntless, still the same,
Unchang'd his colour, and unmov'd his frame.

Madame Dacier a aussi chargé le tableau. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'Homère ait un peu sommeillé dans les discours précédens, son réveil est sublime. La comparaison qui suit a de la magnificence.

## (Page 239. Contre les peuples d'Ephyre ou contre les magnanimes phlégyens.)

Peuples de Thessalie.

## (*Ibid.* Il ne reculerait pas même devant le terrible Achille.)

Il ne dit pas qu'Ajax vaincrait Achille, mais qu'il ne l'éviterait point; et c'est la plus grande louange qu'il puisse donner à ce héros. (Madame Dacier.)

## (Page 240. L'éclat des flammes.)

Ἀνὴ χαλκείη. Eustathe fait observer la hardiesse de l'expression grecque. Homère, dit madame Dacier, a presque embrasé ces armes.

## (Page 241. Ces dieux tiraient tour-à-tour à eux.)

Ernesti a montré que Pope ni madame Dacier n'ont saisi le véritable sens; il a bien expliqué le mot ἐπαλλάξαν, et j'ai suivi son interprétation. En effet, Jupiter et Neptune font triompher tour-à-tour les troyens et les grecs. Madame Dacier, qui a vu ici une autre image, l'a même entièrement omise dans la traduction.

## (Page 242. Au lieu d'offrir les dons accoutumés.)

Observons la conformité de ces usages avec ceux du tems des patriarches. David n'étant pas assez riche pour épouser la fille de Saül en lui faisant les présens ordinaires, veut la mériter en tuant deux cents philistins. (Madame Dacier.)

## (*Ibid.* Othryonée.)

On voit dans cette raillerie la férocité de ces anciens tems.

## (Page 245. Jusqu'à ce qu'enfin elle ait perdu la furie de Mars.)

Ἄφαρ μίνος ἄβριμος Ἄρης. Je me suis approché de l'expression de l'original, qui est forte. MARS, pour le fer qui donna la mort. On trouve aussi cette expression dans les tragiques grecs. Selon les commentateurs, les plus habiles anatomistes n'ont pas jugé que l'image employée ici par Homère fût outrée. Un habile anatomiste, M. Walter, que j'ai consulté, pense au contraire que le cœur, étant percé d'une lance, n'a pas la force que lui attribue notre auteur. Il ne faut regarder cette image que comme un embellissement poétique, qu'Homère ne se fût pas permis s'il eût eu plus de connaissance du corps humain.

## (Page 246. Qui ne l'honorait pas au gré de ses desirs.)

Les anciens nous apprennent qu'Enée était devenu suspect à Priam, parce qu'il avait reçu un oracle qui lui promettait qu'il régnerait un jour à Troie. (Madame Dacier.)

## (Page 247. Leurs bataillons arrivent, comme des troupeaux.)

Quand les brebis vont boire gaiement au sortir des pâturages, c'est un signe certain que le troupeau a trouvé de bonnes herbes et qu'il se porte bien; c'est pourquoi Homère dit que le berger se réjouit. (Madame Dacier.)

pouvait y avoir deux guerriers de ce nom : tant les découvertes les plus simples sont quelquefois difficiles à rencontrer. Pope, qui trouve ici dans Homère une petite négligence, pourrait bien avoir le mieux deviné.

(*Ibid.* Ou de terminer sa carrière dans sa demeure par une maladie lente et cruelle.)

Je me suis rencontré avec Eustathe en observant la différence que le poëte met entre Euchénor et Achille, lequel préfère à une vie douce et heureuse la mort qui l'attendait devant Troie. Anciennement on condamnait à des amendes les particuliers qui refusaient d'aller à la guerre. Selon plusieurs interprètes, *νοσφί* ne désigne ici que LA HONTE.

(Page 256. Où le rempart était le moins élevé.)

Bel éloge de la valeur d'Ajax, sur laquelle les grecs croyaient pouvoir se reposer.

(*Ibid.* L'élite des athéniens.)

Ce sont ceux qu'il vient d'appeler IONIENS, l'Attique étant la véritable Ionie. Il ne faut pas confondre les guerriers de PHTHIA, qui étaient les troupes de Philoctète

et de Protésilas, avec les phthiotes soldats d'Achille. (Madame Dacier.)

## (Page 259. La dette immense qu'hier nos exploits leur firent contracter.)

Le poëte annonce par la bouche de Polydamas qu'Achille ne pourra se tenir plus long-tems éloigné du combat.

## (*Ibid.* Sautant de son char.)

Son char a pu le suivre après qu'il avait forcé le rempart. Pope apporte de bonnes raisons pour croire que ceci est une petite négligence d'Homère.

## (*Ibid.* Couverte d'une neige éclatante.)

Image d'un panache.

## (Page 260. Funeste Pâris.)

C'est bien à tort, comme dit Clarke, que Pope et madame Dacier ont accusé ici Hector d'injustice. Il était assez naturel qu'il fît de semblables reproches à l'auteur de cette guerre. Madame Dacier, en disant qu'Hector ressemble en beaucoup de choses à Achille, que, comme lui, il est injuste, violent, emporté, paraît n'avoir pas saisi le caractère de ce héros.

(Page 261. Etaient venus à leur tour.)

On l'explique des troupes qui venaient relever celles qui combattaient pour le salut de Troie.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XIII.

## CHANT XIV.

NESTOR, qui étanchait sa soif brûlante, entendit l'affreux tumulte des combattans, et il dit au fils d'Esculape : Que penses-tu, noble Machaon, du sort qui nous est réservé ? les cris de cette jeunesse vigoureuse redoublent près de nos vaisseaux. Mais ne quitte point ce siége, et que la liqueur vermeille de ce vin renouvelle tes forces, tandis qu'Hécamède fait tiédir le bain qui doit laver la poussière ensanglantée dont tu es couvert : je me hâte cependant d'aller considérer l'état de notre armée.

En disant ces mots, il saisit le bouclier resplendissant de son fils Thrasymède, qui s'était armé de celui de Nestor ; il prend une lance forte, acérée ; sort de la tente ; et arrêtant aussitôt ses pas, il voit, spectacle honteux ! les grecs mis en fuite, et les troyens les poursuivant avec fureur ; la muraille est détruite. Comme l'immense océan, dans l'attente du vol impétueux des vents sonores, noircit ses vagues muettes, et ne les roule ni de l'un ni de l'autre côté jusqu'à ce qu'un tourbillon descendu par l'ordre de Jupiter

détermine leur course : ainsi le veillard balance en son ame agitée s'il se jettera dans la foule des grecs qu'emportent leurs rapides chars, ou s'il ira trouver Agamemnon chef des peuples. Il prend le parti de se rendre auprès du fils d'Atrée. Cependant on combat, et l'on se donne mutuellement la mort; l'airain solide retentit autour du corps des guerriers, frappé de glaives et de lances.

Les rois, élèves de Jupiter, Diomède, Ulysse et Agamemnon, sortis de leurs tentes, et accompagnés des principaux chefs, atteints de blessures, viennent en montant des bords du rivage à la rencontre de Nestor. Leurs vaisseaux, éloignés de la place du combat, touchaient les flots écumeux de la mer; ceux qui avaient abordé les premiers avaient été tirés dans la plaine, et le rempart avait été bâti devant leurs poupes. La rive, malgré son étendue, ne pouvant les contenir, sans trop resserrer l'espace qu'occupait l'armée, l'on avait placé les navires l'un contre l'autre en échelons, et l'on en avait rempli les longs défilés de tous les promontoires. Ces princes, attirés par le tumulte des combattans, s'avançaient en foule, appuyés sur leurs piques, le

cœur serré de tristesse. La vue de Nestor augmente encore leur trouble.

O fils de Nélée, l'ornement de la Grèce, lui dit Agamemnon, pourquoi abandonner la bataille meurtrière et porter ici tes pas? Je crains que l'impétueux Hector n'accomplisse déjà la superbe menace qu'il fit dans l'assemblée des troyens, de ne retourner dans Ilion des bords de ce rivage qu'après avoir détruit nos vaisseaux par les flammes, et nous y avoir immolés. Tel était son discours, auquel répond aujourd'hui l'événement. Grands dieux! tous les grecs sont donc enflammés contre moi de haine, ainsi qu'Achille, et ils refusent tous de combattre, même pour la défense de leurs navires.

Hélas! répondit Nestor, ces malheurs sont enfin devant nos yeux; et Jupiter même, la foudre en main, ne saurait plus nous y soustraire. La muraille que nous avions élevée avec tant de confiance, comme l'appui le plus invincible de nos troupes et de nos vaisseaux, est renversée; nos ennemis nous livrent le combat le plus acharné près de nos tentes, et désormais l'œil le plus attentif ne peut discerner de quel côté les cohortes troublées des grecs sont mises en déroute;

tant règne confusément le carnage, tant les cris poussés jusques au ciel se confondent. Consultons cependant sur les mesures qu'il convient de prendre, si la prudence peut nous ouvrir encore quelque ressource. Je ne vous exhorte pas d'aller au milieu des ennemis : dans l'état cruel où vous êtes on ne peut combattre.

O Nestor, répartit le roi, puisque le combat se livre devant nos tentes, et que la forte muraille n'a pu nous défendre, ni le fossé creusé avec tant de sueurs, n'en doutons point, Jupiter a résolu que, loin de notre demeure natale, nous périssions avec infamie. J'ai vu le tems où, favorable à nos desseins, il nous secondait ; mais aujourd'hui il élève nos ennemis au rang des dieux immortels, il enchaîne nos bras et notre valeur. Obéissez donc à ma voix : lançons à la mer les vaisseaux placés sur le rivage, et jetons les ancres jusqu'à l'arrivée de la profonde nuit ; si les troyens alors nous laissent quelque relâche, nous pourrons pousser à la mer toute notre flotte. On peut, sans rougir, se dérober à sa perte, fût-ce durant les ténèbres ; et il vaut mieux devoir son salut à une prompte retraite que de subir la loi du vainqueur.

A ces mots le sage Ulysse lui lançant un regard courroucé : Atride, dit-il, quelles paroles ont échappé de tes lèvres ! Chef dangereux, que ne commandes-tu à de timides guerriers plutôt qu'à nous, destinés par Jupiter à soutenir de pénibles combats depuis l'adolescence jusque dans l'âge le plus avancé, et jusqu'à ce que chacun de nous périsse victime de son courage ! Pourrais-tu bien abandonner la superbe Troie, pour laquelle nous avons souffert de si longues calamités ? Garde-toi de le dire à haute voix, de peur que quelqu'un des grecs n'entende un discours si peu digne de celui qui parle avec une profonde sagesse, que décore le sceptre, et qui règne sur tant de peuples. Je condamne ton avis : tu veux, tandis que dure encore le combat, que nous lancions nos vaisseaux à la mer, pour que les troyens, déjà trop supérieurs, voient accomplir leurs vœux les plus ardens, et que nous soyons ensevelis soudain dans notre ruine ; car, pendant qu'on ébranlera nos vaisseaux, nos troupes, au lieu de soutenir le combat, tourneront leurs regards vers la mer, laisseront éteindre toute leur valeur. Tel sera le funeste effet de ton conseil, chef des armées.

O fils de Laërte, répondit Agamemnon, tu as pénétré mon cœur par ce reproche plein de force : mais je suis loin d'exiger que les grecs chargent, malgré eux, la mer de leurs navires. Puisse quelqu'un, jeune ou vieux, nous donner un meilleur avis ! sa présence me sera chère.

Le brave Diomède l'interrompant : Le voici, sans aller fort loin, dit-il, si vous voulez m'écouter, et si vous ne rejetez point mon avis avec courroux, parce que je suis le plus jeune de ceux qui sont présens. Je puis du moins me glorifier, comme vous, d'être né d'un père illustre ; je suis le rejeton de Tydée, dont les champs de Thèbes furent le tombeau. Des trois fils généreux de Porthée, habitans de Pleurone et des hauts murs de Calydon, Agrius, Mélas, et le grand Œnée mon aïeul, celui-ci les effaçait par son courage. Il vécut dans ces contrées : si mon père, ainsi le voulurent les dieux, fixa dans Argos sa course errante, il épousa la fille d'Adraste ; et possesseur de champs fertiles, de vastes jardins et de nombreux troupeaux, il était le plus redoutable des grecs par sa lance. Je retrace à votre mémoire ce détail fidèle ; me voyant sorti d'un sang noble, fécond en guer-

riers, ne méprisez pas l'avis salutaire que je propose hardiment. Allons, dans cette nécessité pressante, repousser les troyens, malgré l'état où nous sommes; ou si, pour ne pas recevoir blessures sur blessures, nous ne voulons pas nous jeter dans leurs rangs, que du moins notre présence et notre voix enflamment les troupes, qui, depuis long-tems, séduites par l'attrait de l'indolence, se tiennent à l'écart, et ne songent plus au combat.

Ils applaudissent à ce conseil, et marchent, conduits par le chef des guerriers, le fils d'Atrée. Neptune, attentif à leur dessein, les aperçoit, vient à leur rencontre sous les traits d'un vieux combattant; et prenant la main d'Agamemnon: Grand roi, dit-il avec rapidité; c'est maintenant qu'Achille triomphe dans son barbare cœur à la vue de la déroute sanglante des grecs; car le courroux étouffe en lui tout sentiment: périsse-t-il avec sa haine, et puisse quelque dieu le combler d'ignominie! Mais sache que tous les immortels n'ont pas conjuré ta ruine: bientôt les princes et les chefs troyens, couvrant de poussière la campagne, fuiront loin des tentes vers Ilion.

Il dit; et s'élançant dans la plaine, il pousse

un cri terrible, semblable aux cris de neuf ou dix mille combattans livrés à leur rage martiale; telle est la voix qui sort du sein de ce dieu dont le bras fait trembler la terre. Elle remplit d'une force indomptable le cœur de tous les grecs, et leur inspire un désir ardent de soutenir sans relâche les plus longs assauts.

Junon, du sommet de l'Olympe et du haut de son trône d'or, jette un regard; et voyant son frère marcher d'un pas empressé dans le champ glorieux du combat, elle éprouve des transports de joie. Mais elle aperçoit en même tems Jupiter au milieu des sources de l'Ida, assis au sommet de la montagne: à cet aspect la crainte et la colère renaissent dans son cœur. Elle songe aux moyens de surprendre son époux, et se détermine à paraître sur l'Ida, après avoir composé sa parure, afin d'enflammer ce dieu par ses charmes, de l'amener dans ses bras, et de répandre sur ses paupières un doux et tranquille sommeil qui coule dans son ame et triomphe de sa prudence. Elle se rend dans un appartement que lui avait construit son fils Vulcain, et qu'il avait muni de portes solides, et d'une serrure qu'elle seule, parmi les dieux, pouvait ouvrir. Entrée dans ce lieu, la déesse ferme les portes éclatantes;

se baigne dans une liqueur divine, et fait couler sur son beau corps une essence céleste, huileuse et odorante : agitée dans le palais éternel de Jupiter, l'agréable vapeur se répand dans le ciel et jusque sur la terre. Dès qu'elle s'est parfumée de cette essence, sa main peigne sa belle chevelure, forme les boucles luisantes, superbes, qui descendent en flottant de sa tête immortelle. Elle revêt une robe, tissu divin, où Minerve épuisa tout son art; Junon l'attache autour de son sein avec des agraffes d'or, et s'entoure de sa ceinture embellie de nombreuses franges. Elle suspend à ses oreilles percées avec adresse, ses boucles à trois pendans, d'un travail achevé, qui dardent un vif éclat : et la reine des cieux couvre sa tête d'un voile magnifique, dont elle ne s'est point encore décorée, aussi éblouissant par sa blancheur que le soleil; et elle orne ses pieds de son riche cothurne.

Brillante de parure, elle sort de son appartement, et dit en secret à Vénus: Puis-je espérer, ma fille, que tu consentiras à ma demande? ou, toujours irritée de me voir du parti des grecs tandis que tu favorises les troyens, chercheras-tu à me traverser?

Déesse vénérable, née du grand Saturne,

lui répondit la fille de Jupiter, fais-moi connaître tes désirs, et ne doute pas que mon cœur ne me porte à te satisfaire, à moins qu'ils ne surpassent entièrement mon pouvoir.

Accorde-moi, reprit alors l'artificieuse Junon, ce charme souverain qui soumet à ton empire tous les dieux et tous les mortels. Je vais, aux extrémités de la terre féconde, trouver l'Océan père des immortels et Téthys leur mère, qui me reçurent des bras de Rhée quand Jupiter précipita Saturne au-dessous de la terre et des mers, dans le profond Tartare, et qui m'élevèrent avec les plus tendres soins au sein de leur palais. Je vais les revoir pour bannir du milieu d'eux l'amère discorde; depuis long-tems ils ne se donnent plus de gage de leur amour. Si mes paroles avaient assez de persuasion pour les réunir, pour les ramener dans les bras l'un de l'autre, je serais pour eux à jamais la déesse la plus vénérable et la plus chérie.

Je ne puis rien te refuser, dit la reine des ris, à toi qui dors entre les bras du puissant Jupiter. En même-tems elle détache sa ceinture riche d'une superbe broderie. Là se trouvent réunis les charmes les plus séduisans; là sont l'amour, les tendres désirs, les

doux entretiens, et ces accens persuasifs qui dérobent en secret le cœur du plus sage. Elle lui remet cette ceinture entre les mains: Prends, dit-elle, et cache dans ton sein ce tissu qui renferme tout ce qui peut flatter les désirs; quelle que soit ton entreprise, tu obtiendras un plein succès. La majestueuse Junon sourit en recevant la ceinture; elle sourit encore en l'attachant sous son beau sein.

Vénus rentre dans le palais de Jupiter. Junon prenant un rapide essor, fuit la cime de l'Olympe, et, sans toucher la terre, traverse la Piérie, l'agréable Emathie, franchit les hauts sommets des montagnes de Thrace, toujours blanchis de neige, et se précipitant du mont Athos sur la mer émue, elle arrive à Lemnos, ville du fameux Thoas; là elle va trouver le Sommeil, frère de la Mort: Sommeil, dit-elle en lui prenant la main, toi qui règnes sur tous les dieux et sur tous les mortels, si jamais tu respectas ma volonté, exauce aujourd'hui mes désirs, compte sur une éternelle reconnaissance. Répands tes charmes sur les yeux perçans de Jupiter quand il sera dans mes bras; et je te promets un trône superbe, d'un or incorruptible, que mon fils Vulcain formera avec toute son industrie;

ce trône aura une estrade, sur laquelle tes pieds reposeront dans les festins.

Junon, déesse vénérable, fille du grand Saturne, répondit le Sommeil, il m'est facile d'endormir tous les immortels, et même de calmer les flots impétueux de l'Océan, notre commun père; mais je n'ose approcher de Jupiter ni fermer ses paupières, si lui-même ne me l'ordonne. Tu éclairas ma prudence le jour où son magnanime fils Hercule voguait loin d'Ilion, que son bras avait ravagée. Tandis que, selon tes ordres, je captivais l'ame de Jupiter et l'environnais de mes charmes, toi, ardente à perdre ce héros, tu déchaînas sur la mer les vents qui le firent aborder, loin de ses amis, à l'île de Cos. Ton époux, à son réveil, fut rempli de courroux, poursuivit dans son palais la troupe éperdue des dieux, et me cherchant sur-tout, il m'aurait précipité du haut des cieux dans l'abîme des mers, si la Nuit, reine des dieux et des hommes, à laquelle j'eus recours, ne m'eût accordé un refuge: Jupiter, malgré sa fureur, s'appaisa, par égard pour cette déesse. Et assez heureux d'être échappé des plus grands périls, tu veux m'y replonger!

Pourquoi, reprit Junon, t'abandonner à ces

frayeurs ? Crois-tu que Jupiter, armé de son tonnerre, embrasse avec autant d'ardeur la défense des troyens que celle d'Hercule, son fils? Suis mes pas ; je t'accorde la plus jeune des Grâces, la divine Pasithée ; elle sera ton épouse, elle fera le charme constant de tes jours.

Jure donc par l'onde inviolable du Styx, dit le Sommeil transporté de joie ; touche d'une main la terre et de l'autre l'océan ; et que tous les dieux du Tartare, autour de Saturne, soient témoins que la plus jeune des Grâces, la divine Pasithée, sera mon épouse et fera le charme constant de mes jours.

Junon ne balance point, jure ainsi qu'il l'exige, nomme tous les dieux infernaux, appelés Titans. Après qu'elle a proféré ce serment solemnel, ils partent, s'éloignant de Lemnos et d'Imbre, et, environnés d'un nuage, ils traversent les airs, arrivent en un moment au pied de l'Ida, à Lectos, où ils quittent la mer : ils marchent ; sous leurs pas s'agitent la cime des arbres. Le Sommeil, pour se dérober aux regards de Jupiter, monte sur un sapin énorme qui, surpassant tous ceux de l'Ida, portait sa tête à travers les airs jusques aux cieux ; là il se cache entre les rameaux

épais, sous la forme d'un oiseau des montagnes, à la voix mélodieuse, nommé chalcis par les dieux, cymindis par les hommes.

Cependant Junon vole sur le Gargare, sommet élevé de l'Ida. Le dominateur des nuées la voit, et à l'instant son cœur est embrasé de toute l'ardeur qu'il ressentit lorsqu'à l'insçu de ceux qui leur donnèrent la vie ils goûtèrent les premières douceurs de leur amour. Déesse, lui dit-il, quel dessein t'amène de l'Olympe sans le secours de tes coursiers et de ton char?

Je vais, répondit adroitement Junon, trouver aux extrémités de la terre l'Océan et Téthys, dont tous les dieux descendent, et qui élevèrent ma jeunesse avec tant de soins; je vais les trouver pour rétablir leur union troublée par la discorde; depuis long-tems ils ne se donnent plus de gage de leur amour. Mes coursiers, prêts à me porter sur la terre et les mers, m'attendent au pied de la montagne. C'est toi qui m'as attirée en ce lieu, et j'ai voulu te communiquer mon dessein, craignant de t'irriter si je me rendais sans ton aveu dans la demeure profonde où roule l'Océan.

Tu pourras t'y rendre en d'autres tems, dit Jupiter; cédons aujourd'hui au pouvoir

de l'amour. Jamais mortelle ni déesse ne fit couler dans mon cœur une flamme si vive et si impérieuse ; ni l'épouse d'Ixion, dont naquit Pirithoüs tel qu'un dieu, ni la belle Danaé, à qui je dus Persée le plus vaillant des humains, ni la mère célèbre de Minos et de Rhadamanthe, ni les deux thébaines, dont l'une me donna l'indomptable Hercule, et l'autre Bacchus, le charme des mortels, ni la blonde Cérès, ni la fière Latone, ni toi-même enfin, n'allumâtes une telle ardeur dans mon ame.

Fils importun de Saturne, répondit Junon poursuivant l'artifice, quelle est ta pensée? te livreras-tu à l'amour sur les sommets de l'Ida, lieux découverts, afin qu'un des habitans des cieux nous voie ensevelis dans le sommeil, et coure le rapporter à la troupe immortelle ? Je ne pourrais, couverte d'une juste confusion, rentrer dans l'Olympe. Si l'amour te subjugue, il est dans ton palais une retraite que ton fils Vulcain a formée, et qui est impénétrable à tous les regards : portons-y nos pas, si ton épouse a tant de charmes à tes yeux.

Belle Junon, dit le maître des nues, ne crains les regards, ni des dieux, ni des hu-

mains. Je t'environnerai d'un nuage doré que ne pourra pénétrer même le soleil, dont l'œil perçant sonde les plus profonds abîmes.

Le fils de Saturne dit, et prend son épouse dans ses bras. La terre fait sortir sous eux de son sein un gazon frais, le lotos humide, la fleur de safran, et l'hyacinthe épaisse et tendre, qui les soulèvent mollement. Ils se reposent sur cette couche, couverts d'un nuage doré qui distille une brillante rosée. Ainsi le maître des cieux tenait au haut du Gargare, son épouse dans ses bras, vaincu par l'amour et par le dieu du sommeil.

Ce dieu court aussitôt vers la flotte porter cette nouvelle à Neptune : Hâte toi, dit-il, de secourir les grecs, de les faire jouir au moins d'une courte gloire, tandis que Jupiter est encore endormi. Junon a triomphé de son époux par ses charmes, et je l'ai plongé dans un doux sommeil.

Après ces mots il s'envole pour répandre ses dons sur la race des humains. Mais il a redoublé l'audace qui portait Neptune à secourir les grecs ; ce dieu, s'élançant à la tête de leurs cohortes, s'écrie : Guerriers, céderons-nous encore la victoire au fils de Priam ? souffrirons-nous qu'il s'empare de notre flotte,

et se couvre de tant de gloire? Il se le promet hautement, parce qu'Achille courroucé s'obstine à ne point sortir de sa tente : mais son absence ne nous causerait pas autant de regrets, si nous voulions nous animer l'un l'autre à combattre vaillamment pour notre défense commune. Vous tous, suivez mes ordres. Chargeons notre sein des boucliers les plus grands et les plus forts; couvrons nos têtes des casques les plus pesans; et tenant en main les plus énormes javelots, allons à l'ennemi : c'est moi qui serai votre guide; je ne puis croire qu'Hector, tout audacieux qu'il est, soutienne notre attaque. Que le guerrier hardi qui ne porte qu'un écu léger le remette au moins vaillant, et revête un vaste bouclier.

Il parle, et l'on exécute cet ordre. Les rois Agamemnon, Ulysse et Diomède, malgré leurs blessures, vont eux-mêmes de rang en rang former les bataillons, les animer à cet échange de leurs armes. De fortes armures couvrent la force et la valeur, et les armes légères sont abandonnées à la faiblesse. Resplendissans d'airain, ils s'ébranlent; et Neptune, selon sa promesse, marche à leur tête portant en sa main puissante un glaive immense, formidable, pareil à la foudre : nul

n'ose se mesurer avec lui, et son approche glace les troyens de terreur.

Cependant Hector range et encourage leurs cohortes. Alors Neptune à la noire chevelure, et le superbe Hector, l'un enflammant les grecs et l'autre les troyens, excitent le plus horrible combat. La mer se soulève, inonde le rivage jusques aux tentes et aux vaisseaux: on se choque avec des cris de rage. Les flots précipités du milieu de la mer par le souffle violent de Borée et hurlant contre les bords, le bruit éclatant des flammes ardentes dévorant dans le creux d'une vallée toute une forêt, le tumulte sonore des vents grondant dans le vaste feuillage d'un haut chêne, eux dont le courroux frémissant est terrible et soudain, sont moins épouvantables que les cris des deux armées s'attaquant avec furie.

Le premier javelot lancé contre Ajax par la main d'Hector ne le manque point; mais il rencontre les deux baudriers, l'un du bouclier et l'autre de la brillante épée, qui se croisaient sur sa poitrine, et qui le garantissent de ce coup. Hector, irrité que ce trait aigu ait pris hors de sa main un vol inutile, se retirait dans les rangs pour éviter le trépas, lorsque le grand Ajax fils de Télamon saisit

une des pierres qui, destinées à étayer les vaisseaux, roulaient çà et là aux pieds des combattans : il lève cette pierre, et l'ayant jetée avec impétuosité sur le bouclier de son ennemi, elle conserve quelque tems sa furie, et tourne à terre avec rapidité. Tel qu'un chêne déraciné tombe soudain, frappé par la foudre de Jupiter ; une affreuse odeur de soufre s'en exhale ; celui qui voit de près sa chute demeure sans courage et sans force, tant est redoutable la foudre de Jupiter : tel le fier Hector tombe soudain dans la poussière, couvert de son bouclier ; son javelot échappe de sa main ; autour de lui retentit son armure avec un bruit énorme. Les grecs accourent à grands cris, espérant l'entraîner, et fendant l'air de traits nombreux : mais ils ne peuvent frapper ce chef des peuples ; les plus vaillans l'environnent, Polydamas, Enée, Agénor, Sarpédon roi des lyciens, et le noble Glaucus : d'autres guerriers volent en foule à sa défense ; ils tiennent devant lui leurs boucliers, tandis que des amis fidèles, le prenant dans leurs bras, l'emportent hors de la mêlée jusqu'à ses agiles coursiers, attelés derrière les rangs belliqueux, à son magnifique char, et le conduisent vers Ilion ; il tirait

de son sein de profonds gémissemens. Arrivés aux bords embellis des eaux tortueuses du Xanthe né de l'immortel Jupiter, ils le descendent du char, le couchent sur la rive, l'onde fraîche l'arrose. Il se ranime, aperçoit les objets qui l'entourent, et se relevant sur ses genoux, vomit un sang noir : mais soudain il retombe en arrière sur le sable; et ses yeux se couvrant d'une sombre nuit, le coup qui l'a terrassé lui ravit une seconde fois le sentiment.

Les grecs, voyant qu'on enlevait Hector, fondent sur les troyens avec une ardeur nouvelle, et rappellent toute leur intrépidité. L'agile fils d'Oïlée accourt le premier avec son javelot, atteint Satnius, dont une nymphe, la belle Néis, enrichit Enops, pasteur des troupeaux près des bords du Satnion : il perce les entrailles de ce guerrier, et l'étend parmi les morts. Autour de lui s'échauffe le carnage : le fils de Panthœus, Polydamas, qui s'avance en balançant son javelot, sait le venger; il traverse de ce javelot redoutable l'épaule de Prothénor né d'Aréilycus, qui tombe en pressant de sa main la terre; et Polydamas s'écrie avec le ton du plus fier triomphe : La lance qui vient de sortir de la main du magnanime

fils de Panthœus n'a pas pris un essor inutile ; quelqu'un des grecs l'a reçue dans son sein ; et, appuyé sur elle, il descendra dans la demeure de Pluton.

Ce discours superbe porte la douleur dans l'ame des grecs ; mais il excite la colère du fils de Télamon, à côté duquel était tombé Prothénor. Il fait voler son javelot contre Polydamas qui reculait : Polydamas, par un oblique élan, échappe à la noire mort ; le fils d'Anténor, Archiloque, dont les dieux avaient résolu la perte, reçoit le javelot à la dernière vertèbre où le cou s'unit à la tête ; les deux nerfs sont déchirés : il tombe, et son front touche la terre avant ses genoux. Ajax triomphant à son tour : Regarde, ô Polydamas, s'écrie-t-il, et dis si ce chef n'est pas digne de venger le trépas de Prothénor. Il ne me paraît point un homme vil, ni d'un sang vulgaire : c'est le frère d'Anténor, ou son fils ; il semble lui appartenir par les liens les plus étroits.

Il dit, n'ignorant pas quel guerrier il avait abattu. Les troyens sont saisis d'une vive consternation. Mais Acamas renverse de sa lance Promachus, Promachus marchant autour du corps d'Archiloque son frère, pour le défendre

contre ce chef qui déjà entraînait le cadavre : O grecs, s'écrie alors Acamas d'un ton audacieux, malheureux archers, victimes vous-mêmes de la parque; vous dont rien ne peut tarir les menaces insolentes; les peines et le deuil ne sont pas le partage des seuls troyens, et la mort règne aussi sur vos cohortes. Considérez Promachus que mon javelot a plongé dans un sommeil éternel : la vengeance due aux cendres d'un frère n'a pas été retardée. Qu'ainsi chacun aspire à laisser dans sa maison un frère pour venger son trépas.

A cette fière bravade les grecs sont irrités, le vaillant Pénélée est sur-tout enflammé de courroux. Il fond sur Acamas, qui n'attend point ce choc impétueux : le coup qui lui était destiné accable Ilionée, fils de Phorbas, possesseur de nombreux troupeaux, aimé de Mercure plus qu'aucun troyen, et comblé par lui de richesses : l'épouse de Phorbas ne lui a point donné d'autre fils. La pique l'atteint sous le sourcil jusqu'à la racine de l'œil, en fait jaillir la prunelle, et lui perce la tête de part en part; le malheureux guerrier tombe assis, en étendant les bras. Pénélée, tirant son glaive, lui sépare la tête du tronc; elle vole sur le sable avec son casque et le javelot

dont elle est traversée. Le vainqueur lève ce javelot avec cette tête, comme il eût levé celle d'un léger pavot; et s'adressant aux troyens il leur dit d'un ton amer et superbe : Allez annoncer au père et à la mère de l'illustre Ilionée qu'ils aient à pousser des cris lugubres dans leur palais : l'épouse de Promachus n'ira pas non plus d'un air riant à la rencontre de son époux, quand les grecs retourneront dans leur patrie. Il dit : la pâle terreur est empreinte sur les fronts de tous les troyens, et chacun cherche d'un œil inquiet un asile pour échapper à sa perte.

Muses, habitantes de l'Olympe, dites-moi qui le premier enleva de sanglantes dépouilles depuis que Neptune eut fait pencher la victoire en faveur des grecs. Ce fut le noble fils de Télamon, après avoir renversé à ses pieds Hyrtius, chef des intrépides mysiens. Antiloque aussitôt immole Phalcès et Mermérus, et leur ravit leur armure. Morys et Hippotion tombent sous les coups de Mérion, tandis que le jeune Teucer terrasse Prothoon et Périphètes, et que Ménélas perce les entrailles d'Hypérénor, pasteur des peuples; son ame fuit avec tout son sang à travers cette large blessure, et ses yeux sont environnés d'une

nuit profonde. Mais Ajax fils d'Oïlée fait mordre la poussière à une foule de troyens: nul n'égale la légèreté avec laquelle il poursuit les rapides pas des ennemis qu'un dieu a mis en fuite.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT QUATORZIEME.

### (Page 279. En disant ces mots, il saisit le bouclier.)

Si Nestor a quitté le combat pour ramener Machaon, il ne peut long-tems se reposer dans sa tente; mais, attentif au sort des grecs, il reprend les armes, et court où sa présence leur sera le plus utile.

### (*Ibid.* S'était armé de celui de Nestor.)

On a vu que ce bouclier était d'or massif. Il était convenable qu'un jeune combattant se chargeât d'un bouclier si pesant et si précieux. (Le scoliaste).

### (*Ibid.* Comme l'immense océan.)

Il n'est pas possible d'exprimer l'irrésolution d'un homme dans un danger imminent par une comparaison plus sublime, plus juste, et qui marque une plus profonde connaissance de la mer. Un peu avant la tempête, la mer commence à se noircir, et demeure calme jusqu'à ce que le vent rompant la nue vienne déterminer ses flots. (Madame Dacier).

Nestor balance s'il se mêlera parmi les combattans, ou s'il ira trouver Agamemnon. Il prend enfin ce dernier parti : il est attaché au roi ; et n'ignorant pas

combien ce prince est prompt à se laisser abattre, il songe que sa présence pourra lui être nécessaire. Son véritable poste est le conseil; et, vu son grand âge, il espère se rendre utile aux grecs par sa prudence plus que par des coups de main. On peut observer ici que le poëte garde bien les caractères. Si un seul corps eût plié, la présence de Nestor eût pu le soutenir; mais, dans ce désastre général, ses forces ne lui eussent pas permis de courir à tous les postes, comme un jeune guerrier plein d'impétuosité. Si donc il eût couru au combat, il eût fait ce qui convenait plutôt à Diomède.

## (Page 280. L'un contre l'autre en échelons.)

Les vaisseaux étaient rangés entre les deux promontoires Rhœtée et Sigée. Madame Dacier pense qu'on n'en avait formé que deux lignes. L'image de l'original prouve le contraire. Les tentes étaient placées entre les rangs de ces vaisseaux.

## (Page 281. La muraille que nous avions élevée avec tant de confiance.)

Il en avait donné le conseil. Puisque Nestor, qui a toujours relevé le courage d'Agamemnon, est abattu, quoiqu'il propose encore de délibérer, les grecs sont dans la plus grande détresse.

## (Page 282. Jetons les ancres.)

Les ancres n'étaient alors que de grosses pierres [1].

[1] *Voyez* Goguet, Origine des lois, etc.

On observera qu'Agamemnon propose assez souvent la fuite. Les commentateurs disent toujours que c'est une feinte : mais, en la répétant trop, ne devait-il pas craindre de se déshonorer et de montrer peu de cœur ? ou, si on la dévoilait, ne devenait-elle pas enfin usée ? L'abattement d'Agamemnon me paraît venir en partie de son caractère, prompt à se promettre un succès qui pouvait flatter son orgueil, et à prévoir une issue funeste qui pouvait le couvrir de honte : on voit en lui ces fréquentes alternatives. Il était digne de commander par sa naissance, par son pouvoir, sans doute par sa mine imposante, ainsi que par sa valeur et par sa prudence ; l'intérêt que sa famille avait à cette guerre lui mérita aussi le premier rang : mais il n'était pas le chef le plus brave ni le plus prudent de l'armée. Son abattement vient encore, comme nous l'avons déjà dit, de ce qu'il pouvait s'imputer la défaite de l'armée, et qu'il se persuade en ce moment, pensée bien naturelle, que tous les grecs, à l'exemple d'Achille, ont résolu de ne pas combattre, ni même de défendre leurs vaisseaux. Il ne voit donc plus de ressource dans leur valeur. Le scoliaste fait ici une réflexion qui pourrait ne pas manquer de justesse : C'était, dit-il, pour l'intérêt des Atrides que se faisait cette guerre ; le roi, décoré de l'autorité suprême, ne veut pas en abuser pour la ruine de tous les grecs, et il leur propose de ne pas poursuivre plus long-tems une entreprise inutile. Ce qui confirmerait cette réflexion, et montrerait que c'était à contre-cœur qu'il faisait cette proposition aux chefs, c'est qu'il répond à Ulysse : « Je suis loin d'exiger que les « grecs chargent, malgré eux, la mer de leurs navires. »

## (Page 283. A ces mots le sage Ulysse.)

Nestor même, malgré les ressources de sa prudence, paraît consterné en ce moment : il prend au moins un peu de tems pour délibérer. Il fallait un homme tel qu'Ulysse, sage, intrépide, et encore dans la vigueur de l'âge, pour relever le courage d'Agamemnon.

## (Page 284. Fixa dans Argos sa course errante.)

Diomède en supprime la cause, parce qu'elle était malheureuse, et qu'il n'avait pas le tems de l'expliquer. Tydée avait tué ses cousins germains, qui dressaient des embûches à son père, et par mégarde il tua aussi un de ses frères. (Madame Dacier).

## (*Ibid.* Je retrace à votre mémoire ce détail fidèle.)

L'excuse ne le lui fera point pardonner dans une circonstance où il n'y avait pas de tems à perdre. Les ancêtres de Diomède devaient être si connus de ces chefs, qu'un mot aurait suffi. Au reste, si les anciens rappelaient en toute occasion la mémoire de leurs ancêtres, ce n'était point par l'entêtement d'une vaine chimère de noblesse : on ne citait ses aïeux qu'à cause de leurs grands exploits; et comme on partait du principe que le sang et la force de l'exemple devaient perpétuer ces exploits dans leur race, c'était une manière adoucie de se louer soi-même que de les nommer. Diomède, en plusieurs occasions, a proposé hardiment

son avis; mais, dans une occasion de cette importance, il emploie ce préambule pour se faire respecter malgré sa jeunesse, et pour qu'on ne le juge pas inconsidéré. Quant à la longueur du préambule, je dirai, avec Pope, qu'Homère s'abandonne quelquefois un peu trop à la passion qu'il avait de décrire des généalogies.

## (Page 285. C'est maintenant qu'Achille triomphe dans son barbare cœur.)

Peu auparavant Agamemnon a demandé si tous les grecs, à l'exemple d'Achille, refusent de combattre. Il est si clair que la colère d'Achille est le sujet de l'Iliade, et que tout s'y rapporte comme à un centre, qu'il est inconcevable qu'on ait imaginé que les divers chants de ce poëme formaient des sujets séparés, et avaient été réunis par les critiques. Si cela était, ces critiques (ce qui n'est pas ordinaire) auraient été mieux inspirés que le poëte même.

## (*Ibid.* Il pousse un cri terrible.)

Ce cri, selon l'observation des commentateurs, représente ceux de l'armée en déroute qui s'excite au combat.

## (Page 286. Entrée dans ce lieu.)

Nous voyons ici en détail quelle était la parure des dames grecques, laquelle était plus simple que celle des dames de l'Asie, où régna toujours un grand luxe. Junon ne se peint pas le visage. On en conclurait qu'Homère a jugé cet artifice indigne d'une déesse, assez belle par elle-même. Quoique l'usage du rouge et du

(Page 289. Et je te promets un trône superbe.)

On voit aisément qu'un trône si commode était propre à tenter le dieu du sommeil et de la mollesse. Le marche-pied était aussi une marque de distinction, et c'est pourquoi il en est si souvent parlé dans l'écriture. Les critiques ont voulu expliquer la raison du choix qu'Homère a fait de Lemnos pour la demeure du Sommeil. L'un dit que c'est parce que la femme de Vulcain, qui régnait dans cette île, était Charis, l'une des Grâces; l'autre, que cette île abonde en vin, dont le grand usage assoupit; un autre encore, que c'est un trait de satyre lancé contre les habitans de Lemnos, que le poëte taxerait par là de stupidité : Despréaux a placé ainsi la Discorde dans un cloître. On peut choisir parmi ces conjectures, et sans doute en former encore de nouvelles. La demeure de Vulcain ne semble pas devoir être celle du Sommeil.

(Page 290. Je captivais l'ame de Jupiter.)

Homère rapporte cet exemple pour montrer qu'il ne fait que suivre ce qu'il a trouvé déjà tout établi dans les anciennes traditions. Dans les prophètes il est souvent dit « que Dieu est éveillé », ou « qu'il est endormi ». Dieu veille pour ceux qu'il garde, et dort pour ceux qu'il abandonne sans secours. (Madame Dacier).

(*Ibid.* Si la Nuit, reine des dieux et des hommes.)

La théologie grecque enseigne que la Nuit et le Chaos existaient avant toutes les choses : Jupiter respecte ici

la première. Au huitième chant de l'Iliade, les héraults qui viennent séparer Ajax et Hector parlent aussi du respect que l'on doit à la Nuit. (Pope.)

## (Page 291. Je t'accorde la plus jeune des Grâces.)

Virgile a imité cet endroit; et, selon Pope, le modèle est supérieur à la copie. Il observe aussi que la répétition de ces mêmes paroles dans la bouche du Sommeil est énergique, et marque bien l'ardeur avec laquelle il désire voir s'accomplir la promesse de Junon.

## (*Ibid.* Sous leurs pas s'agite la cime des arbres.)

Ceci, dit Eustathe, marque la légèreté de leur course. La terre ne tremble pas, et la cime seule des arbres s'agite comme par une respectueuse horreur.

## (Page 292. A la voix mélodieuse.)

On sent que cela convenait au Sommeil. C'était, dit-on, un oiseau de nuit, de la grosseur d'un épervier et tout noir.

## (Page 293. Ni l'épouse d'Ixion.)

Cette énumération n'est assurément pas dans nos mœurs, et il fallait que dans ces anciens tems on eût bien moins de délicatesse. Junon était cependant jalouse. Quoi qu'il en soit, elle remporte ici comme un secret triomphe sur toutes ses anciennes rivales, triomphe qui aurait moins flatté une de nos femmes modernes. On a recours à l'allégorie pour expliquer l'union de

Jupiter et de Junon, « qui se fit à l'insçu de ceux « qui leur donnèrent la vie ». Théocrite dit : « Les « femmes savent tout, jusqu'à la manière dont Jupiter « épousa Junon ». Et, à cette occasion, le scoliaste de ce poëte rapporte, d'après Aristote, que dans un jour d'hiver ce dieu prit la figure d'un coucou, et qu'étant transi de froid il vola sur les genoux de cette déesse, qui en eut compassion, et voulut le réchauffer; qu'alors Jupiter reprit sa première forme, et qu'après avoir contenté ses désirs il s'engagea à l'épouser. Le même scoliaste dit qu'il y avait chez les argiens dans un temple une statue de Junon assise sur son trône, le sceptre à la main, et qu'un coucou était perché sur le sceptre. Je laisse aux mythologues à nous expliquer cette fable, qui a un grand besoin de l'allégorie.

Madame Dacier a tellement alongé le discours qu'Homère met ici dans la bouche de Jupiter, que ce dieu paraît tout de glace, et qu'on voit s'évanouir en ce moment l'effet du ceste merveilleux. Elle emploie au même endroit les expressions les plus triviales. « Junon, rien ne vous presse, dit Jupiter, vous pour- « rez une autre fois faire cette visite.... Non, je n'aimai « pas avec tant d'ardeur la femme d'Ixion quand elle « conçut Pirithoüs, etc. Mais si vous le voulez absolu- « ment, répond Junon, et que vous soyez si amou- « reux, vous avez dans votre palais un appartement « que votre fils Vulcain vous a fait avec soin, et qui « ferme si bien, etc. »

Tout cet épisode, rempli de descriptions très-agréables, demande que nous admettions une mythologie où les dieux n'étaient souvent que des hommes. Platon,

homme philosophe, a été révolté de ces amours : mais il est à croire que, comme poëte, il a admiré cet endroit d'Homère, et qu'il s'est laissé entraîner aux charmes d'une si belle poésie.

Madame Dacier cite ici Eustathe, selon lequel « cet « épisode ne laisse pas d'être moral ; il enseigne aux « hommes qu'il faut fuir les voluptés, et se défier tou- « jours des femmes, qui ne sont jamais plus dange- « reuses, même pour leurs maris, que lorsqu'elles cher- « chent à leur plaire par leurs charmes : car, que ne doi- « vent pas craindre les hommes, puisque Jupiter même « n'a pu s'empêcher d'être trompé » ? Platon n'y a donc pas bien pensé lorqu'il a été si choqué de cet épisode. Il est vrai que si Homère a eu cette grave leçon en vue, il traite un peu Jupiter comme les spartiates faisaient leurs esclaves, qu'ils enivraient pour montrer à leurs enfans les suites funestes de l'ivrognerie. On pourrait craindre aussi que cette leçon, qui paraît si importante, ne produisît un effet contraire, que les maris ne perdissent entièrement courage en voyant Jupiter même trompé par sa femme. Les moralités que l'on tire des poëmes ressemblent trop souvent aux médicamens, qui, malgré l'ordonnance, ne prennent pas toujours dans le corps humain la route qui leur est assignée.

Pope allègue un passage de Diodore de Sicile, qui, pour prouver qu'Homère avait voyagé en Egypte, rapporte cette entrevue de Jupiter et de Junon. En Egypte, on célébrait la cérémonie nuptiale de ces deux divinités, dont les pavillons, embellis de fleurs, étaient portés par des prêtres au haut d'une montagne. Pope croit donc que comme il y avait des fêtes consacrées à

célébrer les amours de Vénus et d'Adonis, de Jupiter et de Junon, Homère a pu, selon le génie de son siècle, embellir son poëme d'une fable qui, dans l'origine, avait un sens allégorique.

(Page 295. Mais son absence ne nous causerait pas autant de regrets.)

Il est glorieux pour Achille qu'il faille tant s'efforcer à persuader aux troupes qu'à la rigueur on pourrait se passer de son secours.

(*Ibid.* Le remette au moins vaillant.)

Il semble que c'est le moins vaillant qu'on devrait munir d'une bonne armure : mais il n'en ferait pas assez d'usage; et un petit nombre d'hommes braves, bien armés, peut former un corps redoutable. D'ailleurs une bonne armure était pesante, et ne pouvait convenir qu'à un homme fort; et il s'agit ici de la force autant que de la valeur.

(Page 296. Son approche glace les troyens de terreur.)

On observe que Neptune n'ayant plus à craindre Jupiter, paraît sous sa véritable forme. Ernesti explique l'allégorie en disant que le bruit de la mer effrayait les troyens.

(*Ibid.* L'un enflammant les grecs et l'autre les troyens.)

Homère, dit Eustathe, en opposant Hector à Neptune, semble l'égaler à ce dieu.

(*Ibid.* La mer se soulève.)

La poésie tourne en prodige l'agitation de la mer qui s'enfle et inonde le rivage, comme si elle participait aux sentimens de Neptune. (Eustathe.)

(*Ibid.* Les flots précipités du milieu de la mer.)

Ces comparaisons entassées où la poésie semble épuiser toutes ses richesses, et où, pour ainsi dire, l'imagination déborde, frappent vivement, et ne sont jamais mieux placées que lorsqu'il s'agit de peindre un objet terrible. On en voit des exemples dans Virgile et dans d'autres poëtes. Il semble alors que dans la nature on ne trouve rien qui égale la chose dont on veut parler, et c'est cela même qui fonde la nécessité d'accumuler les comparaisons.

(*Ibid.* Hurlant contre les bords.)

Βοάα προτὶ χέρσον.

(Page 297. Et tourne à terre avec rapidité.)

Le grec ajoute, « comme une toupie. »

(*Ibid.* Frappé par la foudre de Jupiter.)

Ὡς δ' ὅθ' ὑπαὶ ῥιπὴς πατρὸς Διὸς ἐξεριπῃ δρῦς.

Ce vers était peut-être sous les yeux de Virgile, quand il fit celui dont on a tant admiré la chute :

. . . . . Procumbit humi bos.

(Page 300. Aimé de Mercure plus qu'aucun troyen.)

Mercure était un dieu qui présidait aux troupeaux. Les anciens statuaires mettaient ordinairement un belier au pied des statues de Mercure. (Madame Dacier.)

(Page 301. Comme il eût levé celle d'un léger pavot.)

Cette idée est fort juste; car la tête d'un pavot est sur une longue tige. (*Ibid.*)

(*Ibid.* Muses, habitantes de l'Olympe.)

Le poëte, dans les occasions importantes, invoque les Muses. Ici, l'on voit qu'il triomphe du succès des grecs, et ne veut rien oublier de ce qui peut contribuer à leur gloire. (Pope.)

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XIV.

## CHANT XV.

Les troyens, dans leur fuite, repassent le fossé, les pieux, tombent en foule sous les coups des grecs, et ne s'arrêtent qu'auprès de leurs chars, consternés, et pâles d'effroi. Mais Jupiter s'éveille au sommet de l'Ida : il est soudain levé, et voit les troyens et les grecs, ceux-là fuyant avec précipitation, et ceux-ci les poursuivant, ayant Neptune à leur tête. Il voit Hector étendu dans la plaine ; ses compagnons l'environnaient : il respirait à peine ; et, blessé par l'un des plus vaillans d'entre les grecs, ne donnant presque aucun signe de vie, il vomissait des flots de sang. Le père des dieux et des hommes le considère avec compassion ; et lançant à Junon le regard le plus terrible :

Divinité perverse, dit-il, ce sont évidemment tes artifices qui ont éloigné le noble Hector du combat, et mis les troyens en fuite. Je balance si tu ne seras pas la première victime de cette trame funeste, et si je ne ferai pas tomber sur toi-même tout le poids de mon indignation. As-tu donc oublié le jour où tu parus dans les cieux, ayant

une enclume à chaque pied, les mains liées d'une chaîne d'or qu'aucune force ne pouvait rompre ? tu fus suspendue au sein des nuages : les dieux en gémissaient sur le haut Olympe, et t'entouraient sans pouvoir te dégager : j'eusse précipité celui qui eût osé l'entreprendre, du palais céleste jusque sur la terre ; il y fût arrivé comme sans vie. Cependant une punition si terrible calmait à peine la douleur et le courroux dont me pénétrait le sort de mon fils Hercule. Toujours ardente à le perdre, tu soulevas Borée et les tempêtes ; l'abandonnant à l'océan indompté, tu le fis aborder, loin de sa route, dans l'île de Cos, d'où je le ramenai avec éclat au sein de l'heureuse Argos, après qu'il eut été soumis aux plus grands travaux. Je te rappelle ta disgrace, pour que tu renonces désormais à la ruse, et que tu cesses de t'applaudir de l'amour que tu m'as inspiré, osant t'écarter de la troupe céleste et m'abuser par la plus insigne perfidie.

Junon frémit de terreur : J'en atteste, dit-elle, la terre, l'étendue immense du ciel, et le Styx qui coule dans les demeures souterraines, serment le plus redoutable des dieux ; j'en atteste ta tête sacrée, et notre couche

nuptiale que je ne voudrais pas déshonorer par un parjure : c'est sans mon ordre que Neptune a causé la perte des troyens et d'Hector; il n'a suivi que l'impulsion de son propre cœur, et n'a pu voir sans une vive compassion la détresse des grecs repoussés jusques à leurs vaisseaux. Mais je vais l'exhorter à se rendre où tu l'ordonneras, dieu terrible des nuées.

Le père des dieux et des hommes reprenant un air tranquille et serein : Junon, dit-il, si dans l'assemblée des immortels tu te conformes désormais à mes désirs, Neptune, quelque opposé qu'il y soit, se montrera bientôt docile à notre volonté. Mais, pour me prouver que ton discours est sincère, va rejoindre la troupe céleste, et envoie sur le mont Ida Iris et le dieu décoré de l'arc. Tandis que la déesse ira vers l'armée des grecs porter au roi des mers l'ordre de s'abstenir du combat et de rentrer dans ses demeures, je veux qu'Apollon réveille le courage d'Hector, et, ranimant ses forces, dissipe les douleurs qui déchirent son ame, et qu'il envoie parmi les grecs la tremblante Fuite, afin que, dans leur déroute, ils se précipitent sur les navires du fils de Pélée. Ce héros excitera la valeur de

son ami Patrocle, qui, abattant une foule de jeunes guerriers, et parmi eux mon fils Sarpédon, tombera lui-même devant Troie sous la lance d'Hector, que le divin Achille, irrité de ce trépas, doit immoler à son tour. Alors je me déclarerai contre les troyens : ils abandonneront le rivage, et seront mis en fuite, jusqu'à ce que les grecs, sous la libre direction de Minerve, s'emparent des tours d'Ilion. Je n'éteindrai pas ma colère avant ce tems, et je ne permettrai point qu'aucun des immortels secoure les grecs, que les vœux d'Achille ne soient comblés, ainsi que j'en fis la promesse, scellée du signe de ma tête sacrée, le jour où Thétis, embrassant mes genoux, me conjura de protéger ce héros invincible.

Il dit ; et Junon, soumise à son époux, s'élève des sommets d'Ida sur l'Olympe. Tel que le rapide essor de la pensée de l'homme lorsqu'ayant parcouru des pays d'une vaste étendue, et se rappelant en un moment tous les objets qui l'ont frappé, il dit en lui-même, j'étais ici, j'étais là : telle Junon franchit d'un vol précipité l'espace des airs et arrive au sommet de l'Olympe. Elle trouve la troupe immortelle rassemblée dans le palais de Jupiter. A son aspect, tous s'élancent de leurs

siéges, et la saluent, tenant en main des coupes d'or. Peu attentive à ces témoignages de respect, elle prend la coupe que lui présente la belle Thémis, qui la première vient à sa rencontre: Junon, dit cette déesse, quel motif t'amène dans le ciel, saisie, à ce qu'il paraît, de consternation? Le fils de Saturne, ton époux, t'aurait-il inspiré cette terreur profonde?

Ne m'en demande point le sujet, ô Thémis, dit Junon: tu connais son ame fière et inflexible. Préside dans ce palais à nos fêtes, et tu entendras bientôt avec tous les immortels les funestes arrêts que Jupiter prononce: ils sont tels que ni les hommes ni les dieux ne pourront désormais se livrer aux doux épanchemens d'une joie unanime, avec quelques transports qu'elle ait éclaté jusqu'à ce moment dans leurs festins.

En disant ces mots, la déesse vénérable s'assied sur son trône: tous les dieux frémissent d'indignation dans le palais de Jupiter. Junon sourit; mais son front ombragé de noirs sourcils n'annonce aucune satisfaction: Insensés que nous sommes! continua-t-elle en présence de toute l'assemblée, se livrant toujours à son courroux, une vaine fureur nous

transporte contre Jupiter; nous entretenons le désir de l'aller joindre et de triompher de ses desseins par la persuasion ou même par la violence. Assis loin de nous, il se rit de nos projets, et pense que son pouvoir l'élève à une distance infinie de tous les immortels. Soumettez-vous donc à ses lois, quel que soit le joug qu'il vous impose. Déjà Mars éprouve une infortune accablante; son fils Ascalaphe, qui de tous les humains lui était le plus cher, Ascalaphe, que ce dieu formidable avait reconnu pour son sang, vient de périr dans le combat.

A ce discours, Mars frappe ses genoux immortels; et laissant éclater sa douleur : Pardonnez-moi dans ce jour, s'écrie-t-il, dieux de l'Olympe; je cours dans l'armée des grecs pour venger le trépas de mon fils, dût la foudre de Jupiter m'étendre parmi les morts, le sang et la poussière.

Il dit, et ordonne à la Terreur et à la Fuite d'atteler ses coursiers, tandis qu'il revêt lui-même ses armes flamboyantes. Alors on eût vu Jupiter embrasé contre les dieux d'un courroux bien plus terrible encore, si Minerve, craignant pour toute la troupe immortelle, ne se fût précipitée, loin de son trône,

hors du palais. Elle ravit le casque à la tête de Mars, le bouclier à ses épaules; et, arrachant à sa forte main la lance de fer, et la plaçant à l'écart, elle réprime son audace en ces mots: Furieux, qu'aucun frein n'arrête, tu cours à ta perte. Es-tu sourd à tous les conseils? n'as-tu plus ni sentiment ni pudeur? n'entends-tu point les discours de Junon, qui vient de quitter le monarque des cieux? ou veux-tu, après avoir souffert toi-même le comble des malheurs, contraint de retourner avec un profond désespoir dans l'Olympe, ouvrir à tous les autres dieux la source des plus affreuses calamités? car Jupiter, abandonnant aussitôt la querelle des grecs et des troyens, portera le trouble et l'horreur dans les demeures célestes; il nous frappera tous de sa foudre, sans distinguer l'innocent du coupable. Etouffe donc le courroux dont t'enflamme la mort de ton fils: des guerriers supérieurs à lui par leur force et leur courage sont descendus et descendront encore dans le tombeau. Les dieux ne peuvent arracher aux lois de la parque tous les humains auxquels ils ont donné le jour. En disant ces mots, elle ramène le bouillant Mars sur son trône.

Cependant Junon appelant hors du palais

Apollon et Iris qui exécute la volonté des immortels : Jupiter vous ordonne, leur dit-elle, de vous rendre au même instant sur l'Ida : quand vous serez en la présence de ce dieu, obéissez à ce qu'il voudra vous prescrire.

La déesse rentre et se place sur son trône. Ils prennent un rapide essor, arrivent sur la montagne d'Ida ; le fils de Saturne, assis au sommet du Gargare, était environné d'un nuage odorant. Ils s'arrêtent devant le maître des nuées : il est satisfait de leur prompte obéissance aux ordres de son épouse ; et se tournant d'abord vers Iris, ces mots volent de ses lèvres :

Va, légère Iris, rapporte mes paroles à Neptune, sois le ministre fidèle de ma volonté. Ordonne-lui d'abandonner le combat, de se rendre dans l'assemblée des dieux ou dans le profond empire de la mer. S'il ose résister à mes ordres, qu'il juge, quelle que soit sa force, s'il pourra soutenir mon attaque terrible : né avant lui, je crois lui être encore supérieur en puissance ; et cependant il ne craint pas de s'égaler à moi, devant qui tremblent tous les autres dieux !

La prompte Iris, docile à sa voix, descend des sommets de l'Ida aux campagnes d'Ilion.

Telle que se précipite du sein des nuages la neige ou la grêle rapide par la violente impulsion de Borée qui ramène la sérénité dans les cieux; tel est le vol impétueux de la déesse. S'arrêtant auprès de Neptune: Divinité à la chevelure azurée, dit-elle, je viens de la part du maître des dieux, il t'ordonne d'abandonner le champ de bataille, de te rendre parmi la troupe immortelle, ou dans le profond empire de la mer. Si tu résistes à cet ordre, ce dieu te menace de venir lui-même te livrer une attaque terrible: il t'ordonne d'éviter ce combat. Quelle que soit ta force, il a reçu le premier la naissance, et croit t'être supérieur en pouvoir: cependant tu ne crains pas de t'égaler à lui, devant qui tremblent tous les autres dieux!

Qu'entends-je, répondit Neptune outré d'indignation: je connais son pouvoir; mais il parle d'un ton bien superbe, s'il prétend me contraindre à lui céder, moi qui possède un rang égal au sien. Nous sommes trois fils de Saturne et de Rhée, Jupiter, moi, et le dieu des enfers; l'univers fut divisé en trois empires; chacun de nous obtint son partage. La grande urne des sorts ayant été agitée, le mien fut d'habiter pour toujours l'océan écu-

meux ; Pluton reçut le ténébreux empire ; le domaine de Jupiter fut l'immensité des cieux ; nous possédons la terre en commun, ainsi que l'olympe élevé. Je ne me soumettrai donc pas aux volontés de Jupiter, tout éminent qu'est son pouvoir ; qu'il demeure tranquille dans son domaine. Il ne doit pas se promettre de m'épouvanter, comme une divinité timide, en me parlant de sa force et de sa souveraineté. Qu'il adresse ces menaces terribles à ses fils et à ses filles, contraints de fléchir dès qu'il a proféré ses ordres absolus.

Dieu des mers, reprit Iris, rapporterai-je à Jupiter cette réponse forte et orgueilleuse ? Ne veux-tu point l'adoucir ? Les ames généreuses ne sont pas inflexibles ; et, tu le sais, il est des furies qui vengent les droits de l'aînesse.

Je reconnais, Iris, la sagesse de ton conseil, répartit Neptune. Qu'on est heureux d'être éclairé par celui même qui nous porte des ordres ! Mais je ne puis vaincre la fureur qui s'empare de mon ame, lorsque ce dieu, que le destin a fait mon égal, m'insulte par des paroles fières et menaçantes. Je veux bien, tout indigné que je suis, me prêter à ses désirs. Cependant je le déclare, et cette

menace part du fond de mon cœur ; s'il a résolu, contre mon gré et celui de Pallas, de Junon, et de plusieurs autres dieux, de sauver les remparts d'Ilion, si rien ne peut l'engager à les détruire et à donner aux grecs une victoire éclatante, qu'il apprenne que nous tous nous lui jurons à jamais une haîne implacable. En même-tems il abandonne les grecs, et se replonge au fond de la mer : les héros de l'armée s'aperçoivent qu'il ne combat plus à leur tête.

Le maître des nuées se tournant aussitôt vers Apollon : Va maintenant, dit-il, vers le belliqueux Hector. Déja Neptune, évitant mon courroux terrible, est rentré dans la profonde mer : s'il eût osé m'attendre, toutes les divinités de l'Olympe, et même celles qui, dans le Tartare, entourent Saturne, auraient entendu le bruit de ce combat. Mais il nous est plus utile qu'il l'ait évité, et qu'il ait redouté ma puissance ; cette querelle n'eût pu se terminer sans de violens efforts. Toi, prends mon égide guerrière, entourée de la Terreur ; et, la secouant dans les airs, jette la consternation parmi les héros de la Grèce. Dieu qui lances le trépas, je remets à tes soins l'illustre Hector ; ranime ses forces et soutiens

son courage, jusqu'à ce que les grecs, mis en fuite, touchent aux bords de l'Hellespont: ce n'est qu'alors qu'ils jouiront de quelque relâche après tant de périls.

Il dit : Apollon, soumis à l'ordre de son père, descend de l'Ida avec la rapidité du vautour fatal à la colombe, et le plus impétueux de tous les habitans de l'air. Il trouve le noble Hector assis, lui qui, avant peu de momens, était étendu à terre ; il vient de reprendre ses esprits, reconnaît les amis qui l'environnent : sa respiration est plus libre, et la sueur qui coulait de ses membres s'est arrêtée, depuis l'instant où Jupiter a voulu le ranimer. Apollon s'avançant à lui: Hector, fils de Priam, dit-il, pourquoi, assis à l'écart, loin de tes troupes, es-tu livré à ce profond abattement? Quelle douleur trouble ton ame?

Hector levant vers lui un œil languissant: O la meilleure des divinités, répond-il, fais-moi connaître celui qui me rend ce soin compatissant. Ne sais-tu pas que le furieux Ajax, tandis que je ravageais ses cohortes devant les vaisseaux des grecs, a frappé mon sein d'une pierre énorme, et a dompté mon ardeur victorieuse ? J'ai cru voir en ce jour les morts et la demeure de Pluton ; déjà mon

ame était errante aux bords de mes lèvres.

Rassure-toi, répartit Apollon, puisque Jupiter envoie du haut de l'Ida le dieu ceint d'un glaive d'or, pour être à tes côtés et te secourir; c'est moi qui t'ai défendu jusqu'à ce jour, toi et tes remparts. Excite les combattans nombreux à pousser les coursiers rapides vers les vaisseaux : je marcherai devant eux; et, leur applanissant une longue carrière, je forcerai les héros de la Grèce à fuir.

Ces mots inspirent au chef de l'armée un courage terrible. Tel qu'un coursier généreux qui, retenu long-tems à la crèche, rompt ses liens, franchit les campagnes et les fait retentir sous ses pas; accoutumé à se baigner dans l'eau courante d'un grand fleuve, enorgueilli, il dresse sa tête, secoue sa longue crinière sur ses épaules, et, plein de confiance dans sa force et dans sa beauté, revole à ses jumens et à ses pâturages : tel Hector, à la voix de l'un des immortels, court d'un pas agile, et il anime les conducteurs des chars.

Comme des chasseurs avec leur meute se précipitent sur les pas d'un cerf au long bois ou d'une chèvre sauvage qu'un rocher ombragé d'une forêt dérobe à leur poursuite; le sort

ne veut pas que l'animal tombe en leur pouvoir; attiré par leurs cris, paraît un lion à la crinière majestueuse qui met en fuite toute la troupe ardente : ainsi les grecs ne cessaient de suivre par cohortes leurs ennemis, les perçant de leurs glaives et de leurs lances, jusqu'à ce qu'ayant vu Hector parcourir les rangs troyens, ils sont frappés de terreur, et n'ont plus de force que pour fuir. Le fils d'Andrémon, Thoas, les exhorte : c'était le plus vaillant des Etoliens, habile à lancer le javelot, intrépide dans les combats de pied ferme, et cédant le prix à peu de ses jeunes compagnons, lorsque, dans les conseils, ils se disputaient la gloire de l'éloquence :

Dieux, s'écrie-t-il, quel prodige frappe mes regards! Hector, échappé des mains de la parque, revoit la lumière! Nous nous flattions tous qu'il avait succombé sous les coups du fils de Télamon : mais un dieu dont le secours lui est toujours propice a sauvé ce héros, qui a jonché ces campagnes de morts, et qui va sans doute semer de nouveaux ravages; car c'est avec l'appui de Jupiter qu'animé de cette audace, il reparaît à la tête des rangs. Suivez mes avis ; que la multitude craintive se rapproche des vaisseaux : nous,

qui nous glorifions d'être les plus vaillans de l'armée, soutenons l'attaque d'Hector, et allant à sa rencontre les piques levées, tentons de le repousser; il n'osera, malgré la fureur qui l'enflamme, pénétrer dans cette cohorte intrépide.

Ils embrassent cet avis avec ardeur. Ajax, Idoménée, Teucer, Mérion, et Mégès, qu'on prendrait en ce moment pour le dieu Mars, appellent les plus hardis guerriers, rangent les bataillons destinés à combattre Hector et sa troupe, tandis que la multitude recule vers les vaisseaux. Les troyens serrent leurs rangs et commencent la charge : Hector les conduit, traversant la plaine à grands pas, et Apollon le précède environné d'un nuage; il tient en main l'égide impétueuse, terrible, hérissée de traits, et dardant des flammes, que Vulcain remit à Jupiter pour être portée dans les batailles, et y répandre la terreur et la fuite. Armé de cette égide, il devançait les troupes. Les grecs serrent aussi leurs rangs, et soutiennent cette attaque furieuse. Des deux côtés s'élèvent des cris perçans : les traits volent des arcs, les nombreux javelots s'élancent des mains hardies; les uns s'enfoncent dans le sein de jeunes guerriers, les

autres se plongent dans la terre au milieu des deux troupes, altérés de sang. Tant que l'égide était immobile dans les mains d'Apollon, les traits de l'un et l'autre parti apportaient la mort : mais lorsqu'en face des grecs il l'ébranle, et accompagne ce mouvement d'un cri terrible, il glace le courage dans leurs cœurs et fait évanouir toute leur audace. Tels qu'un grand troupeau de brebis, que dissipent deux animaux féroces venus subitement dans une nuit ténébreuse et dans l'absence du berger; tels les grecs intimidés sont mis en fuite. Apollon jette parmi eux la terreur, et remplit d'intrépidité Hector et les troyens. Alors règne le carnage dans ces bataillons dispersés : Hector terrasse Stichius et Arcésilas, l'un chef des béotiens, l'autre compagnon fidèle du grand Ménesthée. Enée immole Médon et Iasus : Médon fils naturel d'Oïlée, et venu de Phylacé, où il s'était relégué loin de sa patrie pour avoir versé le sang du frère d'Eriopis, épouse d'Oïlée; Iasus, digne fils de Sphélus, et chef des athéniens. Ménesthée expire sous les coups de Polydamas; Polites frappe Echius qui osait s'avancer à la tête de quelques combattans; l'illustre Agénor étend Clonius à ses pieds; et Pâris atteint Déiochus

fuyant du milieu de la mêlée, et le perce de part en part.

Tandis que les vainqueurs enlevaient des armes, les grecs tombant sur les pieux et dans le fossé profond, courant en désordre, cherchaient l'abri de leurs remparts. Hector ordonne à haute voix aux troyens de fondre sur les vaisseaux, d'abandonner les dépouilles sanglantes : Celui qui s'écartera des vaisseaux recevra sur-le-champ le trépas de ma main; et loin que ses frères et sœurs allument son bûcher funèbre, les vautours disperseront son corps déchiré autour des murs d'Ilion.

En même-tems il pousse ses coursiers, alongeant son fouet jusqu'à la crinière, et anime tous les rangs des troyens, qui, élevant leurs voix menaçantes, guident sur ses pas leurs chevaux traînant leurs chars rapides, font retentir les airs d'un tumulte épouvantable. Devant eux, Apollon, en un moment, renverse du pied les bords du fossé profond, et le comblant, il leur forme un pont solide, aussi étendu dans sa largeur et dans sa longueur que le vol d'un javelot lancé par un homme vigoureux qui fait l'essai de sa force. Ils se précipitent par phalanges dans ce chemin, ayant à leur tête Apollon armé de l'égide

formidable. Il détruit le rempart avec autant de facilité qu'un enfant, aux bords de la mer, après avoir construit, pour amuser son ennui, un édifice de sable, le bouleverse des mains et des pieds, en se jouant : ainsi, divin Apollon, tu renversas les longs et pénibles travaux des grecs, et répandis parmi eux la terreur et la fuite. Ils s'arrêtent enfin auprès de leurs vaisseaux, s'exhortant les uns les autres, levant leurs mains vers tous les immortels, et les implorant à haute voix. Nestor sur-tout, ce père des grecs, étendant les bras vers le séjour des astres, fait cette prière : Jupiter, maître souverain, si jamais quelqu'un, dans les champs féconds de la Grèce, immolant en ton honneur des taureaux ou des brebis, te conjura de lui accorder un heureux retour; et si tu voulus te montrer favorable à ses vœux par un signe non trompeur, souviens-t'en aujourd'hui; écarte loin de nous, dieu de l'Olympe, cette cruelle calamité, et ne permets pas que les troyens précipitent les grecs dans le tombeau!

C'est ainsi qu'il l'invoque. Jupiter entend la prière du vieux Nestor; il lui répond par un coup éclatant de tonnerre. Les troyens, interprétant en leur faveur cet augure de la

volonté de Jupiter, s'élancent avec plus de furie contre les grecs, et ne songent qu'à poursuivre le combat. Comme les vagues énormes de l'immense océan, poussées par l'aquilon sifflant qui grossit les flots, surmontent les bords d'un navire et le submergent; ainsi les troyens franchissent à grands cris la muraille. Ils volent avec leurs coursiers, et, les piques à la main, combattent devant les poupes du haut de leurs chars, tandis que les grecs, montés sur les sombres vaisseaux, se défendent avec de longues massues du chêne le plus dur, armes navales dont la tête est d'airain.

Tant que l'on avait combattu autour du mur, Patrocle, demeuré dans la tente d'Eurypyle, l'avait consolé, s'était occupé du soin de guérir sa plaie et d'appaiser ses cruelles douleurs. Mais lorsqu'il voit les troyens inonder le rempart, et les grecs troublés fuir en tumulte, il pousse un long gémissement, frappe ses genoux; et plongé dans une sombre tristesse : Cher Eurypyle; s'écrie-t-il, je ne puis m'arrêter ici plus longtems, quelque besoin que tu aies de mon secours ! le combat devient plus terrible. Qu'un serviteur fidèle adoucisse l'amertume

de tes maux; je vole vers Achille pour l'engager à prendre les armes. Qui sait si, avec le secours d'une divinité, mes exhortations ne parviendront point à l'émouvoir? Les leçons d'un ami ont un si grand empire sur notre cœur! En disant ces mots, il se précipite hors de la tente.

Cependant les grecs soutiennent l'attaque impétueuse des ennemis; mais, quoique supérieurs en nombre, ils ne sauraient repousser les troyens, qui de leur côté ne peuvent rompre ces phalanges, et s'ouvrir un passage jusques au milieu des vaisseaux et des tentes. Les combattans conservent leurs lignes, ainsi que dans la main du savant constructeur qui, instruit par les leçons de Minerve, forme un navire, l'équerre exacte garde le niveau. Partout l'on était animé du même courage. Mais l'on distinguait l'illustre Hector attaquant le superbe Ajax; ils se disputaient avec acharnement un vaisseau: l'un ne peut l'embraser et repousser le vaillant défenseur des grecs, ni l'autre écarter un adversaire dont une divinité a conduit ici les pas. Là, Ajax perce de sa pique le sein du fils de Clytius, Calétor, qui s'avançait en secouant une torche ardente; la torche échappe de sa main; dans sa chute il

fait gronder la terre. Hector voit son parent étendu dans la poussière devant ce vaisseau fatal: Troyens, guerriers de Lycie, et vous, dardaniens, s'écrie-t-il, demeurez fermes dans cet espace étroit et serré, et ne souffrez point que le fils de Clytius, tombé devant les navires, soit dépouillé de son armure.

Il dit; et lançant son javelot contre Ajax, il le manque, mais atteint Lycophron, de Cythère; écuyer de ce héros, il avait trouvé chez lui un asile heureux, exilé de sa patrie pour un meurtre involontaire: le javelot ardent lui perce la tête, comme il combattait fidèlement à côté d'Ajax; il tombe de la poupe du navire, et meurt. Ajax frémit de douleur et de courroux, et se tournant vers son frère: Cher Teucer, dit-il, nous avons perdu le compagnon de nos travaux, le fils de Mastor, recueilli dans notre palais, où nous l'honorions comme ceux dont nous tenons le jour; le furieux Hector vient de l'immoler. Qu'as-tu fait de ces flèches dont le vol portait la mort, et de cet arc que te remit Apollon?

A ce reproche, Teucer vole; il est auprès d'Ajax, tenant l'arc flexible et le carquois chargé de traits; prompt à les envoyer aux troyens, il frappe Clitus, fils illustre de Pisénor, et

compagnon de Polydamas, dont il conduisait le char. Sans cesse il s'exerçait à dompter les coursiers indociles, et dans ce moment il poussait les siens au milieu des plus épaisses phalanges, par le désir de plaire à Hector et aux troyens, lorsque la mort, dont nul ne le garantit, vint l'assaillir malgré sa course rapide : la flèche le frappe à la tête; il tombe, les coursiers reculent en secouant le char vide avec un bruit retentissant. Polydamas, qui d'abord s'en aperçoit, accourt, les arrête : il remet les rênes aux mains d'Astinoüs: et lui recommandant avec soin de ne pas s'éloigner, il reparaît au premier rang, et poursuit le combat.

Alors Teucer tourne contre Hector un autre dard, qui, s'il eût fendu l'air, eût terminé l'attaque que ce chef livrait aux navires, et au milieu de ses plus nobles exploits l'eût couché dans le tombeau : mais le dard ne trompa point la prévoyance de Jupiter, qui, veillant sur les jours d'Hector, priva de cette gloire le fils de Télamon, et rompit la corde de cet arc fameux, à l'instant où il la tendait; le trait se détourne, l'arc tombe de ses mains. Le jeune guerrier, le cœur palpitant de courroux, dit à son frère : Ah ! je n'en puis dou-

ter, quelque dieu détruit notre espoir, et rend désormais tous nos efforts inutiles. Oui, c'est un dieu qui a fait tomber cet arc de mes mains, et qui a rompu la corde solide que j'y avais attachée ce matin même pour soutenir en ce jour le vol fréquent de mes flèches.

Ami, répond le grand Ajax, abandonne ton arc et tes traits, puisqu'un dieu jaloux de la gloire des grecs t'en a dépouillé. Prends un javelot, charge ton sein d'un bouclier, et signalant toi-même ta valeur, excite celle de nos troupes. Ne songeons plus qu'à combattre; et s'il faut que les troyens s'emparent de nos vaisseaux, faisons-leur du moins payer cher ce triomphe.

Teucer court déposer son arc dans sa tente: il couvre son sein d'un bouclier épais, couronne son front intrépide d'un casque où flotte un panache effrayant, saisit une lance pesante, vole, et dans un moment il a rejoint Ajax.

Hector, ayant vu tomber l'arc de Teucer, s'écrie: Troyens, et vous, guerriers de Lycie, soutenez devant les vaisseaux tout l'éclat de votre ancienne renommée. Jupiter, mes yeux l'ont vu, désarme un ennemi redoutable. Sa puissance a des traits qu'on ne saurait mécon-

naître, soit qu'il élève les uns à une illustre gloire, soit qu'abaissant les autres il leur refuse sa protection, comme en ce moment il endort le courage des grecs, et prend en main notre défense. Précipitez-vous donc en foule sur les vaisseaux. Que celui de vous auquel un trait doit apporter le trépas expire sans regret: il lui sera glorieux de mourir en combattant pour la patrie; et cependant il laissera après lui en sûreté son épouse, ses fils, sa maison et tous ses biens, lorsque les grecs revoleront avec leur flotte dans leur terre natale. Ce discours les remplit de force et d'intrépidité.

De son côté le fier Ajax encourage les siens: O honte! ô grecs! c'est maintenant qu'il nous faut périr, ou nous délivrer de l'ennemi qui nous presse. Espérez-vous, si l'ardent Hector s'empare de nos vaisseaux, traverser à pied la mer pour rentrer dans votre patrie? N'entendez-vous pas Hector animer toute son armée, plein de la rage impatiente de réduire les vaisseaux en cendres? Ce n'est pas à des jeux qu'il veut faire aller ses troyens, mais au plus sanglant combat. Le seul parti qui nous reste, c'est de confondre nos bras et nos efforts avec les leurs dans l'horrible mêlée. Au lieu de

nous consumer dans une longue défense sans parvenir à nous venger, renfermés dans ce champ étroit par des troupes inférieures, qu'un seul instant décide si nous devons vivre ou mourir. Il dit, et son ardeur passe dans l'ame des grecs.

Alors les deux partis sèment de nouveau le carnage. Hector frappe le fils de Périmède, Schédius, à la tête de ses phocéens. Ajax renverse Laodamas, chef de bataillons nombreux, rejeton illustre d'Anténor; tandis que Polydamas perce le sein d'Otus compagnon de Mégès, conduisant les magnanimes épéens. A peine Mégès l'a-t-il aperçu qu'il s'élance sur Polydamas, qui, en s'inclinant, trompe l'espoir de son adversaire; Apollon ne veut point que le fils de Panthus périsse dans cette mêlée: le javelot de Mégès se plonge dans le sein de Cresmus, qui tombe, et ses armes décorent le vainqueur. Cependant Dolops court l'attaquer, habile à manier la pique; l'illustre Lampus, né de Laomédon, donna le jour à ce guerrier valeureux, qui fond en ce moment sur Mégès, et lui perce le bouclier. Mais la pique redoutable est arrêtée par l'épaisse et solide cuirasse que Phylée apporta jadis d'Ephyre, des bords

du Selléis, présent qu'il reçut d'Euphètes, son hôte et son ami, roi de ces contrées, pour s'en couvrir dans les batailles; souvent elle lui servit de rempart contre les traits de l'ennemi, et en ce jour elle dérobe son fils à la mort. Mégès irrité pousse contre son adversaire sa lance aiguë, l'atteint au casque hérissé de crins, et abat le panache, qui, brillant d'une pourpre récente, tombe dans la poussière. Pendant que Mégès soutenait ce combat et se flattait de vaincre, arrive Ménélas, qui lui enlève cette gloire: il se glisse à côté du troyen, le frappe à l'épaule; la pointe furieuse, brûlant de s'enfoncer, lui perce la poitrine; son front touche la terre. Mais comme ils se précipitaient sur lui pour le dépouiller de ses armes, Hector enflamme tous ceux auxquels ce chef était uni par le sang, et il adresse sur-tout des reproches au fils d'Hicétaon, le jeune et brave Mélanippe. Tant que les ennemis furent éloignés de ces bords, il faisait paître les bœufs dociles dans les riches plaines de Percote: mais lorsque leurs vaisseaux, poussés par de nombreuses rames, parurent, il revola dans Ilion; et se distinguant parmi les troyens, il demeurait auprès du vieux Priam, qui le chérissait

comme l'un de ses fils. Laisserons-nous ainsi, ô Mélanippe, glacer notre valeur? lui dit Hector avec véhémence : ton cœur n'est-il pas même touché du trépas de notre parent? Ne vois-tu point ces guerriers s'empresser à dépouiller Dolops de son armure? Suis-moi : désormais ce n'est pas de loin que nous devons attaquer les grecs; il faut ou les immoler, ou qu'ils renversent Ilion depuis le faîte de ses remparts, et fassent ruisseler le sang de tous nos citoyens.

En disant ces mots, il précède Mélanippe, qui le suit avec l'intrépidité de l'un des immortels. Le fils de Télamon enflammant aussi les grecs : Amis, s'écrie-t-il, combattez, réveillez l'honneur dans vos ames, et craignez, au milieu du choc des batailles, de vous couvrir d'une éternelle honte aux yeux de vos compagnons. Avec cette noble crainte, on survit aux périls; s'abandonner à la fuite, c'est courir à l'infamie et au trépas. Les grecs, déjà brûlant de repousser l'ennemi, conservent au fond du cœur ces paroles, et forment de leurs boucliers un rempart d'airain autour des vaisseaux. Jupiter ranime le courage des troyens.

Alors Ménélas excite le feu d'Antiloque

par ces paroles : Fils de Nestor, il n'est point dans l'armée de plus jeune guerrier que toi; il n'est aucun de tes compagnons qui te devance à la course, et dont tu ne surpasses la valeur : que ne voles-tu hors des rangs pour tenter de répandre le sang de quelque fameux troyen ?

Il dit, et s'éloigne. Antiloque se précipite hors des rangs, et, jetant de tous côtés ses regards, fait partir sa lance. Au vol de cette lance hardie, les troyens épouvantés reculent; elle prend un heureux essor, frappe le cœur du brave Mélanippe qui courait d'un air superbe aux combats : la terre retentit de sa chute, ses armes prolongent ce bruit éclatant. Comme un limier agile fond sur le chevreuil blessé d'un coup mortel par la main du chasseur au moment qu'il s'élançait de sa retraite; ainsi, Mélanippe, le fils courageux de Nestor accourait pour t'enlever ton armure. Mais il ne peut échapper à l'œil d'Hector, qui, suivi d'une troupe vaillante, vole à sa rencontre; Antiloque, malgré son audace, cherche une retraite. Semblable au jeune lion qui s'est signalé par une action hardie, a déchiré le chien fidèle ou le berger qui veillait auprès d'un troupeau, et fuit

avant que les bergers attroupés le poursuivent : tel Antiloque se retire. Déjà Hector et les troyens, poussant des cris terribles, le couvraient d'une nuée de traits dont le vol annonce la mort. Il se retourne cependant, dès qu'il a gagné ses cohortes.

Mais les troyens, toujours plus acharnés, comme une troupe de lions dévorans, fondent sur les vaisseaux. Ils accomplissent la volonté de Jupiter, qui ne cessait d'entretenir leur audace, tandis qu'il affaiblissait celle des grecs et les dépouillait de leur gloire. Il inspirait aux troyens un courage sublime, voulant qu'Hector ait l'honneur de porter dans les navires des flammes qui frappent la voûte céleste, et que les vastes désirs de Thétis soient accomplis : ce dieu prévoyant n'attendait que l'embrasement d'un vaisseau pour renouveler dès ce moment la fuite des troyens et rendre la victoire aux grecs. Dans ce dessein, il pousse contre les navires Hector déjà rempli d'une ardeur indomptable. Le guerrier s'abandonne à toute sa rage : tel Mars secoue sa lance ; ou telle, au sein des montagnes, la flamme dévaste une épaisse forêt. Sa bouche est écumante ; sous ses farouches sourcils ses yeux lancent des feux

effrayans ; le casque s'agite avec bruit autour du front d'Hector, tandis qu'il combat. Jupiter, du haut des cieux, le protège, l'élève et l'honore seul parmi tant de héros. Hélas ! ce chef touchait au terme de sa carrière, et déjà Pallas hâtait l'arrivée du jour fatal où il devait tomber sous le bras du fils de Pélée !

En ce moment Hector, impatient de rompre les rangs ennemis, se précipite par-tout où il voit les plus nombreux combattans et les plus fortes armes. Cependant, quelle que soit son ardeur, il ne peut se faire jour à travers ces cohortes rangées dans un carré formidable. Tel, au bord de la mer écumeuse, un rocher énorme oppose sa tête au choc impétueux des vents sonores, tandis que son pied résiste aux flots épouvantables que vomit contre lui la mer : tels les grecs soutiennent de pied ferme l'attaque des troyens. Mais enfin Hector, étincelant de feux, se jette dans la foule de leurs combattans : il y tombe comme une vague furieuse, enflée des vents élancés des nues, fond sur un léger vaisseau ; le vaisseau est couvert d'écume, les vents mugissent dans la voile, un tremblement agite le cœur des matelots, portés sur les ondes et séparés par un court espace de la mort : ainsi l'effroi

s'empare de l'ame des grecs. Comme encore un lion funeste se précipite sur un nombreux troupeau de génisses paissant aux bords humides d'un grand marais ; le berger songe à leur défense ; mais, novice dans ce genre de combat, il accompagne d'un pas incertain tantôt la première ligne, tantôt la dernière, lorsque son adversaire, se jetant au milieu du troupeau, dévore un taureau superbe ; tout se disperse avec épouvante : tel Hector, conduit par Jupiter, met tous les grecs en fuite, et ne ravit le jour qu'au seul Périphètes, né de Coprée, qui porta les ordres d'Eurysthée au grand Alcide ; d'un père si peu illustre sortit ce guerrier décoré de toutes les qualités martiales, aussi léger à la course qu'intrépide au combat, fameux par sa prudence entre les héros de Mycènes. En ce moment il ne dispute point à Hector la victoire. Il heurte, en se tournant, le bas de son bouclier, qui descendait jusqu'à ses pieds ; ébranlé par ce choc, il tombe à la renverse ; dans sa chute, son casque retentit autour de ses tempes. Hector est aussitôt à ses côtés, et, lui plongeant sa pique dans le sein, l'immole aux yeux de ses compagnons, qui, malgré leur douleur, ne peuvent le secourir ; ils crai-

gnent pour eux-mêmes l'invincible Hector.

Les grecs, contraints d'abandonner les premières lignes de leurs vaisseaux, ne sont plus défendus que par ceux qui occupent le bord du rivage : poursuivis de toutes parts, ils courent vers la mer, s'arrêtent en foule devant leurs tentes sans se disperser encore, retenus par la honte et par la crainte ; ils ne cessent de s'exhorter l'un l'autre à haute voix. Nestor sur-tout, ce gardien constant des grecs, les implore au nom de leurs pères : Chers amis, montrez-vous dignes élèves de Mars, et ne redoutez que l'opprobre. Souvenez-vous de vos femmes, de vos enfans et de vos biens ; souvenez-vous sur-tout de vos pères, soit qu'ils respirent encore, soit que la mort ait terminé leurs jours. Dans leur absence, je vous supplie, comme s'ils vous parlaient par ma voix, d'être inébranlables, de ne pas tout perdre par une fuite honteuse.

Ces paroles du vieillard rallument leur valeur, et Minerve dissipe le nuage épais dont une divinité obscurcit leurs yeux ; la lumière renaît près des vaisseaux et dans tout le champ de bataille. Ils découvrent et l'intrépide Hector et ses cohortes, tant celles

qui, n'ayant osé le suivre, avaient cessé de combattre, que les phalanges qui signalaient avec lui leur audace devant les vaisseaux. Désormais le fier Ajax dédaigne de se tenir auprès de la foule des grecs : il traverse à grands pas le haut des navires, balançant dans sa main une massue navale, énorme, armée de fer, d'une longueur démesurée. Tel qu'un écuyer, adroit voltigeur, ayant choisi quatre coursiers dans un haras, les pousse au milieu d'une route publique vers une grande ville ; une multitude de spectateurs, hommes et femmes, le suit de l'œil ; admire avec quel exact équilibre il s'élance tour-à-tour d'un coursier à l'autre au milieu de leur vol impétueux : tel Ajax court à grands pas sur les nombreux vaisseaux. Sa voix frappe la voûte céleste ; il exhorte sans relâche les grecs, avec des cris épouvantables, à défendre leurs navires et leurs tentes.

Hector, non moins intrépide, ne demeure pas dans les rangs troyens : mais, semblable à l'aigle ardent qui fond sur un peuple ailé d'oies sauvages, ou de grues, ou de cygnes à long cou, paissant aux bords d'un fleuve, il se précipite sur un navire à la proue

azurée: Jupiter l'y pousse de son bras puissant, et anime les troyens à le suivre. Alors le carnage se rallume devant les vaisseaux avec plus de furie : à la bouillante ardeur de tous les guerriers on eût dit qu'ils commençaient le combat, et qu'ils étaient infatigables. Les grecs, sans espoir d'échapper à leur ruine, et les troyens, assurés d'embraser les vaisseaux et d'immoler tous les héros de la Grèce, sont animés d'une égale fureur.

Hector cependant saisit le premier la poupe d'un navire superbe, léger, qui porta Protésilas sur ces bords, et ne le ramena point dans sa patrie. Là les deux partis, en se disputant ce navire, se donnent mutuellement le trépas : ils n'attendent pas de loin le vol impétueux des flèches et des javelots; mais s'attaquant de près, et poussés par une même rage, ils se frappent de haches tranchantes, de glaives aigus et de lourdes piques. Les sabres aux brunes et fortes poignées tombent des mains ou des épaules des combattans; des torrens de sang noircissent la terre.

Hector n'abandonnant pas la poupe du vaisseau qu'il tenait embrassée : Troyens,

s'écrie-t-il, apportez les flammes, et fondez à phalanges serrées sur l'ennemi. Voici le jour illustre où Jupiter appelle tous nos guerriers à détruire cette flotte, qui, abordée à ce rivage contre la volonté des dieux, nous a causé tant de malheurs par la timide prudence de nos vieillards; ils n'ont mis que trop long-tems un frein au désir que j'avais de l'attaquer; ils m'ont retenu moi et notre armée: mais si Jupiter alors nous égara, aujourd'hui c'est ce dieu lui-même qui nous conduit et nous enflamme.

A ces mots, ils se jettent avec une nouvelle impétuosité sur les grecs. Ajax ne peut plus soutenir ce choc: accablé de traits, il recule de quelques pas, croyant toucher à la mort; et, abandonnant la poupe, il se fixe sur le court espace d'un banc de rameurs: là, il observe l'ennemi, et de sa pique il ne cesse d'écarter des vaisseaux tous ceux qui s'avançaient avec des torches ardentes; et cependant élevant sa voix formidable, il encourage constamment les troupes: Amis, héros de la Grèce, ministres de Mars, méritez le nom de guerriers, et rappelez en ce moment tout le feu de votre ancienne valeur. Pensez-vous trouver derrière vous des secours ou un rempart plus

solide qui puisse vous offrir un abri contre la mort? Nous n'avons près de nous aucune ville fortifiée de tours pour nous défendre et pour renouveler nos troupes : nous sommes dans les champs des redoutables troyens, adossés à la mer, éloignés de notre patrie. Cherchons donc notre salut, non dans les séductions flatteuses de l'indolence, mais dans notre bras.

Il dit, et, furieux, il pousse sa pique. Celui des troyens qui, excité par Hector, accourait pour se distinguer aux yeux de ce chef avec sa torche enflammée, est aussitôt immolé de la main d'Ajax. Il renverse ainsi douze guerriers devant les navires.

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT QUINZIEME.

(Page 317. Il est soudain levé.)

Au moment où il s'éveille, il commence à soupçonner qu'on l'a voulu surprendre, et il craint que, durant son sommeil, quelque divinité n'ait secouru les grecs. Pope observe qu'Adam, dans le Paradis Perdu de Milton, se trouve dans une situation à-peu-près semblable à celle de Jupiter, et qu'il éclate aussi en reproches contre sa femme.

(*Ibid.* As-tu donc oublié le jour où tu parus dans les cieux?)

Les anciens ont très-bien remarqué qu'Homère n'a pas entièrement inventé ses fables, et qu'il s'appuyait sur la tradition. On ne peut douter que cette fable-ci, dans son origine, ne renfermât quelque allégorie. Junon représente l'air : selon les commentateurs, les deux enclumes qu'elle a aux pieds sont les deux élémens, la terre et l'eau; la chaîne d'or qui lui lie les mains, c'est l'éther ou le feu. Je ne puis m'empêcher de rapporter l'allégorie morale que madame Dacier a cru voir dans ce passage : « Ces masses attachées aux pieds de Junon, « dit-elle, et cette chaîne d'or, ne marquent-elles pas « les soins domestiques, qui, comme des entraves, doi« vent retenir les femmes dans leurs maisons et les

« empêcher de courir çà et là, et de l'autre côté les « beaux ouvrages qui, comme des chaînes d'or, doivent « occuper leurs mains? » Je ne sais si cette allégorie n'aurait pas été plus du goût des femmes grecques que des nôtres.

Il y avait ici, dans les anciennes éditions d'Homère, deux vers où il était dit que Jupiter jeta ces enclumes dans Troie; ce qui, selon Eustathe, prouve que ce châtiment de Junon dont parle ce poëte était fondé sur une ancienne tradition. Eustathe ajoute qu'on l'avait assuré qu'on montrait encore ces deux masses à Troie. Madame Dacier en conclut qu'il y avait eu quelque statue de Junon avec ces enclumes aux pieds et cette chaîne d'or aux mains, et qu'il n'en était resté que la chaîne et les enclumes.

On peut demander si un poëte doit employer des fables qui présentent une divinité sous un air bas ou ridicule. Ceci dépend des mœurs et de la religion d'un siècle. Le poëte peut mettre en œuvre certaines fables, malgré leur absurdité, si elles ont une grande vogue, et si l'habitude, qui a tant de pouvoir sur notre esprit, nous a familiarisés avec elles. La gaieté qui anime tout le système mythologique, dispose plutôt à rire de quelques-unes de ces fables qu'à les peser dans la balance d'une raison sévère. Il n'en serait pas de même de superstitions tristes où la fable serait présentée sous l'air sérieux de la vérité; elle semblerait s'adresser moins à l'imagination qu'à la raison, qui refuserait de la recevoir.

## (Page 318. Dans l'île de Cos.)

C'était pour l'exposer à un nouveau danger. Dans

cette île, on ne voulait avoir aucun commerce avec les étrangers, de peur qu'ils ne parvinssent à l'assujettir. Tous ses habitans s'assemblèrent contre Hercule, et pensèrent le faire périr. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* J'en atteste, dit-elle, la terre.)

Il y a de la grandeur dans ce serment, et il renferme un trait qui caractérise la simplicité des mœurs anciennes : « J'en atteste notre couche nuptiale. »

(*Ibid.* Et le Styx qui coule dans les demeures souterraines.)

A la lettre, « qui coule goutte à goutte du haut en « bas. » Hérodote et Pausanias décrivent ainsi les eaux du Styx ; et le dernier dit qu'il semble qu'Homère ait vu cette fontaine, tant sa description est exacte. On voit dans Hérodote que les hommes juraient aussi par le Styx. (Madame Dacier.)

(Page 319. C'est sans mon ordre que Neptune.)

Cette apologie est adroite. Junon ne peut pas jurer qu'elle n'a pas trompé Jupiter : mais elle rejette une partie de la faute sur Neptune, en faisant voir qu'elle n'avait pas été de concert avec lui. (*Ibid.*)

(*Ibid.* Ce héros excitera la valeur de son ami Patrocle.)

J'ai placé ailleurs quelques remarques sur ce qu'Ho-

mère annonce souvent les évènemens qui entrent dans le tissu de son poëme.

On a dit que pour relever la majesté de Jupiter, qui a été surpris un moment par Junon, le poëte fait exposer ici à ce dieu ce que sa providence a déterminé. Le charme de la ceinture magique agissait sans doute encore sur l'esprit de Jupiter, puisqu'il semble chercher à adoucir Junon en lui dévoilant l'avenir : mais on va voir que Junon est toujours obstinée dans son ressentiment contre son époux, comme si Homère avait voulu nous peindre FURENS QUID FEMINA POSSIT.

## (Page 321. Insensés que nous sommes!)

Tout ce discours de Junon ressemble à son souris, qui n'était que des lèvres ; car, en paraissant disposer les dieux à la soumission, elle emploie les tours les plus propres pour les porter à la révolte. Elle a autant d'artifice que de fiel, et, comme dit Despréaux, « elle est « constante en son aversion. » La fureur de Mars est conforme au caractère de ce dieu. Il était père de la Terreur et de la Fuite.

## (Page 322. Que ce dieu avait reconnu pour son sang.)

Elle veut insinuer par là, selon la remarque de plusieurs critiques, que si Mars n'est pas irrité de cette mort, on ne croira pas qu'Ascalaphe ait été son fils.

## (Page 324. Jupiter vous ordonne, leur dit-elle.)

On sent combien cette démarche humiliante, qui

était comme la punition que Jupiter lui infligeait, devait coûter à l'impérieuse Junon. Aussi appelle-t-elle ces divinités HORS DU PALAIS, et ne leur donne-t-elle pas cet ordre en présence de tous les dieux. Elle leur dit D'OBÉIR, et ce terme même et tout le tour qu'elle emploie laissent assez éclater ses intentions secrètes.

## (Page 325. Nous sommes trois fils de Saturne.)

Quelques-uns ont cru que Platon avait puisé dans cet endroit une idée approchante de la Trinité; idée dont il est dit, dans le Gorgias, qu'Homère est l'auteur. Pope n'a pas été trop sévère en avançant qu'il n'avait jamais vu d'opinion plus folle. Il ajoute que, selon Lactance, cette fable du partage de l'univers a quelque fondement historique. Jupiter, Pluton et Neptune étaient frères, et ils se partagèrent le monde alors connu: le premier eut l'orient, région de la lumière; le second l'occident; et le troisième l'empire de la mer.

## (Page 326. Rapporterai-je à Jupiter cette réponse?)

Pour ne pas choquer Neptune, elle emploie ce mot plutôt que celui de menace, et elle ne lui dit pas que Jupiter a plus de puissance, mais qu'il est l'aîné. (Eustathe.)

La sentence qui est dans la bouche d'Iris marque le respect qu'on avait pour l'aînesse. Le tour qui l'exprime paraît singulier en cet endroit; mais ce pouvait être une espèce de proverbe.

(Page 327. Nous lui jurons à jamais une haine implacable.)

Neptune est plein de fierté, et obéit à regret; mais il n'ose combattre Jupiter. Il a recours à la ressource de l'impuissance, et ne se retire qu'après avoir fait une forte menace. Jupiter reparaît avec toute la grandeur convenable au maître des dieux.

(Page 329. Tel qu'un coursier.)

Homère a déjà employé cette comparaison au sixième chant, et elle y convient mieux qu'ici. Les anciens ont indiqué par deux différentes marques, que plusieurs vers de cette comparaison étaient beaux, mais qu'ils n'étaient pas à leur véritable place.

(Page 330. Le sort ne veut pas que l'animal tombe en leur pouvoir.)

Il paraît par ce passage qu'Homère étendait la destinée, c'est-à-dire le soin de la providence, sur les bêtes mêmes. C'est une remarque de madame Dacier; et l'écriture, selon l'observation de Pope, renferme la même doctrine.

(*Ibid.* Et n'ont plus de force que pour fuir.)

L'original dit; « et toute leur force passe dans leurs « pieds. » Nous avons déjà eu occasion de remarquer comment Homère, pour ménager la gloire des grecs, entremêle leurs défaites de succès. Un moment d'in-

attention de la part de Jupiter les a fait triompher : il faut que ce dieu envoie Apollon vers Hector. Ces vicissitudes amènent des situations diverses.

(*Ibid.* Que la multitude craintive se rapproche des vaisseaux.)

Thoas veut encourager les grecs et les piquer d'honneur en proposant que les plus craintifs se retirent vers les vaisseaux.

(Page 331. Il tient en main l'égide.)

Plus Apollon est terrible, plus le poëte sauve la gloire des grecs dans leur défaite. Quand l'égide de ce dieu est immobile, ce peuple, malgré sa présence, balance les efforts de l'ennemi.

(Page 332. Pâris atteint Déiochus fuyant du milieu de la mêlée.)

On a remarqué combien Homère ménage l'honneur de ses compatriotes, puisqu'il n'y a dans l'Iliade que deux exemples de grecs qui soient blessés au dos.

(Page 333. Celui qui s'écartera des vaisseaux.)

Homère retranche ici la liaison ordinaire qui amène un discours ; et Longin et d'autres critiques ont très-bien observé que cette réticence a une grande beauté lorsque l'action est vive, comme en cet endroit. Il ne faut donc

pas l'employer fréquemment hors de là, ainsi que l'ont fait plusieurs traducteurs; c'est en détruire l'effet.

(*Ibid.* Alongeant son fouet jusqu'à la crinière.)

Καταμαδὸν.

(*Ibid.* Lancé par un homme vigoureux qui fait l'essai de sa force.)

C'est donner une grande idée de ce pont; car cet homme vigoureux veut connaître toute l'étendue de sa force. La comparaison suivante, tirée d'un enfant qui détruit en se jouant un édifice de sable, est non-seulement très-juste, mais d'une naïveté charmante. C'est ainsi qu'Homère, dans ses tableaux, entend bien le clair-obscur.

(Page 334. Il lui répond par un coup éclatant de tonnerre.)

C'est un signe favorable. Jupiter veut honorer Nestor, que le poëte ne perd jamais long-tems de vue. Le lecteur remarquera sans doute avec quel art il fait jouer tant d'acteurs, sans que la scène soit embarrassée.

(Page 335. Combattent devant les poupes du haut de leurs chars.)

Voici dans l'Iliade une nouvelle espèce de combat.

## (Page 336. Je vole vers Achille.)

C'est par un trait de génie que le poëte a fait s'arrêter Patrocle dans la tente dEurypyle. Non-seulement ce chef est témoin de la déroute des grecs, mais on est moins surpris qu'Achille prolonge son inaction; et Homère, au milieu du combat, trouve encore l'occasion de rappeler son héros au lecteur. Ce que Nestor a dit à Patrocle est gravé dans l'esprit de ce chef; car il répète les propres paroles du vieillard.

## (Page 338. La flèche le frappe à la tête.)

Il y a dans le grec « le prenant par derrière; » et de là on a conjecturé faussement que le combat était disposé de manière que les troyens avaient tourné leurs chars, que la tête des chevaux regardait Troie. Ce Clitus était un jeune étourdi qui allait çà et là; ainsi il pouvait fort bien être blessé par derrière, comme il s'éloignait d'un vaisseau pour s'approcher d'un autre. (Madame Dacier.)

## (Page 340. C'est de confondre nos bras et nos efforts avec les leurs dans l'horrible mêlée.)

*Ἢ ἀντοσχεδὸν μίξαι χεῖράς τε μένος τε.*

C'est avec jugement qu'Homère a réservé Ajax pour principal acteur dans ce dernier combat qui se livre devant la flotte. Ce héros, par sa taille, était très-propre

à ces combats où il faut garder son poste ; aussi Homère l'appelle-t-il fréquemment « le rempart des grecs. »

## ( Page 343. Jupiter ranime le courage des troyens. )

Dans ce même livre Homere, pour relever la valeur d'Hector, lui a donné Neptune pour adversaire ; et pour relever celle d'Ajax, il lui a déjà opposé Hector soutenu par Apollon, et voilà qu'il lui oppose ici Jupiter même. ( Madame Dacier. )

## ( Page 344. Semblable au jeune lion. )

Ac velut ille, priusquam tela inimica sequantur,
Continuò in mentes sese avius abdidit altes
Occiso pastore lupus magnove juvenco,
Conscius audacis facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, sylvasque petivit.

ÆNEID. LIB. XI.

On voit que Virgile a ajouté un trait heureux à cette peinture. La Fontaine a dit de même en parlant d'un renard :

Serrant la queue et portant bas l'oreille.

## ( Page 345. Tel Mars secoue sa lance. )

Homère a déjà peint plusieurs fois la valeur d'Hector, et il la représente ici avec de nouvelles couleurs. On demanderait en parlant de tout autre poëte : Lui restera-t-il encore des traits pour peindre la valeur d'Achille ? Le tableau qu'il fait d'Hector est d'autant plus

intéressant, qu'en même-tems il annonce que ce chef n'était pas éloigné de la mort.

## (Page 346. Tel, au bord de la mer écumeuse, un rocher énorme.)

Ille velut rupes vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa immota manens.

ÆNEID. LIB. X.

## (Page 348. Les implore au nom de leurs pères.)

Cette prière est très-pathétique dans la bouche de ce vieillard, dont la présence doit leur représenter leurs pères.

## (*Ibid.* Et Minerve dissipe le nuage épais.)

La prudence de Nestor a un peu diminué la terreur des grecs. (Clarke.)

## (Page 349. Tel qu'un écuyer.)

On a fort bien dit que ce passage prouve qu'on montait les chevaux au tems d'Homère, et que ce poëte s'attachait fidèlement à peindre les usages reçus au tems de la guerre de Troie, puisqu'il ne représente pas de cavalerie dans les combats qu'il décrit.

(Page 350. Et ne le ramena point dans sa patrie.)

Protésilas avait été tué en abordant à Troie. Homère fait qu'Hector s'attache à ce vaisseau plutôt qu'à tout autre, pour ne pas faire la honte à aucun des généraux qui étaient en vie de voir son vaisseau embrasé par les troyens. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Ou des épaules des combattans.)

Les épées y étaient suspendues à des baudriers. Virgile, dit de même :

. . . . . Humero simul ensem.

ÆNEID. LIB. IX.

(Page 351. Voici le jour illustre.)

Le poëte ne pouvait mieux peindre l'ardeur d'Hector. On a aussi remarqué qu'il justifie adroitement par-là ce chef de n'avoir pas auparavant attaqué les grecs dans leur camp.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XV.

## CHANT XVI.

Tandis que l'on combattait avec tant d'acharnement pour ce vaisseau, Patrocle paraît devant Achille ; il verse un torrent de larmes, comme une noire fontaine précipite ses eaux d'une roche élevée. Le héros né du sang des dieux, touché de compassion, le regarde. Patrocle, lui dit-il, pourquoi répands-tu des larmes ? Comme un enfant vole sur les pas de sa mère, l'arrête par la robe, lève vers elle un visage inondé de larmes, et veut être dans ses bras : ainsi, ô Patrocle ! tu fonds en pleurs ! Viendrais-tu annoncer une triste nouvelle à mes guerriers ou à moi-même ? Seul, aurais-tu reçu quelque avis de la Thessalie ? Le fils d'Actor, Ménœtius, ton père, voit encore le jour ; Pélée respire parmi les phthiotes ; leur trépas nous coûterait les plus vifs regrets. Pleurerais-tu le sort des grecs qui périssent près de leur flotte, victimes de leur injustice ? Parle, ne déguise rien, je veux savoir comme toi le sujet de ta douleur amère.

A ces mots, généreux Patrocle, tu répondis en poussant un profond soupir : O fils de Pélée,

Achille, le plus vaillant des grecs, dans l'affreuse infortune qui nous accable ne t'indigne point de mes pleurs. Nos chefs les plus distingués sont étendus dans leurs tentes, atteints de traits et de javelots : Diomède si terrible, l'intrépide Ulysse, et Agamemnon sont blessés. Eurypyle a la hanche percée d'une flèche. On épuise les secours de l'art pour les soulager : mais toi, Achille, rien ne peut t'attendrir. Me préservent les dieux d'une colère semblable à celle que tu nourris dans ton sein, prince valeureux seulement pour notre perte ! Si tu ne dérobes pas aujourd'hui les grecs à l'horrible sort dont ils vont être la proie, qui peut désormais se flatter d'obtenir ton secours ? Cruel ! non, tu ne tiens point le jour de Pélée, Thétis ne fut point ta mère : puisque ton cœur est impitoyable, c'est le noir océan, ce sont les plus durs rochers qui t'ont donné la naissance. Si tu redoutes un oracle dont ton auguste mère t'ait instruit par l'ordre de Jupiter, souffre du moins qu'accompagné de nos phthiotes je vole au combat, et que je sois, s'il est possible, le salut des grecs. Permets que je me charge de tes armes : peut-être les troyens, croyant t'apercevoir, ralentiront-

ils leur attaque ; et nos braves guerriers, près de succomber à leur accablement, auront le tems de respirer ; il ne leur faut qu'un moment de repos. Encore frais, nos seuls cris repousseront des troupes épuisées d'un long combat, loin de nos tentes et jusque dans leurs murs. Telle fut sa prière. Aveugle, il demandait sa mort !

O noble Patrocle, qu'oses-tu dire ? répartit Achille indigné : je ne crains aucun oracle ; ma mère ne m'a donné aucun ordre de la part de Jupiter : je n'ai consulté que le courroux véhément qui s'empare de l'ame entière quand un homme décoré d'un grand pouvoir dépouille son égal, et lui enlève le prix qui lui avait été décerné. Voilà le sujet de ma colère et de ma longue douleur. Une captive que les grecs avaient choisie pour ma récompense, que j'avais acquise par ma valeur en ravageant une ville forte et guerrière, Agamemnon l'arrache de mes mains comme des mains du plus vil esclave. — Mais oublions le passé ; il me serait honteux de conserver dans mon cœur une colère éternelle. J'avais résolu de ne la vaincre que lorsque le tumulte et la guerre s'approcheraient de mes vaisseaux. Toi cependant, cou-

vert de mes armes superbes, parais, et conduis mes belliqueux thessaliens au combat. Une sombre nuée de troyens environne les navires; il ne reste plus aux grecs, repoussés jusques au bord de la mer, qu'un étroit espace; Troie entière fond sur eux, pleine de confiance. Nos ennemis ne voient plus mon front ceint du casque lancer des feux : si Agamemnon avait eu pour moi de justes égards, ils auraient, dans leur fuite, comblé le fossé de cadavres; maintenant ils assiègent notre armée. Le javelot de Diomède n'exerce plus dans ses mains sa fureur pour garantir les grecs de la mort; je n'entends plus l'odieuse voix d'Atride : la voix de l'homicide Hector animant ses troupes retentit seule à mon oreille; maîtres de tout le camp, fiers de l'avoir conquis, les troyens éclatent en cris forcenés de triomphe. Dans ce péril imminent, vole, Patrocle, au secours de la flotte; et tombant sur eux avec audace, empêche les de l'embraser, de nous ravir l'espoir d'un heureux retour. Mais souviens-toi de mes ordres, tels que je les dépose dans ton cœur. Si tu veux que je remporte de la part de tous les grecs une éclatante gloire, et qu'ils me ramènent la belle captive accompagnée de

magnifiques présens, repousse l'ennemi, et reviens aussitôt dans ma tente. Quand même Jupiter favoriserait ton ardeur, ne te laisse point emporter au désir de combattre sans moi les braves troyens, tu ne ferais qu'ajouter à ma honte. Enivré de ta victoire, et semant au loin le carnage, ne conduis donc pas tes troupes jusque sous les murs d'Ilion: crains qu'un des immortels ne descende contre toi du haut de l'Olympe; Apollon sur-tout chérit ce peuple. Quand tu auras assuré le salut des vaisseaux, retourne sur tes pas, et laisse les deux armées se détruire. Jupiter, Minerve, et Apollon, qu'aucun des troyens n'échappe à la mort! périssent les grecs mêmes! et que toi, moi, nous puissions leur survivre, et remporter seuls la gloire de renverser les boulevards sacrés de Troie!

Cependant Ajax, accablé de traits, était près de succomber. Le conseil de Jupiter, et les féroces troyens lançant des javelots, triomphaient de sa force; son casque éblouissant, atteint de toutes parts, rend autour de ses tempes un son horrible; son bras se fatigue à soutenir sans relâche le poids du bouclier qu'il agitait: mais les ennemis qui le pressent ne peuvent l'ébranler encore; sa

poitrine est oppressée; des torrens de sueur coulent de ses membres; il perd la respiration, et chaque instant augmente son péril.

Muses, dont les palais décorent l'Olympe, dites comment les flammes embrasèrent les vaisseaux des grecs.

Hector s'approchant d'Ajax, et levant son glaive immense, décharge sur la pique du héros un coup qui sépare l'airain du frêne: le fils de Télamon agite le bois inutile, tandis que l'airain sonore, tombant à terre, retentit loin du guerrier. Son grand cœur, non sans frémir, reconnaît enfin l'ouvrage des dieux; il voit que Jupiter, armé du tonnerre, lui ravit tout le fruit de ses exploits, et veut donner la victoire aux combattans d'Ilion. Il se retire du milieu des traits. Alors les troyens font voler de tous côtés sur le vaisseau les torches ardentes; les flammes invincibles s'y répandent, et la poupe s'embrase.

Hâte-toi, noble et vaillant Patrocle! s'écrie Achille se frappant les genoux : je vois les flammes ennemies dévorer les vaisseaux; je crains que les troyens ne s'en emparent, et qu'il ne nous reste plus de retraite: arme-toi, je vais assembler mes troupes.

Il dit, et Patrocle revêt l'éclatante armure.

Il attache, avec des agraffes d'argent, le beau cothurne, couvre son sein de la cuirasse riche et étoilée de l'impétueux petit-fils d'Æacus, suspend à ses épaules l'épée où l'airain et l'argent jettent de vives étincelles; il saisit le vaste et solide bouclier, pose sur son front guerrier le casque superbe, hérissé d'un long panache qui flotte sur la cime élevée et répand au loin la terreur. Il prend de fortes lances, que cependant il puisse manier; la seule arme du héros dont il ne se charge point est le pesant, long et énorme javelot que seul Achille pouvait balancer, ce frêne que le centaure Chiron coupa sur le sommet du Pélion, et remit aux mains de Pélée pour la perte future des plus fameux combattans.

Patrocle ordonne à Automédon de préparer le char: c'était le guerrier qu'il aimait le plus après Achille, la terreur des cohortes; dans les combats, il n'avait point de compagnon plus fidèle. Automédon conduit sous le frein les coursiers Xanthe et Balius, aussi prompts que les vents, coursiers que le Zéphyr eut d'une des harpyes, Podarge, paissant dans une prairie aux bords de la mer. Il attache à côté d'eux le fameux Pédase, qu'Achille

ravit au saccagement de Thèbes; né d'une race mortelle, il est associé à ces coursiers immortels.

Achille court d'une tente à l'autre, arme lui-même ses courageux phthiotes. Tels que des loups carnassiers et indomptables, qui, après avoir dévoré sur les montagnes un cerf couronné d'un long bois, courent par troupes, la gueule rougie de sang, se désaltérer dans une fontaine, lapant avec avidité la noire surface de l'onde, rejetant des lambeaux de chair sanglante; et, repus de carnage, leur cœur ne connaît plus la crainte : tels les chefs des phthiotes marchent avec audace autour de l'intrépide compagnon du fils de Pélée. Achille, d'un air martial, se tient au milieu d'eux, excite et les coursiers et les soldats couverts de leurs armes.

Ce héros, chéri de Jupiter, a conduit devant Ilion cinquante vaisseaux, montés chacun par cinquante guerriers, et il a nommé cinq chefs pour les commander, conservant sur eux un pouvoir suprême.

A la tête du premier corps marche Ménesthée, orné d'une riche cuirasse, issu de Sperchius, fleuve descendu de Jupiter. Sa mère était la fille de Pélée, la belle Polydore,

mortelle unie à ce dieu dont les eaux fertilisent de vastes campagnes. Borus, qui, la dotant de grandes richesses, l'avait épousée, passait pour le père de ce guerrier.

La seconde cohorte est conduite par le brave Eudore, fils de l'aimable Polymèle, qui, née de Phylas, cadençait ses pas avec tant de grâce. Mercure la vit parmi les chœurs de la déesse dont l'arc d'or brille au milieu des chasses tumultueuses; épris de ses charmes, il se rendit, avec son caducée pacifique, dans l'appartement élevé d'un palais, où sa flamme fut secrètement couronnée; et de leurs amours naquit Eudore, aussi prompt à la course qu'intrépide combattant. Après qu'avec le secours des Ilithyes il eut vu la lumière du jour, le vaillant Echéclus, fils d'Actor, conduisant Polymèle dans sa demeure, l'épousa, et lui apporta de grandes richesses. Le vieux Phylas éleva avec amour et complaisance le jeune Eudore, lui consacrant une tendresse aussi vive que s'il eût été son fils.

Pisandre, après l'ami d'Achille, le plus adroit des thessaliens aux combats de la lance, commande le troisième corps.

Le quatrième a pour chef le vieux Phœnix, dont la main guide habilement un char; et le

dernier suit les pas d'Alcimédon, fils martial de Laërcée.

Dès qu'Achille a rangé ses troupes, il leur tient d'un ton véhément ce discours sévère : Thessaliens, gardez-vous d'oublier et les menaces que, dans nos tentes, vous fîtes aux troyens durant tout le tems où je me livrai à mon courroux, et les reproches dont vous accablâtes votre chef. Fils impitoyable de Pélée, disiez-vous, ta mère ne t'a nourri que de fiel ! Prince barbare, qui retiens tes compagnons dans leurs tentes, revolons avec nos vaisseaux jusque dans notre patrie, puisque cette colère funeste s'est enracinée dans ton cœur ! Tels étaient les fréquens murmures que, rassemblés en foule autour de moi, vous osiez me faire entendre. Guerriers, voici enfin le jour de ce grand combat que vous désiriez avec tant d'ardeur. Animés d'une force invincible, courez assaillir les troyens.

A la voix de leur chef, le courage de ces guerriers s'enflamme, et ils serrent leurs rangs. Ainsi qu'un savant architecte construit de pierres étroitement unies la forte muraille d'un palais qui doit braver les vents et les tempêtes; ainsi se touchent les boucliers, les soldats, les casques, et les panaches me-

naçans de ces guerriers féroces, tant leurs cohortes sont serrées. A la tête du corps sont deux héros, les armes à la main, Patrocle et Automédon, qui, n'ayant qu'une même ame, conduisent les thessaliens au combat.

Mais Achille porte ses pas dans sa tente. Il ouvre un coffre précieux qu'à son départ il avait reçu de Thétis, et qu'elle avait rempli de belles tuniques, de manteaux impénétrables aux vents, et de tapis velus. Dans ce coffre était une coupe superbe où nul autre que lui n'étanchait sa soif, et dont il ne faisait des libations qu'à Jupiter père des dieux. Il prend cette coupe; l'ayant purifiée avec du soufre et une eau limpide, il purifie ses mains, et puise la liqueur vermeille du vin: il prie ensuite debout au milieu de l'enclos qui entoure sa tente, et répand cette liqueur, les yeux attachés au ciel, aperçu de celui qui se plaît à entendre rouler son tonnerre:

Puissant Jupiter, dit-il, dieu des pélasges, dont le trône s'élève dans la profondeur des cieux, toi qu'on adore dans la Dodone glacée, où tu inspires tes prêtres, les austères selles, qui se refusent le bain, et qui n'ont de couche que la terre, tu as exaucé mes vœux, et vengeant ma gloire avec éclat, tu as plongé les

grecs dans l'infortune. Ecoute encore aujourd'hui ma prière. Je reste près de mes vaisseaux; mais j'envoie en ma place au combat mon ami et mes nombreux thessaliens. Veuille l'accompagner de la victoire, ô toi qui fais gronder l'étendue immense des cieux! remplis son cœur d'une audace intrépide; qu'Hector connaisse si, dénué de mon appui, mon écuyer sait combattre, ou si la fureur n'anime son bras et ne le rend invincible que lorsque je vole aux champs belliqueux. Puisse mon ami, après avoir écarté de nos vaisseaux le tumulte et la guerre, revenir dans ma tente, plein de vie, avec son armure et ses braves soldats!

Jupiter entend ces vœux, il en exauce une partie et rejette l'autre: il accorde que les troyens soient repoussés par la valeur de Patrocle; mais il lui refuse un heureux retour. Lorsqu'Achille a fait des libations au maître des dieux, et imploré son secours, il renferme la coupe et se tient hors de sa tente, impatient de voir s'engager la terrible mêlée.

Cependant les soldats de ce héros, couverts de leurs armes, marchent en bon ordre sous la conduite du magnanime Patrocle, jusqu'à ce qu'ils se précipitent soudain avec fureur sur les ennemis. Tels que des abeilles qui ont

établi leur habitation près d'une grande route, et que des enfans, par l'imprudence de leur âge, n'ont cessé d'insulter, et de provoquer au courroux, pour le danger de cette contrée; qu'un voyageur passant en ce lieu les trouble sans dessein, la ruche entière sort, animée d'une ardente rage; se devançant l'une l'autre dans leur vol, elles défendent leur naissante famille: tels ces guerriers, pleins d'un orgueilleux courroux, se répandent loin des vaisseaux, et percent l'air de cris épouvantables. Patrocle les excite encore, et dit à haute voix: Thessaliens, associés au fils de Pélée, mes amis, souvenez-vous de vos anciens exploits, soyez des guerriers. Combattons pour la gloire d'Achille, dont la valeur, ainsi que celle de ses compagnons, titre qui nous honore, est la plus illustre sur ce rivage; et qu'Atride, si fier de son pouvoir, reconnaisse quelle a été son aveugle furie en insultant notre chef, le plus formidable des grecs.

A peine a-t-il parlé que ses soldats fondent en foule sur les troyens. A leurs cris les creux vaisseaux retentirent d'un son horrible. Lorsque les troyens voient le fils courageux de Ménœtius et son écuyer, couverts d'armes éblouissantes, ils tremblent jusqu'au fond de

leur cœur, et leurs phalanges s'ébranlent: ils croient qu'Achille, étouffant son courroux, s'est réconcilié avec son ennemi; et déjà ils cherchent des yeux une retraite qui les dérobe au trépas.

Patrocle lance son javelot au milieu de la plus forte mêlée, près de la poupe du vaisseau de Protésilas. Pyrechme est frappé; Pyrechme, qui conduisit les péoniens, avec leurs chars, d'Amydon et des contrées où l'Axius épanche au loin ses eaux; il est atteint à l'épaule, et, renversé dans la poussière, il pousse un gémissement lugubre. Les péoniens, épouvantés de la chute de leur chef si redoutable, prennent la fuite. Patrocle repousse les troyens loin des vaisseaux; la flamme du navire à demi consumé est éteinte. Les troyens fuient; les grecs se répandent sur leurs traces à travers les vaisseaux; le tumulte est épouvantable. Ainsi quand Jupiter lançant la foudre dissipe un sombre nuage dont la cime d'une haute montagne était environnée, soudain les coteaux, les vallons, les forêts reparaissent, et il s'ouvre un champ immense dans les cieux. Les grecs, après avoir écarté des navires les ennemis armés de feux, commencent à respirer.

Cependant le combat se renouvelait, et les troyens ne fuyaient pas de toutes parts en désordre; quoique forcés d'abandonner les vaisseaux, ils résistaient encore à la valeur des grecs. Alors, dans cette lice plus étendue, chacun des chefs de la Grèce immole une victime. Le vaillant fils de Ménœtius atteint de sa pique le flanc d'Aréilycus, qui se détournait de lui; la pique rompt l'os, il imprime son front dans la terre. Ménélas, animé d'une ardeur martiale, perce le sein découvert de Thoas, et lui ravit les forces et la vie. Le rejeton de Phylée, observant Amphiclus qui fondait sur lui, le prévient et le frappe au mollet de la jambe; les nerfs sont déchirés par le javelot; et les yeux du guerrier sont couverts d'une nuit ténébreuse. Les deux fils de Nestor réunissent leur valeur: Antiloque plonge sa pique dans les entrailles d'Atymnius, et l'abat à ses pieds. Le frère du vaincu, Maris, plein de fureur, se tient devant le cadavre; armé de sa lance, il se précipitait sur Antiloque, quand Thrasymède, comme un dieu, frappe de son javelot ce combattant avant qu'il ait porté le coup mortel à son frère, et l'atteignant à l'épaule, lui coupe les muscles et rompt l'os du bras; il fait mugir

la terre en tombant, plongé dans la nuit du trépas. Ainsi, vaincus par ces deux frères, descendirent dans l'Erèbe deux guerriers exercés à lancer le javelot; amis de Sarpédon, et fils d'Amisodare qui nourrit le monstre invincible de la Chimère, funeste à tant de mortels.

Ajax né d'Oïlée s'élance sur Cléobule ébranlé par les flots de la foule éperdue, le saisit vivant, et lui ravit le jour en le frappant à la gorge de son glaive que distingue une énorme poignée; le glaive brûle, inondé de sang : la noire mort et l'inflexible destin ferment les yeux du guerrier.

Pénélée et Lycus s'attaquent avec fureur : ils avaient en vain lancé leurs javelots; ils fondent l'un sur l'autre le glaive à la main. Lycus, frappant le casque, rompt son fer près de la poignée. Pénélée porte à son ennemi un coup plus terrible, le frappe sous l'oreille; le large fer a pénétré tout entier, séparé du tronc la tête, qui n'est plus suspendue que par la peau, et la mort a roidi les membres de ce combattant.

Mérion poursuivant Acamas d'un pas rapide, le joint, l'atteint à l'épaule au moment où ce guerrier s'élançait sur son char; il

est abattu, et des ténèbres se répandent sur sa paupière.

Idoménée plonge dans la bouche d'Érymas l'airain cruel qui lui perce la tête jusqu'au cerveau ; ses dents sautent hors de ses lèvres ; ses yeux se remplissent de sang ; il le souffle par ses narines et par sa bouche béante, et il est environné du nuage horrible de la mort. Ainsi chacun des chefs de la Grèce précipite un ennemi dans le tombeau.

Tels que des loups, la terreur d'une contrée, qui tombent avec impétuosité sur des agneaux dispersés dans les montagnes par l'imprudence du berger ; à peine les ont-ils aperçus, qu'ils déchirent ces animaux faibles et tremblans : tels les grecs tombent sur les troyens, qui ont recours à la fuite accompagnée de hurlemens, et qui mettent en oubli leur courage intrépide.

Le grand Ajax dirige toujours sa lance contre l'éclatant Hector, qui, savant dans les combats, et couvrant du bouclier son large sein, observait le vol des traits, prêtait l'oreille à leurs sifflemens et au bruit des javelots. Quoiqu'assuré que la victoire l'abandonne, il garde son poste, et défend ses compagnons chéris.

Mais enfin comme, au milieu d'un jour serein, un nuage ténébreux s'élève du mont Olympe vers le ciel quand Jupiter envoie la tempête; telle est la fuite bruyante des troyens loin des vaisseaux; ils repassent le fossé avec une immense perte. Les coursiers d'Hector l'emportent avec ses armes; il abandonne ses troupes, retenues par le fossé profond; une foule de chevaux, volant avec les chars des principaux chefs, y brisent les timons et y laissent les chars. Patrocle suit l'ennemi, animant les grecs à haute voix, et jurant la ruine des troyens, dont les cohortes dissipées remplissent toute la plaine de tumulte et d'horreur : des tourbillons de poussière s'élèvent jusques aux nues; les chars roulent de toutes parts, loin des vaisseaux et des tentes, vers les murs d'Ilion. Patrocle voit les phalanges les plus nombreuses et les plus troublées, et il y pousse les chevaux avec des cris menaçans. Les guerriers tombent des sièges sur le front près des roues; les chars sont renversés avec fracas. Les coursiers immortels que Pélée reçut des dieux franchissent d'un élan le fossé, toujours plus ardens à poursuivre leur vol. Le cœur de Patrocle l'anime contre Hector; il brûle de le frapper:

mais ce chef est entraîné par ses coursiers rapides. Comme, dans l'automne, quand les nuages orageux inondent et accablent la terre, que Jupiter verse des cieux tous ses torrens, indigné contre les juges qui, dans les tribunaux, prononcent des sentences iniques, et bannissent la justice, au mépris du courroux des dieux; les fleuves grossis sortent à flots impétueux de leurs bords; les ruisseaux, les ravines, arrachent les coteaux pendans, et, se précipitant avec un mugissement épouvantable des hautes montagnes dans l'abyme des mers, détruisent dans leur passage les travaux des hommes: ainsi les chevaux troyens font entendre de longs gémissemens dans leur course précipitée.

Cependant Patrocle, en rompant et poursuivant ces phalanges, les repousse vers le rivage, et ne leur permet point de se réfugier dans Troie, objet de leurs vœux les plus ardens; il les immole en volant sur leurs pas entre les vaisseaux, le fleuve et leurs hautes murailles, et venge sur eux une foule de morts. Il frappe de sa lance le sein de Pronoüs, qui, dans son égarement, ne peut plus se couvrir de son bouclier, et il le renverse avec un bruit éclatant. Il fond sur Thestor

fils d'Énops, qui, assis sur son char élégant, se tenait courbé, et, saisi de trouble, avait laissé échapper les rênes; Patrocle lui plonge sa pique à travers les lèvres et les dents, et le tire du char. Comme un pêcheur assis sur un rocher avancé dans la mer, enlève hors des eaux avec sa ligne et l'hameçon luisant un énorme habitant du liquide empire : ainsi Patrocle, de sa brillante pique, enlève du char ce guerrier la bouche béante; il secoue la pique; Thestor tombe, et son ame s'envole. Le fils de Ménœtius atteint d'une pierre au milieu de la tête Eryale qui se déterminait à l'attaquer : la tête entière se fend sous le casque solide; Eryale s'abat, et la fatale mort saisit sa proie, tandis que le vainqueur, poursuivant ses ravages, immole Erymas, Amphotère, Epalte, Tlépolème fils de Damastor, Echius, Iphée, Polymèle, et couvre la terre de leurs cadavres entassés.

Sarpédon, à la vue de ses lyciens aux tuniques flottantes, dispersés par la valeur de Patrocle, accourt, fait des reproches piquans à ses braves cohortes : Rougissez, ô lyciens! où courez-vous? Ah! maintenant vos pas sont agiles. Je vais, en allant moi seul à sa rencontre, savoir quel est ce vainqueur dont

les coups sont si redoutables, qui ne cesse d'abattre nos plus vaillans guerriers, et qui menace de renverser Ilion. En même tems il saute du char : dès que Patrocle l'aperçoit, il s'élance du sien, et ils fondent l'un sur l'autre en faisant retentir l'air de leurs voix terribles. Tels, sur une roche élevée, deux vautours, aux serres et aux becs recourbés, s'attaquent avec des cris éclatans.

Jupiter, qui prévoit les suites de ce combat, est ému de compassion : Voici donc, dit-il à son épouse, le moment où, suivant l'ordre des Destins, Sarpédon, qui participe à mon amour plus qu'aucun mortel, va périr par les mains de Patrocle ! Mon cœur agité balance si l'enlevant de ce combat sinistre, je le transporterai vivant au sein de l'opulente Lycie, ou si je dois enfin consentir qu'il soit vaincu par ce guerrier.

Fils impérieux de Saturne, qu'oses-tu entreprendre ? répondit la déesse : veux-tu arracher une seconde fois à la sombre parque un mortel destiné dès long-tems au trépas ? Satisfais ce désir, mais tu exciteras les murmures de tous les dieux. Je te dirai plus ; souviens-toi de mes paroles. Si tu transportes Sarpédon, à l'abri des périls, dans son palais,

considère si quelque autre divinité ne voudra point aussi enlever son cher rejeton de la funeste mêlée; car les fils des immortels que tu auras enflammés de courroux, combattent en foule autour de l'immense Troie. Mais, quelque amour que tu aies pour ce mortel, et quels que soient tes regrets, consens qu'il tombe, en signalant sa valeur, sous les coups de Patrocle; et lorsque son ame aura quitté ses lèvres, ordonne à la Mort et au paisible Sommeil de le transporter au milieu des peuples de la vaste Lycie: là ses frères et ses amis l'enseveliront et lui érigeront un tombeau et une colonne, derniers honneurs de ceux qui sont descendus chez les morts.

Junon dit; le père des dieux et des hommes ne s'oppose point au cours des destins. Il fait distiller des cieux une sanglante rosée en témoignage de sa douleur, et pour honorer ce fils qui va lui être ravi par la main de Patrocle, loin des lieux où il reçut le jour.

Lorsque les deux guerriers, volant l'un vers l'autre, peuvent commencer l'attaque, Patrocle frappe Thrasymèle, écuyer courageux de Sarpédon; et lui perçant les entrailles, le renverse expirant. Sarpédon, lançant à son tour un javelot aigu, manque son enne-

mi, mais porte un coup mortel à Pédase, un des chevaux d'Achille; il tombe, et meurt en poussant des gémissemens lugubres: les deux coursiers immortels se cabrent; le timon crie, et les rênes sont embarrassées par la chute de leur compagnon étendu dans la poussière. Automédon tire sa longue épée suspendue à son robuste flanc, il se hausse sur ses pieds, et coupe le trait de la volée; les coursiers se calment, dociles aux rênes. Les deux héros recommencent le périlleux combat. Le javelot de Sarpédon rase l'épaule de Patrocle : mais Patrocle lance avec fureur l'airain acéré, qui, ne prenant pas un vol inutile, frappe son adversaire au côté où le diaphragme embrassait le cœur nerveux et plein de vie. Le chef tombe: comme un chêne ou un peuplier, ou un pin élevé, destiné à fendre les mers, est abattu au sommet des montagnes, sous les coups des haches tranchantes; ainsi Sarpédon est étendu devant ses coursiers et son char, frémissant de rage, pressant de ses mains la poussière ensanglantée. Et tel qu'un taureau superbe, suivi d'un immense troupeau, mugit sous la gueule du lion qui le déchire; tel le chef des lyciens gémit avec courroux sous le javelot de Patrocle qui l'immole. Appelant

son compagnon d'une voix mourante : Cher Glaucus, dit-il, fameux parmi les héros, c'est maintenant que ta valeur et ton audace doivent paraître dans tout leur éclat ; maintenant ne respire que la guerre et les périls, si Mars a jamais régné dans ton cœur. Va de tous côtés animer les chefs des lyciens à défendre le corps de Sarpédon, combats toi-même en ma faveur ; ce serait pour toi dans tout l'avenir un sujet d'opprobre, si les grecs dépouillaient de son armure ton ami, tombé vaillamment dans l'attaque des vaisseaux. Sois donc invincible, enflamme tous mes lyciens. Il parlait encore, que les ombres éternelles de la mort se répandent sur ses yeux et sur son front. Patrocle, pressant du pied le sein, lui arrache avec le javelot les entrailles et la vie. Les soldats d'Achille arrêtent les coursiers essoufflés, qui, dégagés du char de ce prince, fuyaient vers les murs de Troie.

A ces derniers accens de son ami, Glaucus est saisi d'une tristesse amère ; et ne pouvant le défendre, il pousse de profonds soupirs. Sa main touche son bras, tourmenté encore par la profonde blessure qu'il reçut de la flèche de Teucer, lorsqu'il volait à la défense des siens sur le rempart élevé des grecs. Il implore

le dieu dont les traits franchissent l'immensité des airs : Divin Apollon, du sein de la Lycie ou de Troie, prête l'oreille à ma prière ; en quelque lieu que tu sois, tu m'entends, et connais mon infortune. Je porte toujours ma cruelle blessure, ma main est déchirée de cuisantes douleurs, je perds tout mon sang ; l'épaule engourdie, je ne puis soutenir d'un bras ferme mon javelot, ni affronter de nombreuses cohortes : et cependant vient de périr un héros, Sarpédon, né de Jupiter ; ce dieu ne veille pas aux jours de son fils. Toi, guéris ma blessure, assoupis mes douleurs, et donne-moi une force indomptable, pour que je puisse encourager mes lyciens au combat, et défendre moi-même le corps de mon malheureux ami.

Telle fut sa prière, et ce dieu l'entendit. Il appaise les douleurs du guerrier, arrête le sang qui coulait de la brûlante blessure, et remplit son cœur de force et de courage. Glaucus s'en aperçoit : ravi qu'Apollon ait été si prompt à l'exaucer, il va de tous côtés exciter les chefs lyciens à combattre autour du corps de Sarpédon ; il rassemble les troyens mêmes, au milieu desquels il court à grands pas ; et s'approchant du noble Agénor, de

Polydamas, d'Enée, et d'Hector dont l'armure jetait des flammes : Hector, s'écrie-t-il, tu as donc mis tes alliés dans un profond oubli ! ils expirent pour ta cause, loin de leurs amis et de leur patrie ; toi, tu leur refuses tout secours ! Sarpédon est étendu dans la poussière, ce chef des braves lyciens, l'appui de son peuple par sa justice et par sa valeur ; Mars l'a renversé par le javelot de Patrocle. Amis, accourez ; que votre indignation se réveille ; ne souffrez point que les thessaliens lui ravissent ses armes et outragent son corps pour venger tous leurs compagnons immolés par nos javelots près de leurs navires.

Une douleur profonde, inconsolable, pénètre l'ame des troyens. Quoiqu'étranger, il était un des plus fermes remparts d'Ilion ; chef de troupes nombreuses, il méritait ce rang par sa valeur. Les troyens, conduits par Hector furieux de la mort de Sarpédon, se précipitent contre l'ennemi.

A leur approche, s'embrase le cœur martial de Patrocle ; il anime les grecs, et surtout les deux Ajax, déjà inspirés par leur propre courage : Ajax, en repoussant ces cohortes, soyez tels que l'on vous a vus souvent parmi les héros, ou supérieurs encore à vous-

mêmes. Ce chef qui le premier vola sur nos remparts, l'illustre Sarpédon, est couché parmi les morts. Oh ! si, pour son ignominie, nous pouvions enlever son corps, le dépouiller de ses armes, et plonger l'airain cruel dans le sein de quelqu'un de ses défenseurs !

Il dit, et c'était le plus ardent de leurs vœux. Après que des deux parts ils ont raffermi leurs phalanges, troyens, lyciens, grecs et thessaliens, ils se choquent autour du corps de Sarpédon avec des cris furieux auxquels se mêle le fracas éclatant des armes. Jupiter étend une nuit sombre sur ce champ horrible, pour qu'une foule de guerriers soient immolés en se disputant la gloire d'enlever son fils.

D'abord les troyens repoussent les grecs. L'un des plus valeureux thessaliens est abattu, le fils du magnanime Agaclès, Epigée. Autrefois il avait régné sur les nombreux habitans de Budie ; mais, ayant ravi le jour à un parent distingué par son courage, il était venu implorer la protection de Pélée et de Thétis, qui l'envoyèrent sur les pas d'Achille combattre devant Ilion. Au moment qu'il saisissait le corps du roi des lyciens, Hector le frappe d'une grande pierre à la tête, qui se fend sous le casque d'airain ; il tombe sur le ca-

davre, victime lui-même de la mort. Patrocle, plein de regrets du trépas de son compagnon, court droit à l'ennemi. Comme le prompt vautour poursuit les corneilles et les étourneaux mis en fuite; ainsi, brave Patrocle, tu fonds sur les guerriers de Lycie et de Troie, résolu de venger cette mort. Sa main fait partir une pierre, qui, accablant le cou de Sthénélaüs fils d'Ithæmène, en rompt les muscles vigoureux. Hector et les plus avancés se retirent le long espace que parcourt un javelot lancé dans les jeux, ou dans un combat où l'on dispute sa vie; ainsi se retirent les troyens repoussés par les grecs. Glaucus, chef des lyciens, se retourne le premier, et en même tems ravit le jour au magnanime Bathyclès, fils de Chalcon, qui avait de nombreux palais dans Hellas, était distingué par d'immenses richesses au milieu des thessaliens. Se tournant avec rapidité, à l'instant où cet ennemi l'allait saisir, Glaucus lui perce le sein de son javelot. A la chute de ce guerrier renommé par sa bravoure, les grecs éprouvent une vive douleur, et les troyens sont transportés de joie. Ils se rallient autour de Glaucus; leurs ennemis n'oublient pas leur valeur, et dirigent contre eux tous leurs efforts. Mérion

terrasse un guerrier intrépide, Laogonus, fils illustre d'Onetor prêtre de Jupiter sur le mont Ida, honoré du peuple comme une divinité : Mérion le frappe sous le menton ; le guerrier est couvert des sombres horreurs de la mort. Enée lance son javelot contre Mérion, et ne doute point qu'il n'abatte cet ennemi s'avançant à l'ombre de son bouclier ; mais ce chef, par un léger mouvement, évite le javelot, qui, volant au - dessus du casque, s'enfonce près de lui dans la terre, et tremble jusqu'à ce que la rage dont Mars l'anima soit ralentie : ainsi le javelot d'Enée, lancé vainement par un bras vigoureux, frémit dans la terre. Ce guerrier, rempli de courroux, s'écrie : Mérion, quelque exercé que tu sois aux danses martiales, mon javelot, s'il t'avait atteint, t'aurait rendu pour jamais immobile.

Fils d'Anchise, répondit Mérion d'un air intrépide, il te sera difficile, malgré ta valeur, d'abattre tous ceux qui viendront t'assaillir ; tu n'es, comme moi, qu'un simple mortel. Si ma lance peut te toucher, quelque assurance que t'inspirent ton courage et la vigueur de ton bras, ma gloire sera certaine, et ton ame volera au séjour de Pluton.

Alors le brave Patrocle lui fait ce vif re-

proche : O Mérion, animé de tant de valeur, pourquoi perds-tu le tems à discourir ? Ami, des paroles insultantes ne repousseront pas les troyens loin de ce cadavre ; ils ne se retireront point que l'un d'eux ne soit victime du trépas. Le bras règle le sort des batailles, les paroles celui des conseils ; il ne s'agit point de prolonger les discours, mais de combattre.

En disant ces mots il s'avance, et le guerrier le suit, tel qu'un des fils de l'Olympe. Comme le tumulte des bûcherons nombreux, abattant une forêt de chênes, s'élève du fond d'une vallée et retentit dans un espace lointain ; ainsi s'élève de la plaine étendue le son bruyant des casques, des cuirasses, et des peaux arrondies en boucliers, que frappent à coups redoublés les glaives et les lances.

L'œil le plus perçant ne saurait distinguer le grand Sarpédon, tout couvert de traits, de sang et de poussière. Les cohortes s'acharnent à combattre autour de son corps, semblables à ces sombres nuées d'insectes bourdonnans qui, dans une bergerie, s'empressent à voler autour des vases remplis de lait, dans la saison du printems où cette liqueur y coule à grands flots ; telle est l'ardeur de ces guerriers.

Jupiter ne détourne point les yeux de ce combat horrible ; il les tient fixés sur ces héros, et délibère si, dans ce moment, Hector immolera Patrocle sur le corps de Sarpédon et lui enlevera ses armes, ou si ce coup sera précédé des travaux et des périls de beaucoup d'autres guerriers. Il se détermine à ce dernier parti : voulant que l'écuyer d'Achille repousse encore vers Ilion les troyens et leur chef, et abatte de nombreuses victimes, il remplit l'ame d'Hector de trouble et de terreur. Le héros, montant sur son char, est contraint de fuir, et rappelle ses troupes ; il reconnaît que Jupiter a changé la balance des combats. Les lyciens mêmes, malgré leur ardeur, ne défendent plus leur roi, se dispersent, et le laissent couché, le cœur percé d'un javelot, dans la foule des morts, couvert d'un grand nombre de guerriers abattus dans cette mêlée quand Jupiter en redoubla l'horreur. Les grecs arrachent aussitôt à Sarpédon ses armes éblouissantes, que Patrocle remet à ses compagnons pour en décorer ses vaisseaux.

Alors celui dont la voix assemble en un moment les nuées, donne cet ordre au fils de Latone : Va, cours, ô toi que j'aime, enlève le corps de Sarpédon du milieu des traits,

lave à l'écart dans les eaux du Scamandre le sang dont il est souillé, ne tarde point à le parfumer d'une essence divine, à le couvrir de vêtemens immortels, et remets-le aux jumeaux agiles, le Sommeil et la Mort; qu'ils le transportent promptement à travers les airs, et le déposent au milieu des peuples opulens de la vaste Lycie. Là ses frères et ses amis lui érigeront un tombeau décoré d'une colonne, derniers honneurs de ceux qui ont traversé l'Achéron.

Il dit. Apollon, docile aux ordres de son père, descend d'un vol léger des sommets de l'Ida dans la sanglante mêlée. Il enlève du milieu des traits le corps du noble Sarpédon, le plonge, loin de ces lieux, dans les eaux du Scamandre, répand sur lui un parfum d'ambroisie, le décore de vêtemens divins, et le remet à la Mort et à son frère le Sommeil, qui, déployant leurs ailes rapides, l'ont déposé en un moment au tranquille sein de la Lycie.

Mais Patroole, exhortant Automédon et ses coursiers, poursuit et troyens et lyciens, et court à sa perte. Aveugle! s'il se fût souvenu de l'ordre d'Achille, il eût échappé à la mort. Toujours les conseils de Jupiter furent supé-

rieurs à ceux des humains; il met en fuite le guerrier le plus intrépide, et lui ravit la victoire lors même qu'il vient de l'exciter au combat : on le vit en ce moment où il enflammait le cœur de ce héros.

Qui tomba le premier sous tes coups, et quelle fut ta dernière victime, ô Patrocle, quand déjà les dieux avaient décidé ton trépas ? D'abord périt Adraste, puis Autonoüs, Echéclus, Epistor, Mélanippe, Elase, Mulius, enfin Pylarte ; ils meurent, le reste cherche son salut dans la fuite. Et en ce jour, telle était la fureur qui animait son javelot, les grecs se seraient emparés d'Ilion par la valeur de Patrocle, si Apollon, placé sur une forte tour, n'eût médité sa perte. Trois fois Patrocle s'élance vers le sommet du rempart, et trois fois Apollon le repousse en frappant de ses mains immortelles le bouclier resplendissant. Le guerrier, tel qu'une divinité, tente un quatrième assaut, lorsqu'Apollon s'écrie d'une voix foudroyante : Retire-toi, vaillant Patrocle ; les destins n'ont pas voulu que la ville des magnanimes troyens tombât sous tes efforts, ni même sous ceux d'Achille, supérieur à toi par sa force et son courage. A ces mots, Patrocle recule loin du rempart,

fuit le courroux de celui dont les traits apportent la mort.

Cependant Hector, arrêtant ses coursiers près des portes Scées, délibérait s'il les pousserait encore au combat, ou si, élevant la voix, il ordonnerait aux troupes de se rassembler sous ces remparts. En ce moment Apollon paraît à ses côtés sous la figure d'Asius, guerrier intrépide et hautain, qui, fils de Dymas et frère d'Hécube, habitait la Phrygie sur les rives du Sangar: Hector, dit-il, pourquoi cesses-tu de combattre? cette inaction est trop indigne de ton courage. Ah! si les dieux ne t'avaient doué d'une force supérieure à la nôtre, ta retraite honteuse te serait fatale à cet instant même. Vole avec tes infatigables coursiers à la rencontre de Patrocle, vois si tu ne pourrais pas l'abattre, et si Apollon ne te donnerait pas la victoire.

Il dit, et ce dieu se jette dans la mêlée; le héros ordonne au brave Cébrion de frapper les coursiers et de les précipiter au combat. Apollon, se plongeant au sein des cohortes, répand un trouble fatal dans le cœur des grecs, et décide la victoire en faveur d'Hector et des troyens. Hector laisse échapper sous ses ennemis, et ne guide ses ardens

coursiers que contre le seul Patrocle, qui saute le premier de son char. Il tient d'une main son javelot, et de l'autre saisit une pierre éclatante, rude, que couvre sa vaste main. Lancée avec effort, elle ne fend pas l'air sans porter un coup funeste; elle frappe au front le fils naturel de Priam, l'écuyer d'Hector, Cébrion, qui tenait les rênes; les sourcils sont déchirés, l'os se brise; ses yeux tombent à ses pieds; il s'abat, tel qu'un plongeur, et son ame fuit de ses lèvres. Alors, Patrocle, tu proféras cette dérision amère: Que ce guerrier est agile, et avec quelle adresse il plonge! à le voir s'élancer de son char, on juge que s'il sautait d'un navire dans les flots d'une mer poissonneuse pour pêcher des moules, il en rassemblerait, même dans un tems orageux, pour nourrir de nombreux convives. Que les troyens sont d'habiles plongeurs!

En disant ces mots, il se précipite sur lui avec l'impétuosité d'un lion dévastant les bergeries, jusqu'à ce qu'enfin, victime de son propre courage, il reçoive une profonde blessure dans le cœur: telle était, Patrocle, la furie avec laquelle tu fondais sur l'écuyer d'Hector. Hector saute de son char. Ils se

disputent le corps de Cébrion, comme, au sommet d'une montagne, deux lions dévorés d'une faim égale, et animés d'une orgueilleuse audace, combattent pour s'arracher la biche qu'ils viennent d'immoler ; ainsi les deux héros aspirent à se frapper l'un l'autre de l'airain cruel. Hector défend la tête de son écuyer, et ne l'abandonne point ; Patrocle reste de pied ferme à l'autre extrémité du corps. Cependant les grecs et les troyens poursuivent le combat avec fureur.

Ainsi que les vents d'orient et de midi, s'engageant dans une profonde vallée, disputent avec rage à qui d'entr'eux renversera une forêt entière ; le hêtre, le frêne et le dur cornouiller, s'entrelaçant de leurs branches immenses, s'ébranlent l'un l'autre avec un épouvantable fracas, et les branches se brisent avec plus de fracas encore : ainsi les deux partis, se livrant des assauts mutuels, sèment la mort, et nul n'a recours à la fuite non moins funeste. Les rapides javelots, et les flèches élancées des arcs, s'enfoncent autour du corps de Cébrion dans le sable, tandis que les boucliers des combattans qui l'environnaient retentissent du choc de pierres énormes. Le malheureux guerrier, couché au milieu

d'un tourbillon de poussière, couvre de son corps un long terrain, abandonnant pour jamais les rênes.

Tant que le soleil montait sur la voûte céleste, les traits, volant des deux partis, jonchaient également la terre de morts. Mais lorsque cet astre amena l'heure qui dégage les bœufs de leur joug, les grecs, forçant les obstacles, remportent quelque avantage, enlèvent Cébrion du milieu des traits et de la foule tumultueuse des ennemis, et le dépouillent de ses armes. Alors Patrocle, ne pouvant plus réprimer le feu qui bouillonne dans son cœur, s'élance contre les troyens: trois fois, semblable au dieu des batailles, il s'élance en faisant retentir l'air de cris épouvantables; et chaque fois il immole neuf victimes. Mais lorsque tu volais pour la quatrième fois au sein de ces cohortes, ce fut là, ô Patrocle, que l'on vit le terme de tes jours. Apollon accourt à sa rencontre au milieu de ce champ de meurtre; terrible, environné d'un épais nuage, et traversant l'affreuse mêlée, il échappe à ses regards: il s'arrête près de lui; abaissant sa main, il le frappe. Un vertige trouble les yeux du guerrier: le casque s'abat et retentit en roulant sous les

pieds des chevaux ; le panache est souillé de sang et de poudre, ce panache auquel il ne fut jamais permis de toucher la terre, tant qu'il ombragea le front majestueux du divin Achille : en ce moment Jupiter voulut qu'il se déployât sur la tête d'Hector, qui n'était pas éloigné de sa perte. Le solide et long javelot se brise dans les mains de Patrocle ; le bouclier qui lui descendait jusqu'aux pieds tombe avec le baudrier ; le fils de Jupiter, Apollon, lui détache la cuirasse. Un trouble funeste s'est emparé de l'ame du guerrier ; ses membres ont perdu leurs forces ; égaré, il arrête ses pas. Alors un jeune troyen lui perça le dos de sa pique, Euphorbe, qui triomphait de tous les compagnons de son âge, soit qu'il combattît, soit qu'il guidât les rênes, ou disputât le prix de la course : à son entrée dans la lice des combats, il renversa, pour essai de sa valeur, vingt guerriers de leurs chars. C'est lui qui le premier, brave Patrocle, te blessa d'un javelot, sans te vaincre encore. Il recule avec précipitation, se perd dans la mêlée en arrachant de la blessure le frêne dont il l'avait atteint, et n'ose attendre ce redoutable ennemi dépouillé de ses armes. Patrocle, frappé par la main d'un

dieu et par la pique d'un mortel, se retirait dans les rangs des siens pour échapper au trépas; quand Hector, qui voit reculer ce héros, s'élance, et lui portant le fer de sa pique au bas du flanc, il l'y plonge tout entier. Le guerrier tombe avec un bruit de tonnerre; sa chute consterne les grecs. Comme un lion renverse un sanglier long-tems indompté, dans un combat furieux qu'ils se livrent sur une montagne pour une faible source où tous deux veulent s'abreuver; le lion immole enfin le sanglier haletant: ainsi Hector, de sa pique, ravit le jour au fils de Ménœtius, qui avait couvert ces champs de tant de cadavres. Il triomphe en ces mots:

Patrocle, c'est donc ainsi que tu ravages nos murs, et que ravissant la liberté à nos femmes, tu les conduis sur tes vaisseaux dans ta patrie! Insensé! les coursiers d'Hector volent au combat pour leur défense, et, distingué par mon javelot à la tête des troyens belliqueux, j'écarte loin d'eux le joug amer de la servitude: toi cependant, tu vas être la proie des vautours. Ah! malheureux! Achille, malgré sa valeur, ne t'a été d'aucun secours, lui qui, demeuré dans sa tente lorsque tu courais aux périls, t'a donné tant d'ordres

pressans : Ne retourne point vers mes vaisseaux, ô noble Patrocle, que tu n'aies déchiré sur le sein de l'homicide Hector sa cuirasse ensanglantée. C'étaient là sans doute ses paroles, et elles ont porté la persuasion dans ton esprit égaré.

Patrocle, tu lui répondis d'une voix languissante : Triomphe désormais, superbe Hector ! Jupiter et Apollon, auxquels je ne pouvais résister, t'ont donné la victoire ; ils m'ont dépouillé de mes armes. Vingt guerriers tels que toi eussent péri dans cette plaine sous ma lance : mais, parmi les dieux, le Destin et le fils de Latone, et, parmi les hommes, Euphorbe, ont commencé ma défaite ; tu m'as donné le coup mortel. Grave cependant mes paroles au fond de ton cœur. Toi-même tu ne verras pas long-tems la lumière du jour ; déjà la Mort et l'invincible Destin s'approchent de toi ; tu vas tomber sous le fer du terrible Achille. Il parlait encore, lorsque la mort lui ferme les lèvres. Son ame, volant au séjour de Pluton, gémit de sa destinée, et regrette sa force et sa jeunesse.

Hector s'adressant au guerrier qui n'est plus : Patrocle, dit-il, pourquoi m'annonces-

tu mon trépas? Qui peut savoir si le fils de Thétis, percé lui-même de mon javelot, ne rendra pas avant moi le dernier soupir?

Cependant il presse du pied le cadavre, et le repoussant, il retire sa lance. Avec cette arme, il vole vers Automédon, écuyer d'Achille, et veut le frapper: mais le guerrier échappe à ce péril par la légèreté des coursiers immortels que Pélée reçut des dieux.

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

# REMARQUES

## SUR LE CHANT SEIZIÈME.

### (Page 365. Pleurerais-tu le sort des grecs?)

ACHILLE le soupçonne sans doute; mais c'est le dernier article qu'il touche, et il accompagne ces paroles d'un mouvement d'indignation. La comparaison qu'il emploie, et qui respire toute la naïveté antique, est un reproche mêlé d'affection. Achille, au neuvième chant, parle d'un autre ton à Phœnix, et lui reproche durement les larmes qu'il répand en faveur de son ennemi : ici, il voit le besoin pressant que les grecs ont de son secours, et il a quelques égards pour son ami. La scène qui ouvre ce chant est pleine de pathétique et d'intérêt.

### (Page 366. Ne t'indigne point de mes pleurs.)

Il est clair que c'est là le sens de ces paroles, μὴ νεμέσα. Madame Dacier et Pope les ont traduites autrement, et ils ont supposé que Patrocle, dès l'entrée de son discours, combattait le courroux qu'Achille nourrissait contre Agamemnon. Il y a beaucoup plus d'adresse dans le tour que j'ai préféré.

### (*Ibid.* L'intrépide Ulysse et Agamemnon.)

Par ménagement pour le courroux d'Achille, il ne place le nom d'Agamemnon ni à la tête ni à la fin de

cette liste, mais au milieu, et il ne l'accompagne d'aucune épithète honorable. Cette remarque est d'Eustathe.

(*Ibid.* C'est le noir océan, ce sont les plus durs rochers qui t'ont donné la naissance.)

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hyrcanæque admorunt ubera tigres.
ÆNEID. LIB. IV.

Virgile a imité ce dernier trait de Théocrite.

(Page 367. Je ne crains aucun oracle.)

Il repousse avec indignation ce soupçon affecté que Patrocle manifeste dans les mêmes vues que Nestor au onzième chant.

(*Ibid.* Ma mère ne m'a donné aucun ordre de la part de Jupiter.)

C'est-à-dire qu'elle ne lui avait point dit de la part de ce dieu d'éviter le combat.

(*Ibid.* Je n'ai consulté que le courroux véhément qui s'empare de l'ame entière.)

Ἀλλά τέ μ' αἰνὸν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἰκάνει.

Pope a bien rendu ce vers par les deux suivans :

The tyrant's pride lies rooted in my breast.
My wrongs, my wrongs, my constant thought engage;
Those, my sole oracles, inspire my rage.

On voit que le dernier vers est un embellissement qu'il lui a plu de prêter à Homère.

(*Ibid.* Quand un homme.)

Il ne peut d'abord se résoudre à proférer le nom d'Agamemnon.

(*Ibid.* Une captive que les grecs.)

Homère commence de même cette période par ἀέκητι. L'objet dont on est le plus vivement frappé se présente le premier à l'esprit.

(Page 368. Toi cependant, couvert de mes armes superbes, parais.)

Pope me paraît ici s'être écarté du sens, ainsi que madame Dacier, qui traduit : « J'avais dit que je ne « renoncerais à ma colère que lorsque les cris des com- « battans et le danger seraient parvenus jusqu'à mes « vaisseaux : les y voilà ; prenez donc promptement mes « armes. » Si les troyens fussent parvenus jusqu'aux vaisseaux d'Achille, ce qui n'était pas, il eût, suivant sa résolution, pris lui-même les armes. C'est par condescendance pour les prières de Patrocle et pour les malheurs des grecs qu'il l'envoie au combat, et c'est un milieu qu'il prend entre la haîne et la réconciliation. Madame Dacier ne pouvait donc guère dire avec vérité, non plus qu'avec élégance : « les y voilà. »

(*Ibid.* Le javelot de Diomède n'exerce plus dans ses mains sa fureur.)

Pope dit que ces paroles, ainsi que celles de Diomède

au retour des députés envoyés vers Achille, feraient soupçonner qu'il y avait un peu de jalousie entre ces deux rivaux de gloire, qui étaient les plus vaillans chefs de l'armée. Ce soupçon est mieux fondé que les raffinemens auxquels Eustathe a ici recours, et qui supposent qu'Achille était instruit de chaque parole qui se disait, non-seulement dans la tente d'Agamemnon, mais au milieu du combat.

(*Ibid.* L'odieuse voix d'Atride.

C'est une invective amère contre Agamemnon qu'il accuse de lâcheté, et de ne pas venir au moins animer ses troupes. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Et qu'ils me ramènent la belle captive.)

Il la désigne sans la nommer. Nous avons déjà eu plusieurs exemples de ces tours qui témoignent que l'esprit est vivement occupé d'un objet. Le caractère d'Achille est bien soutenu; il n'accorde que ce qu'exige absolument la situation des grecs; sa fierté est toujours la même, et il lui faut une réparation éclatante. Quand il a refusé ces mêmes présens, les grecs n'étaient point assez voisins de leur perte. Pope suppose ici qu'Achille serait jaloux, même de son ami, s'il remportait de trop grands avantages; et il rapporte un vers d'Homère, cité par Diogène de Laërce, qui ne se trouve dans aucune édition de ce poëte, et qui doit être placé en cet endroit :

Τὸν δ' ἄλλους ἐνάριξε, σὺ δ' Ἕκτορος ἴσχεο χεῖρας.

« Immole les autres guerriers, mais évite de toucher

» Hector »; vers bien convenable dans la bouche d'Achille, qui regarde Hector comme une victime réservée à ses coups. Mais il semble que ce soit un sentiment plus noble, tel que celui de l'amitié, qui engage ce héros à conjurer son ami de ne pas trop s'abandonner au désir de vaincre, dans la crainte qu'étant dénué de son appui, il ne lui arrive quelque infortune : « Quel-« qu'un des immortels, dit-il, pourrait descendre contre « toi du haut de l'Olympe. » Achille fait éclater de la grandeur d'ame, non-seulement en partageant de si beaux exploits avec son ami, mais aussi en se promettant de trouver assez d'occasions de se signaler après que Patrocle aura repoussé les troyens.

## ( Page 369. Périssent les grecs mêmes ! )

C'est le dernier éclat de son courroux, et ces mots semblent lui échapper. Le poëte ne nous a pas représenté dans Achille un modèle parfait ; il l'a peint d'après la renommée. N'oublions pas qu'il y avait, selon l'opinion des anciens, quelque chose d'héroïque dans la haîne implacable d'Achille. Il est vrai qu'elle est ici poussée jusqu'au dernier point : mais disons, avec Ernesti, que ces tours hyperboliques dont Homère offre plusieurs exemples sont propres à la passion, et ne doivent jamais être pris entièrement à la lettre ; et avec Pope, qu'Achille ne forme cette imprécation qu'en présence de son ami, et donne une libre carrière aux sentimens dont il est affecté. Les ennemis d'Homère ont traduit les dernières paroles de cette imprécation de manière à les rendre absurdes, comme si Achille voulait attendre qu'il n'eût plus d'adversaires pour les com-

battre. Il m'a été facile de sauver cette absurdité ; car, à moins que la colère n'ait entièrement troublé l'esprit d'Achille, solution bizarre imaginée par quelques commentateurs, réduits apparemment ici à la dernière extrémité, il est manifeste que ce héros veut dire : « Laissons « les deux partis s'affaiblir, qu'ils couvrent les champs « de morts, et que nous ayons ensuite seuls la gloire de « renverser Illion. »

(Page 370. Muses, dont les palais décorent l'Olympe.)

Cette invocation donne beaucoup d'importance à cet événement : ce n'est pas une petite victoire pour les troyens, que de parvenir à embraser les vaisseaux des grecs. Homère ne laisse échapper aucune occasion de relever la gloire de ses compatriotes. Les poëtes épiques qui choisissent un sujet national, peuvent être d'ingénieux flatteurs ; et c'est pour eux un nouveau moyen de plaire à leur nation.

(*Ibid.* Il se retire du milieu des traits.)

Le caractère d'Ajax, selon l'observation de madame Dacier, est bien soutenu. Il ne cède qu'après que sa pique est rompue, et encore en cet état il ne prend pas la fuite ; « il se retire du milieu des traits. »

(*Ibid.* Et la poupe s'embrase.)

Quel éclat le poëte sait donner à cet événement !

(Page 371. Que seul Achille pouvait balancer.)

Cette raison est assez sensible, et tourne à la gloire du

héros. Il n'est donc pas nécessaire de dire avec la foule des commentateurs, que si Vulcain, qui n'était que forgeron, avait pu faire une pique comme il a fait les autres armes d'Achille, Homère n'aurait pas manqué de donner celle-ci à Patrocle. Il n'aurait pas été bien difficile à Thétis de procurer une pique à son fils.

(*Ibid.* Paissant dans une prairie aux bords de la mer.)

Les harpies volaient avec une grande rapidité. On suppose communément l'influence du climat ou de l'endroit où l'on est né. Cette fiction donne donc une grande idée de l'impétuosité de ces chevaux. Les anciens, comme le rapporte Pope, ont cru que les jumens pouvaient concevoir en respirant le vent d'occident. (*Voyez* les Géorgiques.)

(Page 372. Lapant avec avidité la noire surface de l'onde.)

J'ai conservé l'image de l'original : elle se trouve aussi dans La Fontaine. Eustathe fait observer la justesse de toute cette peinture : Les loups, dit-il, ne plongent pas, en buvant, la langue dans l'eau, comme les bœufs ou les chevaux. On prétend que les loups supportent plus difficilement la soif que la faim, et que la proie qu'ils ont dévorée ne fait qu'augmenter leur altération. Cette comparaison, dont plusieurs traducteurs n'ont pas rendu tous les traits, est une des plus riches d'Homère ; et la harangue d'Achille à ses troupes est pleine de feu.

(Page 373. Le vaillant Echéclus, fils d'Actor, conduisant Polymèle dans sa demeure.)

C'était sans doute un honneur pour une femme d'avoir su plaire à quelque dieu, et peut-être se trouvait-il des maris assez bons pour s'en glorifier. Je ne sais si elles se rendaient fort difficiles sur les preuves de divinité. Homère n'oublie rien de ce qui peut donner une haute idée de son héros. Ses chevaux sont d'origine céleste. Les principaux chefs de ses troupes, quoique censés n'avoir eu pour pères que des hommes, descendent des dieux.

(Page 375. Où nul autre que lui n'étanchait sa soif.)

Quelle importance Homère sait donner à cette coupe! C'est, en particulier, l'art de ce poëte d'intéresser le lecteur à chaque objet qu'il lui présente.

(*Ibid.* Toi qu'on adore dans la Dodone glacée.)

Dans le pays des molosses, entre la Thessalie et l'Epire, il y avait un temple de Jupiter fondé par les Pélasges, et dont les sacrificateurs, nommés SELLES, menaient une vie très-austère. Ὑποφῆται signifie ordinairement SOUS-PRÊTRE : ici ce mot a un sens particulier. Jupiter, à Dodone, rendait ses oracles aux chênes, et les chênes merveilleux les rendaient aux prêtres : les Selles étaient sous-prophètes, parce qu'ils annonçaient ce que les chênes avaient dit. Sophocle parle comme Homère de ces prêtres. Achille implore d'une manière

solennelle Jupiter, honoré particulièrement dans la Thessalie, qui était son pays.

## ( Page 376. Jupiter entend ces vœux. )

Audiit, et voti Phœbus succedere partem
Mente dedit, partem volucres dispersit in auras.
ÆNEID. LIB. XI.

La piété d'Achille, ainsi que son amitié pour Patrocle, éclate beaucoup dans cette cérémonie religieuse, qu'il accomplit malgré le danger pressant des grecs. ( Pope. )

## (*Ibid.* Tels que des abeilles. )

La Fontaine, en parlant des enfans, a dit à-peu-près comme Homère : « Cet âge est sans pitié. » Madame Dacier n'a pas rendu fidèlement tous les traits de cette belle comparaison. « Telles que des abeilles, traduit-« elle, qui, ayant leurs ruches près d'un grand chemin, « sont excitées par des voyageurs, ou insultées par une « troupe d'enfans qui les irritent sans prévoir les maux « qu'ils vont s'attirer par leur imprudence; elles sortent « toutes de leurs demeures, et fondant sur leurs ennemis « avec grand bruit, elles les chassent à coups d'aiguil-« lons, et défendent courageusement leurs maisons et « leurs familles.... » Pope, qui traduisait en vers, a été ici plus fidèle :

As wasps, provok'd by children in their play,
Pour from their mansions by the broad high-way,
In swarms the guiltless traveller engage, etc.

La comparaison est bien plus juste de cette manière,

« Le voyageur les trouble sans dessein »; de même ce n'était pas proprement Achille que les troyens attaquaient en ce moment, ils espéraient pouvoir profiter de son inaction. La rage de ces abeilles est d'autant plus forte qu'elle a été excitée depuis long-tems ; elle est inopinée pour le voyageur, qui n'a pu la prévoir. Tous ces traits sont perdus dans la traduction de madame Dacier.

## ( Page 380. Qui nourrit le monstre invincible de la Chimère. )

Les anciens ont conjecturé de ce passage que la Chimère n'était pas une fiction, puisqu'Homère marque le roi de Carie chez qui elle a été. Ils croient que c'était quelque bête des troupeaux de ce prince, qui, étant devenue furieuse, avait fait beaucoup de mal, comme le sanglier calydonien. ( Madame Dacier. )

## ( Page 381. Il le souffle par ses narines et par sa bouche béante. )

Madame Dacier supprime entièrement cette image si forte. Pope approche plus d'Homère :

His mouth, his eyes, his nostrils pour a flood ;
He sobs his soul out in the gush of blood.

## ( Page 382. Franchissent d'un élan le fossé. )

Homère a fait des chevaux d'Hector tout ce que la poésie peut faire de chevaux ordinaires et mortels ; ils se tiennent sur le bord du fossé, écument et hennissent de douleur de ne pouvoir passer : mais les chevaux

immortels d'Achille ne trouvent pas d'obstacles. (Madame Dacier.)

Dans la fuite d'Hector, le poëte sauve un peu sa gloire en le représentant emporté par ses chevaux.

## (Page 383. Quand les nuages orageux inondent et accablent la terre.)

Virgile emploie la même image :

Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris.
GEORG. LIB. I.

La description d'Homère ressemble fort à celle d'un déluge. Observons avec Pope comme ce poëte fait entrer habilement la morale dans le tissu de son poëme.

## (*Ibid.* Cependant Patrocle..... les repousse vers le rivage.)

Clarke observe que madame Dacier et d'autres critiques n'ont pas saisi ici le véritable sens. Ce ne sont pas les grecs, mais les troyens, que Patrocle fait rebrousser vers le rivage.

## (Page 384. Un énorme habitant du liquide empire.)

Le grec dit un poisson SACRÉ. Les commentateurs apportent différentes raisons de cette épithète : le terme de SACRÉ et de DIVIN, selon l'un d'eux, marque souvent la grandeur. Cette épithète ne serait-elle pas donnée au poisson parce qu'il habite la mer, que le poëte appelle souvent sacrée pour des raisons qu'il est facile d'expliquer ?

(*Ibid.* Ah! maintenant vos pas sont agiles.)

J'ai suivi le sens d'Eustathe; car on peut aussi traduire : « Soyez maintenant courageux. »

(Page 385. Tels, sur une roche élevée.)

Cette roche élevée fait image; on distingue ces vautours, comme on distingue dans la plaine ces deux chefs.

(*Ibid.* Mon cœur agité balance.)

C'est à tort que Cicéron, dans son traité de la Divination, dit qu'Homère introduit Jupiter se plaignant de ne pouvoir sauver son fils malgré le Destin : IL BALANCE. (Clarke.)

(*Ibid.* Veux-tu arracher une seconde fois à la sombre parque?)

Jupiter l'avait déjà sauvé une fois. Il paraît ici que, selon Homère, Jupiter avait le pouvoir de changer le Destin, ou du moins de retarder l'exécution de ses lois.

(Page 386. Une sanglante rosée.)

Selon Héraclide de Pont, c'est une allégorie qui représente les larmes de Jupiter. Mais nous avons vu plus haut une semblable rosée, qui devait signifier seulement qu'il y aurait beaucoup de carnage. Elle pourrait donc n'être ici l'emblême que d'une grande perte.

(Page 387. Mais Patrocle lance avec fureur l'airain acéré.)

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que la force ayant encore plus de part que l'art et l'adresse aux combats singuliers des anciens, ils se terminaient plus vîte et étaient moins variés.

(Page 388. Cher Glaucus.)

Il y a beaucoup de noblesse dans ce discours de Sarpédon mourant : il conjure son ami de défendre son corps et ses armes, et, dans cette prière, il paraît plus occupé de la gloire de Glaucus que de la sienne propre. Patrocle, soit humanité, soit surprise de sa victoire, paraît considérer ici quelque tems son rival abattu, avant de retirer le javelot dont il l'a percé. (Pope.)

(*Ibid.* Sa main touche son bras.)

C'est un mouvement naturel.

(Page 391. Jupiter étend une nuit sombre sur ce champ horrible.)

Homère appelle NUIT les tourbillons de poussière épaisse. Voilà comme la belle poésie sait convertir les choses les plus naturelles en miracles. (Madame Dacier.)

(Page 393. Mérion, quelque exercé que tu sois aux danses martiales.)

C'est la pyrrhique, qui était utile à l'art militaire. Les crétois, comme on l'a dit, étaient fort exercés à ces danses. On voit que le discours d'Enée tient de la raillerie.

(Page 395. Il se détermine à ce dernier parti.)

Ce Jupiter ressemblait bien aux hommes d'alors; il aimait le carnage. Il est singulier qu'il accorde encore quelque succès à Patrocle qui vient de tuer Sarpédon; mais il veut sans doute honorer en lui l'ami d'Achille, et accompagner d'un grand cortège d'ombres Sarpédon chez les morts.

(Page 396. Et le remet à la Mort et à son frère le Sommeil.)

Il est probable que Sarpédon, selon une coutume très-ancienne, s'était fait porter, après sa mort, dans son pays, et que l'on y montrait son tombeau. C'est ce qui a suggéré à Homère la pensée de cette pompe funèbre, qui est poétique. Il associe le Sommeil à la Mort; ce qui est naturel et conforme aux idées de l'antiquité la plus reculée, où, pour dire qu'un homme était mort, on disait qu'il s'était endormi.

(*Ibid.* Toujours les conseils de Jupiter.)

Il est bien rare qu'Homère interrompe son récit pour faire une réflexion : aussi réveille-t-elle alors toute l'attention du lecteur. Celle-ci est très à sa place, et elle ne suspend l'action que pour préparer à un grand événement.

(Page 397. Qui tomba le premier sous tes coups?)

Le poëte s'adresse, non à sa muse, mais à Patrocle lui-même. Remarquons que ce n'est que dans les occa-

sions importantes qu'il emploie de semblables tours, qui seraient moins vifs, et cesseraient de frapper, s'ils étaient communs.

(*Ibid.* Enfin Pylarte.)

Comme on sait que c'est la dernière victime que Patrocle immolera, on ne la voit pas tomber sans éprouver un sentiment de crainte pour le vainqueur.

(Page 398. En ce moment Apollon paraît à ses côtés.)

Tel est le trouble qu'a jeté dans le cœur des troyens l'attaque inopinée du compagnon d'Achille et de ses troupes, qu'il faut qu'un dieu, sous la figure de l'oncle d'Hector, l'anime par des reproches à s'opposer à ce chef.

(*Ibid.* Ah ! si les dieux ne t'avaient doué d'une force supérieure.)

On voit par toute l'Iliade que dans beaucoup de cas on évitait sans honte de se mesurer avec un guerrier dont la force était très-supérieure à la sienne.

(*Ibid.* Et décide la victoire en faveur d'Hector et des troyens.)

La promesse que Jupiter avait faite à Thétis n'était pas exécutée; Achille devait recevoir une réparation éclatante. D'ailleurs malgré la valeur de Patrocle, les grecs, dans l'absence d'Achille, ne pouvaient être longtems supérieurs.

## (Page 399. Que ce guerrier est agile.)

Ces railleries ne sont point du goût de notre siècle, et tout au plus on ne peut les pardonner qu'à un poëte qui peint des mœurs à demi-barbares. Pope blâme Milton avec fondement d'avoir imité Homère en ce point. Les anciens se sont servis de l'étonnement que témoigne ici Patrocle sur ce que les troyens sont d'excellens plongeurs, pour prouver que l'ancienne Troie était plus éloignée de la mer que la nouvelle : les pêcheurs et les plongeurs de profession n'habitent que les bords de la mer et le long des rivières. Cette remarque est de madame Dacier. Elle soupçonne qu'il y a ici plusieurs vers qui ont été interpolés, parce que Patrocle vient de reprocher à Mérion de perdre le tems en paroles. Ce moyen de justification manque aux modernes.

## (Page 401. Apollon accourt à sa rencontre au milieu de ce champ de meurtre.)

Voici un des endroits où paraît le plus la partialité d'Homère pour ses compatriotes et pour son héros. Il ne fallait pas moins qu'un dieu pour ôter à Patrocle les armes d'Achille, qui auraient fait trop acheter la victoire; elles passent ainsi, sans honte pour ce chef, aux mains de l'ennemi. Sans doute, et nous l'avons déjà vu plusieurs fois, on était, au siècle de ce poëte, bien moins délicat que de nos jours sur les moyens de vaincre. Achille n'avait pas d'égal dans les deux armées; l'ami de ce héros imposait à l'imagination du poëte. Mais on ne peut disconvenir que, pour faire jouer un rôle brillant à Patrocle, il n'ait trop dégradé Hector, qu'il peint ailleurs si redoutable. Il s'était fait une idée bien

terrible d'Achille et de son ami, puisqu'en leur présence les autres guerriers, quelque vaillans qu'ils fussent, devenaient si petits, et que c'était pour eux une assez grande gloire que de les abattre, fût-ce d'une manière indigne d'un homme de cœur. Achille était aux yeux d'Homère comme un demi-dieu. Je ne prétends pas néanmoins faire l'apologie de ce poëte en cet endroit, où la grandeur de son imagination l'a fait tomber, ce qui lui arrive rarement, dans le gigantesque. Pope ne le justifie qu'en rapportant un beau morceau de Longin sur le sublime, où ce critique montre que les plus grands génies sont sujets à faire les plus grandes fautes, mais qu'ils savent les racheter par une foule de beautés inimitables.

(*Ibid.* Abaissant sa main.)

Cela marque la haute stature de ce dieu.

(Page 403. Lui qui, demeuré dans sa tente.)

Trait qu'il lance contre Achille.

(Page 404. Tu vas tomber.)

Les anciens croyaient que l'ame, en se dégageant du corps, pouvait lire dans l'avenir.

(Page 405. Que Pélée reçut des dieux.)

Aux noces de Thétis et de Pélée, tous les dieux, selon la coutume, firent des présens au marié. (Madame Dacier.)

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XVI,
ET DU SECOND VOLUME.